



**10**  
**18**

domaine étranger

**Hanif  
Kureishi  
La lune en  
plein jour**

**HANIF KUREISHI**

**LA LUNE EN PLEIN JOUR**

Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal

**CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR**

Titre original :  
*Midnight All Day*

© Hanif Kureishi, 1999  
Christian Bourgois éditeur, 2000  
pour la traduction française  
ISBN 2-267-01556-0



## Comme des étrangers

Vous m'entendez ? Non, personne ne m'entend. Personne ne sait que je suis ici.

Moi, je les entends.

Je suis dans une chambre d'hôtel, à califourchon sur une chaise, l'oreille collée à la cloison. Dans la chambre voisine, il y a un couple. Ils ont discuté un moment de choses et d'autres, sur un ton plutôt détendu, très naturellement. Mais ils parlent bas : j'ai beau être attentif, je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils disent.

Je me rappelle qu'un verre peut être efficace quand on écoute derrière ce genre d'obstacle. Je vais à pas de loup jusqu'à la salle de bains, je prends un verre et, l'appuyant contre le mur, j'y colle mon oreille, pour améliorer mes conditions d'écoute. Dans quel sens dois-je le mettre ? Si on me voyait tapi comme ça ! Mais je suis tout seul dans cette pièce et j'ai tout gâché.

Ce devait être mes vacances d'été, dans un village au bord de la mer. Mon sac de voyage est ouvert sur le lit, un livre de poèmes d'amour et une biographie de Rod Stewart posés dessus. Hier, je suis allé dans Kensington High Street acheter des guides, des chaussures de marche, des romans, des gadgets érotiques, des médicaments et des cassettes d'Al Green pour mon baladeur. Le soir, j'ai fait mes bagages et je me suis couché tôt. Ce matin, j'ai mis mon réveil sur six heures et j'ai lu quelques pages de *Ma vie dans l'art* de Stanislavski : « J'ai mené une existence très variée au cours de laquelle il m'a fallu plus d'une fois modifier mes conceptions les plus profondes... »

Ensuite, j'ai couru dans Hyde Park, j'ai pris comme d'habitude mon petit déjeuner avec les amis qui partagent mon appartement, une comédienne et un comédien qui fréquentaient le même cours de théâtre que moi. « Bonne chance ! Amuse-toi bien, sacré veinard ! » m'ont-ils lancé alors que je partais pour la gare, avec mon sac sur l'épaule. Comme tous les jeunes acteurs, un rien les enthousiasme. C'est peut-être pour cela que je préfère les personnes plus âgées, comme Florence, qui est dans la chambre voisine. Même adolescent, je préférais à mes amis leurs parents – généralement leur mère. C'était ce que les gens racontaient sur leur vie, leurs descriptions détaillées qui m'excitaient, plutôt que les matches de football ou les sorties.

Je viens de rentrer de la plage, à dix minutes à pied, derrière une rangée de bungalows tout neufs. La mer est lugubre, presque grise. J'ai traîné mes guêtres devant des cabines de bain abandonnées bâties parmi les broussailles. J'ai trouvé une beauté en accord avec mon humeur à ce paysage nuageux et désolé, avec ce crachin et ces grandes étendues désertes. Au bord de l'eau, une poignée de pêcheurs en cirés jaunes surveillaient leurs lignes. Sur une plateforme goudronnée des gens entassés dans des camping-cars contemplaient la mer. À part eux, il n'y a là personne. Tout cela me paraît constituer les éléments essentiels de vacances en Angleterre. Un couple qui aurait besoin de discuter pourrait le faire ici.

Entouré de fermes et de champs où paissent du bétail et des chevaux, l'hôtel, une grande villa flanquée de granges sur un côté, se dresse au milieu de massifs de fleurs. Il y a une salle à manger, où la vaisselle et l'argenterie étincellent comme un lustre et où le port de la cravate est exigé : plus on s'éloigne de Londres et plus on s'attache à ces petits snobismes. Toutefois on sert les mêmes plats au bar, situé (comme il est précisé dans le guide que Florence et moi avons étudié ensemble) au sous-sol de l'établissement. Les chambres sont douillettes ; on y force peut-être un peu sur les ramages, et on y trouve une inutile profusion de motifs équestres. Mais pas d'inquiétude : il y a un grand lit, un poste de télévision et une salle de bains.

Voilà maintenant qu'on entend des rires dans la chambre voisine. Ce n'est que lui, j'en conviens :

c'est le rire insouciant de quelqu'un qui vit dans un monde stable, solide. Elle a pourtant dû se donner la peine de dire quelque chose de drôle. Pourquoi ne m'amuse-t-elle pas, moi ? Qu'est-ce qu'a bien pu dire Florence ? Combien de temps pourrai-je supporter cela ?

Je me lève tout d'un coup, heurte le coin du lit et envoie valser le verre. Peut-être mon cri et le choc vont-ils briser leur marivaudage, mais pourquoi, au fond ?

Je doute que ma maîtresse sache qu'on m'a donné la chambre contiguë. Même si nous sommes arrivés dans la même voiture, nous n'avons pas rempli nos fiches ensemble, puisque je suis parti « explorer », comme mes sœurs et moi l'aurions fait, en vacances avec nos parents. Ce n'est que plus tard, en ouvrant la porte, que j'entends sa voix et que je me rends compte que nous occupons des chambres voisines.

Je vais partir d'ici : il le faut. Mais pas ce soir. La perspective de rentrer est plus que décevante. Que vont dire les copains avec qui je partage l'appartement ? Nous ne sommes pas des amis intimes et je peux survivre à leur stupéfaction ; je pourrais rester dans l'appartement comme si j'étais absent, avec les rideaux tirés, sans répondre au téléphone, en évitant les pubs et les cafés où je vais faire mes mots croisés et écrire des lettres de demande d'emploi. Mais si j'appelle mes amis les plus proches, ils vont dire : Pourquoi es-tu déjà de retour ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Que répondrai-je ? Il y aura des rires, on jaspera. Des gens que je n'ai jamais vus colporteront l'histoire : je pourrais la traîner avec moi pendant des années. Que pourrait-il y avoir de plus excitant que le désir contrarié d'un autre ?

Demain, je pourrais aller jusque dans le Devon ou le Somerset, comme Florence et moi en avons parlé. Nous avons décidé de ne pas faire de projets précis. Notre premier voyage tous les deux – à vrai dire, notre première nuit ensemble – devait être une aventure. Nous entendions bien profiter l'un de l'autre sans nous dire que, dans quelques heures, elle devrait retrouver son mari. Nous nous réveillerions, nous ferions l'amour et nous nous raconterions nos rêves en prenant le petit déjeuner.

Je ne suis pas d'humeur à prendre la moindre décision.

Ils ont l'air d'avoir plein de choses à se dire de l'autre côté de la cloison : un peu étonnant, pour un couple marié depuis cinq ans.

Je m'essuie les yeux et le visage et je me dirige vers la porte. Je vais boire quelques verres au bar et commander mon dîner. J'ai inspecté le menu et tout cela semble prometteur, notamment les desserts. Florence adore en prendre une cuillerée, repousser son assiette et déclarer au serveur : « Vous voulez ma mort ! » Peut-être que de l'autre bout de la salle j'aurai le privilège d'assister à cela.

Mais je reprends mon poste contre ce mur familier, je me masse le mollet et j'essaie de me représenter ce qu'ils font, comme si j'écoutais une pièce à la radio. Ils doivent être en train de se changer. Souvent, quand je suis seul avec Florence, je me retourne et elle est nue. Elle ôte ses vêtements aussi facilement que d'autres retirent leurs chaussures. À vingt-neuf ans, elle a un corps souple. Je l'imagine nue, allongée sur mon lit, me lisant un script et me donnant son avis pendant que je nous prépare quelque chose à grignoter. Elle joue tous les rôles avec des voix différentes jusqu'au moment où je n'ose plus prendre le projet au sérieux. J'ai un chandail à elle et des gants qu'elle a oubliés chez moi. Pourquoi ne pas frapper à leur porte ? J'aime les situations surréalistes.

Je les retrouverai sûrement plus tard dans la salle à manger. Je ne vois pas pourquoi il l'emmènerait ailleurs ce soir. Il va dîner en face de sa femme, lui demander comment elle trouve les sauces, tout content de ne penser à rien d'autre, sachant que les lèvres de Florence, ses plaisanteries, ses seins et ses bontés sont tout à lui. Je redoute un coup de folie de ma part. Je n'irai quand même pas jusqu'à sauter par-dessus la table pour étrangler l'un ou l'autre. Non, je vais rester là à ruminer ma rage et ça gâchera mon dîner. Je monterai me coucher, solitaire et un peu éméché, et je les écouterai encore. L'hôtel n'est pas complet : je pourrais demander une autre chambre. Au bar, j'ai vu une femme qui lisait *The Bone People*. Il y a aussi quelques jeunes touristes autrichiens en chaussettes longues,

qui étudient des cartes et des guides. Comme nous pourrions bien nous amuser tous ensemble.

Mais une horrible envie me prend : il faut que je sache ce qu'ils font lorsqu'ils sont en tête à tête. J'aurai toujours l'oreille collée à cette cloison.

Et dire qu'au début de la journée j'étais à la gare, tranquillement assis dans le train. J'avais acheté du vin, des sandwiches et, une surprise, un gâteau au chocolat. Le soleil me brûlait à travers la vitre. (C'est drôle comme on s'imagine que, simplement parce que le soleil brille à Londres, il brille partout ailleurs.) J'avais pris des premières : j'avais financé le voyage avec mon cachet pour un film dont j'étais la vedette, un rôle de voyou, drogué et voleur. On m'a montré le premier bout-à-bout : on continue le montage et la bande sonore sera du rock. Le producteur est persuadé de le faire sélectionner pour la Quinzaine des Réalistes à Cannes où, assure-t-il, les gens sont si gâtés et bourrés de fric qu'ils adorent tout ce qui est sordide et cruel.

Florence est assurément plus astucieuse que mon agent. La première fois que j'ai entendu parler du film par d'autres comédiens, elle m'a dit que, lorsqu'elle faisait du théâtre, elle avait dîné plusieurs fois avec le producteur. Je croyais qu'elle se vantait, mais elle l'a appelé chez lui en insistant pour que le metteur en scène me reçoive. Lorsqu'elle a passé ce coup de téléphone, j'étais assis sur ses genoux et je lui caressais la pointe d'un sein. Elle n'a pas dit que nous nous connaissions, mais simplement qu'elle m'avait remarqué dans une pièce. « Non seulement il est joli garçon, dit-elle en me pinçant la joue, mais il a du charme et un air mélancolique à vous briser le cœur. »

On avait convoqué des dizaines de jeunes comédiens pour le rôle. Je connaissais la plupart de ceux qui faisaient la queue devant la salle d'audition en fumant, en dansant d'un pied sur l'autre, en ronchonnant. Je me disais que nous serions rivaux pour la vie ; heureusement, ce fut à moi que le producteur déclara : « Si vous le voulez, le rôle est à vous ! »

Attendre Florence O'Hara dans le train me mit dans un tel état d'ébullition que je me demandais si je ne la prendrais pas tout de suite dans les toilettes. Je n'avais jamais tenté ce genre d'exploit, mais elle m'a rarement refusé quelque chose. Peut-être aussi pourrait-elle glisser sa main sous mon journal. Depuis des jours, j'imaginai les plaisirs que nous pourrions savourer. Nous aurions toute une semaine pour nous deux, avant que je me rende pour la première fois de ma vie à Los Angeles, à Hollywood où j'avais décroché un petit rôle dans le film d'un producteur américain indépendant.

Deux minutes avant le départ – et je commençais à me faire du souci après avoir arpenté la gare pendant une heure –, je l'aperçois dans l'encadrement d'une fenêtre. J'ai failli pousser un cri. Pour bien montrer que nous partions en vacances, elle arborait un grand feutre violet. Florence, parfois, peut avoir des tenues bizarres et porter, par exemple, des bijoux anciens et un corsage en soie avec des chaussures éculées au cuir éraillé, comme si, le temps d'en arriver à ses pieds, elle avait oublié ce qu'elle avait fait de sa tête.

Derrière elle, son mari.

Je le reconnus tout de suite pour l'avoir vu sur une photographie de mariage aperçue la seule fois où je m'étais introduit en catimini dans leur appartement pour regarder la vue sur la Tamise et le pont de Hammersmith. Florence m'avait suggéré de peindre ce paysage. Aujourd'hui, Dieu sait pour quelle raison, son mari l'accompagnait à la gare. Elle allait lui faire de grands gestes d'adieu par la fenêtre – j'espérais qu'elle n'allait pas l'embrasser – avant de venir s'affaler à côté de moi.

L'envie d'être seul a toujours quelque chose de suspect. Le voyage nous avait donc obligés à prendre certaines dispositions. D'abord, alors que nous conspirions au lit, Florence et moi avons pensé qu'elle pourrait raconter à son mari qu'elle partait en vacances avec une amie. Mais les mensonges compliqués donnaient à Florence les mains moites. Elle préféra choisir la période où son mari serait particulièrement pris par ses affaires pour déclarer qu'elle avait besoin de lire, de marcher et de réfléchir. « Réfléchir à quoi ? » n'avait-il pas manqué de lui demander tout en s'habillant pour

aller à son bureau. Heureusement, elle pouvait faire montre d'une douce obstination, et lui aimait afficher sa grandeur d'âme.

« Très bien, ma chère, déclara-t-il. Va donc faire une cure de solitude : tu verras comme je te manque. »

Durant la semaine précédant notre départ, Florence et moi nous vîmes deux fois. Elle me téléphona et je sautai dans un taxi devant ma porte, Gloucester Road. Un foulard noué sur la tête, elle avait mis des lunettes noires et vint me retrouver dans un des nombreux pubs qu'il y a près de chez elle, au bord du fleuve. Elle avait cet air distrait qui me fait la désirer davantage encore et qui, je présume, lui passera quand nous prendrons ces petites vacances ensemble.

Son mari traversait le train dans ma direction. Bien qu'il n'eût quitté son bureau que pour une heure, il arborait une veste de toile crème et était pieds nus dans de vieux mocassins. Tiens, me dis-je, il est si attentionné qu'il l'accompagne jusqu'à sa place ; bonne leçon pour un garçon de vingt-sept ans comme moi.

Il lui installa sa valise dans le filet et ils s'assirent face à face de l'autre côté du couloir. Il me lança un coup d'œil indifférent. Elle semblait fascinée par l'activité qui régnait sur le quai. Elle l'écoutait parler en souriant. Cependant, elle se mordillait une peau autour du pouce jusqu'à se faire saigner et elle dut trouver un kleenex dans son sac. Florence avait gardé son alliance, ce qu'elle n'avait jamais fait avec moi, sauf lors de notre première rencontre.

Le train s'ébranla et quitta la gare, nous emmenant tous vers notre lieu de vacances, moi, ma maîtresse et son mari.

Je me levai, me rassis, me frappai le front, fouillai dans mon sac et jetai autour de moi des regards éperdus, comme si je cherchais quelqu'un pour m'expliquer la situation. Finalement, après m'avoir regardé grignoter le gâteau au chocolat – dans d'autres circonstances, elle aurait essuyé les miettes sur mes lèvres –, Florence quitta sa place pour aller chercher des sandwiches. J'allai aux toilettes : elle m'attendait devant la porte.

— Il a insisté pour venir, chuchota-t-elle, en m'enfonçant ses ongles dans le bras. Ça s'est passé hier. Il ne m'a pas laissé le choix. Je ne pouvais pas protester sans éveiller sa jalousie et ses soupçons. Pas moyen de te prévenir.

— Il va rester toute la semaine ?

Elle paraissait agitée.

— Il va vite s'ennuyer. Ce genre de chose ne l'intéresse pas.

— Quel genre de chose ?

— Être en vacances. En général, nous allons quelque part... en Italie, par exemple. Ou dans les Hamptons...

— Où ça ?

— À côté de New York. Je vais l'encourager à rentrer. Tu attendras ?

— Je ne peux pas te dire, répondis-je. Quel gâchis ! Comment as-tu pu faire une chose pareille !

— Rob...

— Tu es vraiment stupide, stupide !

— Mais non, mais non, ce n'est pas ça !

Elle essaya de m'embrasser, mais je m'écartai. Elle passa sa main entre mes jambes – j'aurais préféré qu'elle s'abstienne – avant de retourner auprès de son mari. J'arpenai le train puis regagnai ma place. L'idée ne me vint pas d'aller m'installer ailleurs. J'avais le bras et la main maculés du sang qui coulait de son pouce. Je ne lui avais jamais vu un air aussi pitoyable. Elle est parfois si nerveuse qu'elle renverse dans la rue tout le contenu de son sac et qu'elle doit se mettre à quatre pattes pour

ramasser ses affaires. Pourtant, elle peut être courageuse. Une fois, dans le métro, trois jeunes gens se sont mis à interpeller les voyageurs et à les dépouiller. Alors que les autres étaient éperdus de terreur, elle s'en est prise aux malfrats avec une rage folle qui lui a valu une médaille.

Pendant le reste du trajet, elle a fait semblant de dormir. Son mari lisait un polar.

En sortant de la petite gare perdue en pleine campagne, j'ai vu que l'hôtel avait envoyé une voiture nous chercher : une seule. Je n'avais pas eu le temps de m'enquérir des heures de train pour Londres que le chauffeur m'abordait.

— Robert Miles ?

— Oui ?

— Par ici, je vous prie.

Le campagnard au dos voûté m'a entraîné dehors où l'air était vif et frais. L'immensité du ciel avait de quoi vous calmer. C'était pour cela qu'un bel après-midi Florence et moi avions décidé de partir.

L'homme ouvrit la portière de la voiture.

— Montez donc, monsieur. (J'hésitai. Il essuya des poils de chien sur la banquette.) Je vais rouler le plus doucement possible, pour vous parler un peu de la région.

Il déposa mon sac dans le coffre. Je n'avais d'autre choix que de monter dans la voiture. Il invita Florence et son mari à prendre place à l'arrière. Nous partîmes, la voiture gonflée de notre chaude présence. Le chauffeur me parlait, je les écoutais.

— Je suis content d'avoir décidé de venir, déclarait le mari de Florence. Tout de même, nous aurions pu aller à la Maison.

— Oh, là-bas, soupira-t-elle.

— Je sais, c'est comme avoir un troisième parent. Inutile de me répéter que tu n'aimes pas cet endroit. Qu'est-ce qui t'a décidée à venir ici ?

J'avais envie de me retourner en disant : « C'est moi qui ai décidé... »

— J'ai vu le nom de l'hôtel dans une brochure, répondit-elle.

— Tu me disais que tu étais venue ici quand tu étais petite.

— Oui, c'est le catalogue qui me l'a rappelé. Je suis allée dans des tas d'endroits quand j'étais enfant, avec ma mère.

— Ta folle de mère. (Dans le rétroviseur, je le vis passer un bras autour de ses épaules et poser une main sur son sein.)

— Oui, fit-elle.

— Cette fois, dit-il, il n'y a que nous deux. Je suis si content d'être venu.

J'ai faim.

Je décolle enfin mon oreille de la cloison, je secoue la tête comme pour m'éclaircir les idées, je descends et m'en vais dîner au bar envahi par les pochards du cru qui préfèrent les hôtels aux pubs.

Je dîne en tournant le dos à la salle, un livre posé devant moi, et me demandant où se sont installés Florence et son mari et ce qu'ils se disent : je suis comme quelqu'un assis dans la caverne de Platon, qui essaie de déchiffrer le manège des ombres. Au beau milieu du repas, ayant enfin pris la décision de leur faire face, je me lève tout d'un coup, change de place et me retourne. Ils ne sont pas là.

Je commande une autre consommation et la fille grassouillette qui est derrière le comptoir me sourit.

— Nous pensions que vous attendiez une petite chanceuse qui n'est pas venue.

— Il n'y a pas de petite chanceuse, mais ça n'est pas si mal.

Je prends mon verre et m'éloigne, sans trop savoir où je vais. Des serveuses s'affairent dans la salle à manger étouffante, pimpantes, timides et nerveuses, elles n'ont pas l'arrogance ni la beauté des Londoniennes. Des femmes entre deux âges, au visage maquillé et aux toilettes criardes, des hommes en costume et cravate, qui ne mettent pas en doute leur droit d'être ici – puisque c'est leur monde – commencent à quitter la salle à manger, un verre à la main. Un moment, ils s'immobilisent sur ce bout de terre, qui tanguer imperceptiblement, ils émettent de petits gloussements de plaisir.

Plein d'optimisme, je suis un couple dans un des salons où ils vont prendre encore quelques verres et du café. Je m'affale dans un divan profond.

Au bout d'un moment, je reconnais la voix que j'écoute. Florence et son mari sont là, assis derrière moi. Ils attaquent une partie de Scrabble. Je suis assez près pour sentir son parfum.

— J'ai bien aimé le poisson, est-elle en train de dire. Les légumes étaient parfaits : ni trop cuits ni trop crus.

Et moi qui étais si fier de m'être trouvé une femme mariée.

— Florence, lance-t-il. À toi de jouer. Concentre-toi un peu.

Lorsque j'ai commencé à sortir avec Florence, je voulais être discret tout en ayant envie de l'exhiber. J'espérais tomber sur des gens que je connaissais ; j'étais persuadé que mes amis cancaniaient dans mon dos. Je n'avais jamais eu d'aventure comme celle-ci. Si ça cassait, j'en sortirais indemne.

— On ne mange pas assez de poisson, déclare-t-elle.

Assurément, je n'avais jamais imaginé la tête que pouvait avoir son mari ni pourquoi elle a bien pu l'épouser. À mes yeux, elle en avait fait quelqu'un d'inexistant. Il n'y avait que nous deux de réels.

Il dit :

— Tu n'aimes pas m'embrasser quand j'ai mangé de la viande.

— Oui, c'est vrai, répond-elle.

— Alors, embrasse-moi maintenant.

— Gardons ça pour plus tard.

— Pas du tout.

— Archie...

Elle a un ton morne et forcé, comme si elle allait pleurer. Combien de temps vais-je rester assis là ? Mes pensées tourbillonnent ; je ne sais plus où j'en suis. Je n'imagine que catastrophes et châtements. C'est sans doute pour me guérir de ces pénibles tourments que je sombre souvent dans la dépression. Quand ça m'arrive, je me ferme à tout et me réfugie dans un petit coin de moi-même, dans ma sexualité, dans mon ambition d'être acteur. Sinon, je me tuerais. J'ai parlé à Florence de ces crises – de ma « mélancolie » comme elle dit – et elle comprend : elle est bien la première.

Je me rends compte qu'en jetant un coup d'œil furtif par-dessus le canapé, je peux apercevoir Florence de profil, juchée sur un tabouret. Je me déplace légèrement ; maintenant je la vois très bien : elle porte un corsage blanc moulant, un pantalon crème et des sandales blanches.

Bizarrement, je me comporte comme si cet homme m'avait volé ma femme. En fait, c'est moi qui lui ai piqué la sienne et, s'il l'apprend, il pourrait fort bien en prendre ombrage et même devenir violent. Je la regarde encore et encore : j'observe la façon dont elle porte la main droite à son visage les doigts posés sur la joue, juste sous l'œil. Un geste qu'elle a dû faire quand elle était enfant et que, vieille femme, elle continuera sans doute de faire.

Si Archie est une présence dominante dans nos existences, c'est une présence invisible ; et si elle a parfois un comportement, disons un peu obscur, c'est parce qu'elle vit derrière un mur à travers lequel je ne peux qu'écouter. Elle est libre dans la journée mais elle aime bien raconter où elle était. Il se

contenterait parfaitement de « J'ai passé l'après-midi à la Tate » et supporterait fort bien un peu moins de détails sur les Giacometti exposés. Lorsque nous nous quittons à la fin de chaque rendez-vous, souvent elle devient agitée et nerveuse.

Je croyais ne pas m'intéresser assez à elle pour me soucier de son mari. L'idée ne m'est jamais venue, par exemple, qu'elle et moi pourrions un jour vivre ensemble ; nous continuerions tranquillement comme ça jusqu'à la rupture. Et pourtant, en l'observant maintenant, je n'y suis pas du tout prêt. Je veux qu'elle me désire, et moi seul. Il me faut la vedette et pas un simple rôle de figurant.

La barmaid vient prendre mon verre.

— Je peux vous servir autre chose ?

— Non, merci, dis-je d'une voix étouffée.

Je remarque que Florence lève un peu la tête.

— Le dîner vous a plu ? demande la fille.

— Oui. Surtout le poisson. Les légumes étaient parfaits. Pas trop cuits, sans être crus. (Puis j'ajoute :) Quand est-ce que le bar ferme ?

— Le jeudi ! dit-elle en riant.

Sans regarder Florence ni son mari, je la suis pour venir m'accouder au bar d'un air las.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? (Elle dit cela comme si elle était certaine que ce n'est pas mon genre d'endroit.)

— Je suis juste venu me détendre, dis-je.

Elle baisse le ton.

— Ici, on déteste ça. Se détendre, il n'y a rien d'autre à faire. Vous en aurez vite par-dessus la tête.

— Qu'est-ce que vous aimez faire ?

— Jouer à la roulette russe avec des bagnoles. Traverser des carrefours en espérant que rien n'arrive dans l'autre direction. Ce genre de truc.

— Comment vous appelez-vous ?

— Martha.

Elle repose mon verre. Je lui donne mon numéro de chambre.

— Très bien, dit-elle. (Martha se penche vers moi.) Écoutez... fait-elle.

Le mari de Florence vient s'asseoir pesamment sur le tabouret à côté du mien et se tortille dessus comme s'il cherchait à le visser dans le plancher. Je m'écarte un peu.

Il se tourne vers moi.

— Ça ne vous dérange pas que je m'asseye ici ?

— Pourquoi pas ?

Il commande un cigare.

— Et un cognac, dit-il à Martha. (Il me regarde avant que j'aie pu lui tourner le dos.) Rien pour vous ?

Je commence à me lever.

— J'allais partir.

— Quelque chose que j'ai dit ? (Il ajoute :) Je vous ai vu dans le train.

— Vraiment ? Oh, oui. C'était votre femme ?

— Évidemment.

— Elle va se joindre à nous ?

— Est-ce que je sais ? Vous voulez que j'appelle dans la chambre ?

— Je ne veux rien du tout.

— Prenez donc un cognac. (Il me pose une main sur l'épaule.) Hé, mademoiselle... un cognac pour ce jeune homme !

— D'accord, dis-je. D'accord.

— Vous aimez le cognac ? me demande-t-elle, gentiment.

— Beaucoup, dis-je.

Il ôte sa cravate et la fourre dans la poche de sa veste.

— Asseyez-vous donc, dit-il. Nous sommes en vacances, bon sang. Profitons-en au maximum ! Est-ce que je peux vous demander votre nom ?

J'ai rencontré Florence voilà près d'un an dans une salle de projection où nous étions les seuls à visionner un film réalisé par un ami commun. Elle était presque allongée dans le vaste fauteuil et, pendant tout le film, elle n'a pas cessé de geindre, de rire et de pouffer. À la fin – avant la fin, en vérité –, elle s'est mise à parler du jeu des comédiens. Je l'ai invitée à prendre un verre. Après avoir quitté l'université, elle avait fait du théâtre pendant deux ou trois ans. « C'était un vrai marché aux bestiaux, mon chou. Je ne pouvais pas supporter qu'on me compare tout le temps à d'autres. »

Et pourtant, quelques jours après notre rencontre, elle était assise en tailleur sur le parquet de mon appartement, tandis que mes colocataires notaient les noms des directeurs de casting qu'elle leur conseillait de contacter. Elle collait très bien avec mon univers d'agents, d'auditions, de scripts et avec le désarroi de jeunes gens dont la vie tient au hasard, à leur physique et à leur don de supporter de fortes doses d'incertitude. Non seulement elle aimait bien cette vie semi-estudiantine, la fumette, la promiscuité désordonnée et l'exhibitionnisme, mais on avait le sentiment que tout ça lui faisait envie, lui manquait.

— Si seulement je pouvais rester, lançait-elle d'un ton théâtral sur le pas de la porte.

— Alors, reste, lui criais-je du haut de l'escalier.

— Pas encore.

— Quand ça ?

— Amuse-toi bien ! Profite de la vie !

Notre « liaison » commença sans crier gare. Elle m'appela – je lui téléphonais rarement – et demanda à me voir : « À cinq heures dix, au Scarsdale ! » J'arrivai là-bas avec dix minutes d'avance. Bien sûr, je n'avais rien d'autre à faire que fréquenter les ateliers de théâtre, lire des pièces et des biographies d'acteurs. Parfois, nous allions au lit. Sur le plan sexuel, elle est prête à dire et à faire n'importe quoi, avec le même enthousiasme que si elle pratiquait la danse ou la course à pied. Je ne suis pas certain qu'elle soit tout à fait présente ; et je dois parfois lui rappeler qu'elle ne joue pas en solo.

Souvent nous allons au théâtre en matinée, et puis dans un pub, pour discuter de l'écriture, du jeu des comédiens et de la mise en scène. Elle m'emmène voir d'étranges troupes européennes qui n'ont pas peur du ridicule, portent des masques et parlent un véritable charabia ; elle me fait découvrir des spectacles de danse et de mime. Quand elle me quitte sur un baiser d'adieu pour rentrer chez elle ou retrouver son mari, je rencontre des comédiennes, des filles qui travaillent à la télé, des étudiantes, des filles au pair. Elles m'empêchent d'éprouver pour Florence des sentiments trop forts. Il y a bien eu un soir où, enivré et cafardeux, j'ai pleuré en maudissant son côté inaccessible. Ça fait plus de deux ans que je n'ai pas de petite amie convenable. La dernière femme avec qui j'ai vécu est devenue une copine : nos relations manquaient d'élan. Ma vie a tendance à stagner, et Florence s'en rend compte.

J'ai eu du mal à rompre avec mes origines du sud de Londres. Les hommes avec qui j'ai grandi étaient bruts de décoffrage, de grandes gueules, qui se vantaient de leur ignorance et de leur grossièreté. Ils estimaient que l'agressivité était leur outil le plus indispensable. En quittant l'école,

ils sont devenus des voyous et des voleurs. À vingt ans, quand ils ont eu des enfants, ils se sont reconvertis dans la vente de voitures, le bâtiment ou la « sécurité ». Ils ont continué à aller aux matches de football, à picoler sec et à poursuivre des rêves d'adolescents, des idéaux auxquels ils étaient devenus accros. Ce que je voulais faire – du théâtre – représente à leurs yeux une ambition incompréhensible qui les intimide et qui, par sa nature même, va les larguer. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de comédiens issus de la classe ouvrière. J'espère jouer de nombreux rôles. Je veux me transformer jusqu'à devenir méconnaissable. Mais je refuse de devenir un acteur qui « fait un numéro » parce qu'il vient de la classe ouvrière. Pas question pour moi de jouer les flics ni les criminels dans une série télé.

Au pub, avec ces copains-là, je tâche de retrouver l'accent et les attitudes de mon passé, mais je suis sorti de cet anonymat et ça les rend méprisants et provocateurs. « Larry, un discours. Payer un verre ou ne pas payer un verre ! » scandent-ils en chœur en tirant sur ma belle chemise. Je suis au bord de me lancer dans une bagarre à propos de ce qu'ils pensent que je devrais ou ne devrais pas être. Je commence à les trouver lâches : ils n'ont que de petites vies, ils se vantent, mais ils ne font rien, ils tournent en rond. Plus tard, Florence m'expliquera que réussir, c'est un peu savoir supporter l'envie et la pure et simple aversion.

Je n'ai pas d'instruction. Si elle l'a remarquée, Florence ne fait jamais de commentaires sur mon ignorance. Elle peut elle-même être tête en l'air et frivole : une fois, elle a couru les magasins deux jours d'affilée. Malgré tout, elle me fait voir les films les plus intellos : par exemple, *Cris et Chuchotements* de Bergman, elle estime nécessaire que nous l'assimilions tous les deux par la répétition ; on dirait qu'elle accompagne le film en chantant ou, dans ce cas-là, en gémissant. Elle ne classe pas comme moi ces films dans la catégorie cinéma d'art : pour elle, ce sont des produits à consommer tout de suite.

J'avais à peine rencontré Florence qu'elle a changé l'orientation de ma vie. La Royal Shakespeare Company m'avait proposé un contrat de deux ans. Je partagerais une villa à Stratford. Elle s'assiérait auprès de moi au bord de l'Avon. J'avais arrosé ça chez Joe Allen avec des amis, et mon agent travaillait sur le contrat.

Pour fêter l'événement, j'ai invité Florence à déjeuner. J'avais lu dans un magazine que le restaurant était un des plus en vogue de Londres, mais elle est restée à se balancer sur son fauteuil. J'aurais dû me rappeler qu'elle a horreur de manger : elle est mince, avec une poitrine plate de danseuse. Elle déteste vraiment s'attabler devant une assiette, entourée de gens qu'elle a vus à la télévision et qu'elle trouve pontifiants et sans talent.

— Il faut que je te dise : tu dois absolument refuser cette proposition à Stratford, déclara-t-elle.

— Mais, Florence, c'est le rêve de tout jeune comédien.

— Rob, ne sois pas un pauvre idiot comme les autres. C'est trop petit, tout ça, trop étriqué. Pas seulement ce costume que tu portes, mais le rôle. Entrer à la Royal Shakespeare Company, ce sera une perte de temps, conclut-elle en me donnant une pichenette sur le nez.

— Ouille.

— Il faut m'écouter.

C'est ce que je fis.

Mon agent était abasourdi et furieux. Sans très bien savoir pourquoi, je suivis le conseil de Florence, et très vite je me retrouvai à jouer de grands rôles dans de petites salles de province : Biff dans *Mort d'un commis voyageur*, à Bristol ; Roméo dans le Yorkshire ; je fus aussi la vedette dans une création à Cheltenham.

Elle prit le train avec une amie pour assister à une avant-première et nous rentrâmes ensemble tard le soir en buvant du vin dans des gobelets en plastique. Elle disséqua mon interprétation avec une telle

sévérité que je pris des notes. « Il y a eu deux ou trois moments épouvantables, où tu cherchais à nous faire rire du personnage que tu jouais, déclara-t-elle. Je me suis dit : S'il refait ça, je vais à la caisse demander qu'on me rembourse ! »

Ses critiques, je présume, me rappelaient à quel point j'étais dépendant d'elle. Pourtant, quand elle eut fini et que je me retrouvai presque fini moi-même, elle continua à me regarder sans que je sente le moins du monde diminués chez elle son désir ni son amour.

Elle ne voyait aucun inconvénient à ce que j'accepte de petits rôles à la télévision ou au cinéma. Il fallait que je m'habitue à la caméra de façon à pouvoir me concentrer sur le scénario, « comme Gary Oldman et Daniel Day-Lewis ». Elle comprenait, affirmait-elle, ce que les femmes aimeraient chez moi à l'écran, alors que pareille idée me faisait rire. Elle disait aussi que la plupart des comédiens ne voient que des moments : il fallait que j'apprenne à développer un rôle sur toute la durée d'un film. Elle me conseilla d'apprendre le plus possible car, quand ça démarrerait pour moi, ça se passerait très vite. Elle me suggéra même de m'essayer à la réalisation, en disant : « Si tu génères ton propre travail, ça te donnera une autre sorte de plaisir. »

Comme mes amis du cours de théâtre, j'avais la tête pleine de projets et de rêves. J'ai toujours été impressionné par les gens qui ont un plan de carrière ; mais j'appréhende l'ambition, ou l'envie de réussir. J'ai peur de ce que je souhaite, peur d'où ça pourrait m'entraîner et de l'opinion que ça pourrait donner de moi aux autres. Pourtant, comme l'explique Florence, comment bâtir des cathédrales et des banques, éliminer des maladies, renverser des dictateurs, remporter des matches de football sans frustrations et sans l'envie de les dominer ? Il faut souvent préciser les choses les plus simples. Florence m'emplit d'espoir, mais assure qu'il se fonde sur le possible.

Je ne sais pas trop bien de quoi rêve Florence, ni dans quel genre de monde elle vit avec Archie qui est dans « l'immobilier » ; je doute qu'elle soit prise au piège d'une sorte de *Maison de poupée*. Au cœur de la ville où j'habite, il existe une inébranlable continuité britannique : c'est la « bohème » londonienne. On est indolent et insouciant, mais on a toujours de quoi s'offrir des maisons de campagne et des villas en France ou aux Bahamas, des soirées, l'opéra, des excursions et des week-ends. Tous ces gens se connaissent depuis des générations : leurs parents étaient amis ou amants à cette époque où l'on buvait sec, les années cinquante et soixante. Peut-être Florence est-elle perdue dans quelque chose qu'elle n'aime ou qu'elle ne comprend pas tout à fait, mais quand elle qualifie d'« adulte » le monde de son mari, ça m'agace qu'elle considère le mien comme puéril. À mon avis, elle n'est pas à l'aise dans un univers aussi intransigeant, mais elle n'est pas capable de vivre selon ses désirs.

— Rob, dis-je.

Le mari de Florence me tend sa main baguée d'une chevalière. C'est à peine si je peux le toucher et il doit me trouver moite d'appréhension.

— Archie O'Hara. Vous êtes déjà descendu ici ?

— Non... Je suis juste venu... comme ça, pour être loin.

— De quoi ?

— Oh, vous savez.

— Oui, dit-il d'un ton indifférent. Bien sûr que je sais. C'est ce qu'on fait tous. On s'en va loin de tout.

Nous restons assis là et Martha nous regarde comme si nous nous connaissions. Archie porte une veste bleue, une chemise blanche et un pantalon de velours jaune ; il a le visage lisse d'un homme bien nourri. Comme Florence a choisi d'être avec lui – enfin, la plupart du temps –, il doit, j'imagine, avoir certaines qualités peu ordinaires. Sommes-nous totalement différents, ou bien y a-t-il entre nous des similitudes que je suis incapable de percevoir ? Peut-être que je vais le découvrir.

— Combien de temps restez-vous ? demandé-je.

Il tire sur son cigare sans rien répondre.

Martha propose :

— Si vous voulez, je pourrais vous dire où aller et ce qu'il y a à voir.

— Merci, fait Archie, mais je pensais m'acheter une autre maison de campagne. J'ai hérité d'une belle demeure, comme on dit de nos jours, avec un tas de Japonais qui viennent me photographier à travers les carreaux. J'ai quelquefois envie de m'asseoir là costumé, avec une tiare sur la tête. Ma femme dit que dans cette baraque on ne peut se poser nulle part sans péter dans une douzaine de siècles de poussière. Alors nous allons peut-être visiter un peu... voir des agents immobiliers et tout ça.

— Votre femme aime la campagne ? dis-je.

— Les Londoniennes fantasment toujours à propos des champs. Seulement, elle a le rhume des foins. Je ne vois pas l'intérêt d'aller dans un endroit où on ne connaît personne. Il est vrai que je ne vois pas l'intérêt de faire grand-chose.

Il renverse la tête en arrière et éclate de rire.

— Vous êtes déprimé ?

— Vous avez deviné, n'est-ce pas ? (Il soupire.) Ça se voit comme le nez au milieu du visage. (Il marque un temps puis ajoute :) Je ne vais pas me suicider. Mais je pourrais tout aussi bien.

— J'ai connu ça autrefois : ça m'a duré deux ans.

Il me serre le bras, comme le fait parfois Florence.

— C'est passé maintenant ?

Je touche le bois du comptoir.

— Oui.

— Content de l'entendre. Vous êtes un heureux gaillard aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Je suis à deux doigts de lui dire que c'est justement en train de me reprendre, sans doute à la suite de notre rencontre. Mais c'est du désespoir, pas de la déprime. Ces distinctions sont capitales.

Nous discutons du vide de l'existence ; de la peur de vivre ; de la création d'un véritable désert ; de cette façon de repousser tout ce qui a une valeur, une signification. Je lui raconte que la mélancolie faisait partie de mon paysage intérieur et que je considérais que c'était comme ça, jusqu'au jour où je m'étais révolté contre cette idée.

Je proclame :

— Ce sont les gens qui se rendent malades quand ils ne mènent pas la vie qu'ils devraient mener.

Il frappe un grand coup sur le comptoir.

— Banal, mais combien vrai.

Le bar maintenant s'est presque vidé. Martha ramasse les verres, passe un coup de balai sur le sol, un coup de chiffon sur le comptoir. Elle continue à nous servir des cognacs.

Elle nous observe et constate :

— On n'entend pas beaucoup de conversations intelligentes par ici.

— Qu'est-ce que vous pensez de la méditation ? demande Archie. Foutaise orientale ou vérité ?

— Ça m'aide à me concentrer. Je suis comédien.

— Les comédiens, ce n'est pas ce qui manque. Ils me cassent un peu les pieds à parler de « se recentrer » et tout ça.

— Vous en connaissez, des comédiens ? Ou des comédiennes ?

— Quand vous méditez, reprend-il, vous comptez dix inspirations ou seulement quatre ?

— Quatre, dis-je. Ça laisse moins de temps pour perdre le fil.

— Qui vous a appris ?

J'ai failli répondre : Votre femme.

— J'ai eu un bon professeur.

— Où était le cours... vous pourriez me dire ?

— La femme qui m'a appris... je l'ai rencontrée par hasard, un jour, au cinéma. Elle a paru me trouver tout de suite sympathique. Ça m'a plu. On pourrait dire qu'elle m'a mis sur la voie.

— C'est vrai ? dit Martha en se penchant par-dessus le comptoir.

— Seulement, là-dessus, elle m'a pris la main en me disant, avec une certaine tristesse, qu'elle était mariée. J'ai pensé que ça me convenait très bien. En tout cas, elle m'a appris pas mal de choses.

— Elle ne vous a pas dit qu'elle était mariée, lance Martha.

— Mais si. Juste avant qu'on couche ensemble.

— Longtemps avant ? demande Martha. Ça m'a l'air d'être un drôle de numéro.

— Pourquoi ?

— Vous faire ça ! Vous voudriez qu'elle quitte son mari ?

— Pourquoi donc ? Je ne sais pas. Je n'y ai jamais réfléchi.

— Attendez un peu qu'il vous pince ! fait Archie en riant.

— J'espère que je ne vous retiens pas, lui dis-je.

— Ma femme doit être en plein sommeil paradoxal. Je n'ai pas rempli mon devoir conjugal aujourd'hui.

— Elle s'endort en général à cette heure-ci ?

— Je n'arrive pas à tirer cette femme de ses draps.

— Et elle lit quand elle est couchée ? Des romans ?

— Vous êtes quoi, bibliothécaire ?

Je réponds :

— J'aime bien m'informer sur les gens. Avoir des faits, pas des opinions.

— Oui. C'est ça, s'intéresser vraiment aux autres. Et ça ne vous a pas passé ?

— À vous, si ?

Il réfléchit.

— Peut-être que vous étudiez les gens parce que vous êtes acteur.

Martha allume une cigarette. Elle est songeuse maintenant.

— Il n'y a pas que ça. Je sais que non. C'est un prétexte pour regarder. Mais regarder, il n'y a que ça de vrai, conclut-elle et elle se tourne vers moi en souriant.

Pour me faire plaisir, elle lance à Archie un regard furieux et je lui rends son sourire.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-il. J'aurais déjà dû.

J'ai envie de lui en demander davantage.

— Que fait votre femme ? Vous ne l'avez jamais vue jouer ?

— Tiens, je vous ai dit qu'elle était comédienne ? Je ne me rappelais pas. Comme ça n'est pas vrai, en général je n'en parle pas. Vous aimez les femmes, hein ?

— Pardon ?

— Je vous ai vu admirer ma femme dans le train. (Il descend de son tabouret et titube.) C'est bon d'être assis. Il vaudrait mieux m'aider à monter.

Sa main trouve mon épaule et s'y cramponne. Il est lourd et j'ai envie de le laisser tomber. Je n'aime pas être si près de lui.

— Je vais vous donner un coup de main, propose Martha. Vous avez des chambres voisines.

Chacun d'un côté, nous le hissons jusqu'à l'étage. Il négocie les dernières marches avec une autonomie qui n'exclut pas la prudence.

Sur le pas de la porte, il se retourne.

— Guidez-moi donc jusque dans la chambre. Je ne connais pas la disposition des meubles. Il doit faire noir comme dans un four avec juste les dents de ma femme pour m'éclairer.

Martha lui prend sa clef et ouvre la porte.

— Bonne nuit, dis-je.

Je ne l'accompagne pas dans la chambre.

— Hé, fait-il en tombant par terre.

— Archie, c'est toi ? demande Florence dans l'obscurité.

— Qui veux-tu que ce soit ? Aide-moi à me déshabiller !

— Archie...

— Devoir d'épouse !

Je m'affale auprès de la cloison comme une gargouille et j'imagine Florence en train d'arracher ses vêtements à cette grosse masse tiède. Maintenant que je l'ai vu, sa voix me paraît plus claire.

Je l'entends dire :

— Je discutais justement avec quelqu'un...

— Qui ça ?

— Le garçon de la chambre d'à côté.

— Quel garçon ?

— Le comédien, idiot. Il était dans le train. Maintenant, il est à l'hôtel !

— Tiens ? Pourquoi ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Il allume la télé. Je n'aurais jamais fait une chose pareille alors qu'elle dormait. Je pense à Florence endormie. Je sais à quoi doit ressembler son visage.

Le lendemain matin, tout semble silencieux à côté. Je m'engage dans le couloir en espérant ne pas rencontrer Florence et Archie. Les femmes de chambre commencent à faire le ménage. Je croise des gens dans l'escalier et je dis « Bonjour ». L'hôtel sent l'encaustique et la friture.

À l'entrée de la salle à manger, je tombe sur eux. Nous échangeons des sourires. Je me glisse jusqu'à une table derrière un pilier. J'ouvre un journal, et commande du haddock, des tomates, des champignons et des pommes de terre sautées.

La nuit dernière, j'ai rêvé que je faisais une dépression nerveuse : j'errais dans une ville étrangère, incapable d'une action ou d'une pensée coordonnée, sans savoir qui j'étais ni où j'allais. Je me demande si je ne me complais pas à l'idée d'être incapable de quoi que ce soit plutôt que de réagir en me prenant sérieusement en main. Je dois me rappeler que ce genre de désespoir mène tout droit à la déprime. Mieux vaut agir tout de suite. Après le petit déjeuner, je reprendrai le train pour Londres.

Je me dis que selon toute probabilité je ne reverrai jamais Florence quand elle débouche au coin de la salle à manger.

— Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu comptes faire ? Oh, Rob, dis-moi.

Elle est tout près de moi, je sens son souffle ; ses cheveux m'effleurent le visage, elle a posé sa main sur la mienne, j'ai de nouveau envie d'elle, mais je la déteste et je me déteste aussi.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? dis-je.

— Je vais le persuader de partir.

— Quand ?

— Tout de suite. Il va prendre le train de midi.

— Sans doute assis à côté de moi.

— Mais nous pourrons parler, être ensemble ! Je ferai tout ce que tu voudras. (Je la regarde d'un air dubitatif. Elle reprend.) Ne pars pas ce matin. Ne me fais pas ça.

Pour je ne sais quelle raison, un homme que je n'ai encore jamais vu, avec un badge annonçant « Directeur » est planté auprès de la table.

— Excusez-moi, dit-il.

Florence ne le remarque même pas.

— Je t'en supplie, dit-elle. Donne-moi une chance. (Elle m'embrasse.) Promis ?

— Excusez-moi, répète le directeur de l'hôtel. La voiture que vous avez demandée est là, monsieur. (Je le dévisage. Il a l'air de nous considérer comme un couple.) La voiture de location... pour deux personnes, en excursion.

— Ah, oui, dis-je.

— Voudriez-vous y jeter tous les deux un coup d'œil maintenant ?

Florence sort, avec un geste d'adieu. Dehors, je contemple la grosse limousine familiale à quatre portes, choisie dans un moment de romantique abandon. Je m'assieds dedans.

Après le petit déjeuner, je roule jusqu'à Lyme Regis et je fais un tour sur le Cobb ; ensuite je vais à Charmouth, je grimpe le flanc de la falaise et je regarde la mer. J'ai l'impression de passer des vacances avec mes parents mais d'être un peu vieux pour ça.

Je retourne à l'hôtel faire de nouveau mes adieux à Florence. Sur la véranda, Archie feuillette les journaux, il arbore une veste sur un T-shirt, un short beige, des chaussettes noires et des chaussures : on dirait quelqu'un qui se serait habillé pour le bureau mais qui aurait oublié d'enfiler son pantalon.

Au moment où je bats en retraite, en espérant qu'il ne m'a pas reconnu et que, dans le cas contraire, il ne se rappellera plus très bien qui je suis, il lance :

— Vous avez passé une bonne matinée ?

Devant lui, une bouteille de vin à moitié vide. Il a le visage couvert d'une fine pellicule de sueur.

Je lui raconte ma balade.

— Une matinée bien remplie, dit-il.

— Et vous ? Vous êtes restés... ici ?

— Nous avons marché et même lu un peu. Je suis très, très content d'être venu.

Il verse du vin dans un verre et me le tend.

— Vous pensez, dis-je, que vous allez rester encore un moment ?

— Uniquement si ça doit vous agacer.

Sa femme arrive par l'autre porte. Elle cligne des yeux à plusieurs reprises, elle ouvre la bouche et puis on dirait qu'elle étouffe un bâillement.

— Qu'est-ce que tu as ? demande son mari.

— Je suis crevée, murmure-t-elle. Je crois que je vais m'allonger un peu.

Il me lance un clin d'œil.

— C'est une invitation ?

— Pardon, pardon, dit-elle.

— De quoi diable est-ce que tu t'excuses ? Calme-toi, Florrie. J'ai bavardé avec ce jeune homme hier soir. (Il braque un doigt dans ma direction.) Vous avez dit cette chose... (Il regarde au loin en se massant les tempes.) Vous avez dit... que si vous faisiez l'expérience des désirs, des élans qu'il y a en

vous, vous rompiez avec tout ce que vous aviez créé pour repartir à zéro. Mais que ça aurait de graves conséquences. Ce mot-là m'a trotté dans la tête toute la nuit. Des conséquences. Je n'ai pas été capable de vivre ces choses-là. J'ai bien essayé de les oublier, mais je ne peux pas. Je suis hanté par cette image... de fourrer un tas de choses dans une valise que je n'arrive pas à fermer, parce qu'elle est trop petite. C'est ça, ma vie. Si je vivais ce que je pensais... tout ça exploserait...

Je me rends compte que Florence et moi n'avons pas cessé de nous regarder. Parfois on regarde quelqu'un au lieu de le toucher.

Il me dévisage avec curiosité.

Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez déjà rencontré ma femme ?

— Pas vraiment.

Ma maîtresse et moi échangeons une poignée de main.

— Florrie, dit Archie, il a eu un chagrin d'amour. Une femme mariée et tout le tremblement. Il faut qu'on lui remonte le moral.

— Il est malheureux ? Tu es sûr ? Les gens devraient se remonter le moral tout seuls. Vous ne pensez pas, Rob ?

Elle me fait un petit signe du doigt et s'en va. Son mari médite sur ce qu'il y a de faux dans sa vie. À peine s'est-il repris la tête entre les mains que je grimpe déjà les escaliers quatre à quatre.

Mon amour traîne dans le couloir.

— Viens.

Elle me tire par le bras ; les mains tremblantes, j'ouvre ma porte ; elle m'entraîne dans la chambre jusqu'à la salle de bains. Elle ouvre la douche et les robinets, tire la chasse d'eau et tombe dans mes bras en me couvrant de baisers le visage, le cou et les cheveux.

Je suis au bord de lui demander de partir avec moi. Nous ramasserions nos affaires, sauterions dans la voiture et serions sur la route avant qu'Archie ait relevé la tête pour s'essuyer les yeux. L'idée me dévore comme un feu ; un mot de moi et nos vies pourraient changer.

— Archie est au courant.

Je recule pour la regarder.

— De la nature exacte de nos relations ?

Elle acquiesce.

— Il nous surveille. Il se contente de nous observer.

— Pourquoi ?

— Il veut être sûr avant d'intervenir.

— Comment ?

— Avant de nous coincer.

— Nous coincer ? Comment ça ?

— Je ne sais pas. C'est un supplice, Rob.

Cette histoire l'a vraiment rendue folle : je trouve une telle paranoïa absolument répugnante. La vérité, quelle qu'elle soit, voilà à quoi il faut s'accrocher. Mais j'ai de mon côté eu la même idée. Je n'y crois pas, et pourtant j'y crois.

— Ça m'est bien égal qu'il soit au courant, dis-je. J'en ai par-dessus la tête.

— Mais il ne faut pas renoncer !

— À quoi ? Pourquoi pas ?

— Il y a quelque chose entre nous... quelque chose qui vaut la peine.

— Je ne sais plus, Florrie. Florence.

Elle me regarde et dit :

— Je t'aime, Rob.

Elle ne m'avait jamais dit ça. Nous échangeons de longs baisers.

Je ferme les robinets, je traverse la chambre. Elle me suit et, Dieu sait comment, nous basculons sur le lit. Je retrouse sa jupe et bientôt elle est sur moi. On doit entendre nos clameurs dans tout le pays. Lorsque je me réveille, elle a disparu.

Je marche sur la plage ; il y a beaucoup de vent. Je renverse la tête en arrière et la pluie me fouette les yeux. Je pense à Los Angeles, à mon travail, à ce qui va se passer dans les mois à venir. J'ai l'impression qu'une partie de ma vie s'achève et que j'attends qu'on me l'annonce.

Après le dîner, je sors dans le jardin, pour fumer un joint et respirer l'air humide. J'ai décidé qu'il était trop tard pour rentrer à Londres ce soir. Je n'ai pas parlé à Florence depuis ce matin : je l'ai seulement aperçue dans la salle à manger où elle est attablée avec son mari au milieu de la pièce. Ce soir, elle porte une longue robe bordeaux. Elle a repris ses airs capricieux et autoritaires de petite diva, avec les serveurs qui, incapables de lui résister, s'affairent autour d'elle comme des fourmis. Un soir de plus et elle va d'un geste faire s'écrouler les murs et s'avancer à grands pas vers la mer. Je sais qu'elle me rejoindra plus tard. Naturellement, ce n'est qu'une envie, mais est-ce qu'elle n'aura pas la même ? C'est sans doute notre dernière chance. Que va-t-il se passer ensuite ? J'ai préparé mes affaires et tourné la voiture vers la route.

Un mouvement derrière moi.

— C'est agréable, dit-elle en aspirant à pleins poumons.

J'ouvre les bras et Martha me serre contre elle un moment. Je lui tends le joint. Elle inhale et me le rend.

— À quoi pensez-vous ?

— La semaine prochaine, je vais à Los Angeles tourner dans un film.

— C'est vrai ?

Elle habite chez ses parents tout près d'ici. Son père donne des cours de psychologie au collège local : c'est un alcoolique au caractère violent et voilà un an qu'il ne travaille pas. Un jour, il a pris Londres en grippe, comme s'il avait subi une offense personnelle, et il a insisté pour que toute la famille quitte Kentish Town et vienne s'installer à la campagne, en se coupant de tout ce qu'ils connaissaient.

— La fille de cuisine et moi, on se pose toujours des questions sur les gens qui descendent ici. (Brusquement, elle reprend :) Quelque chose qui ne va pas ?

Elle se retourne et regarde derrière. Pendant que Martha parlait, j'ai vu Florence sortir dans le jardin, nous jeter un coup d'œil et puis lever les bras au ciel, comme quelqu'un à qui on aurait dit de mimer le désespoir. Un éclair rouge foncé qui passe, et elle a disparu.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dites-moi ce que vous vous êtes imaginé sur mon compte, toutes les deux.

— Nous nous demandons ce que vous fichez ici. Vous allez me le dire ?

— Vous n'avez pas deviné ? dis-je avec impatience. Pourquoi me posez-vous tout le temps ces questions ?

Elle se vexe, mais je sais amener les autres à parler d'eux-mêmes. J'apprends ainsi que récemment elle s'est fait avorter, pour la seconde fois ; qu'elle fait du cheval, de la moto ; que les jeunes ici ont des couteaux, se droguent et copulent autant qu'ils peuvent ; et qu'elle voudrait bien partir.

— Le bar est fermé ? demandé-je.

— Oui, mais je peux vous apporter une bière si vous voulez.

— Voudriez-vous prendre un verre de bière avec moi ?

— Plus qu'un verre, j'espère.

Je l'embrasse sur la joue et lui propose de venir dans ma chambre.

— Mais que vont dire vos parents si vous rentrez tard ?

— Ils s'en fichent. Souvent, je trouve une chambre vide, et je dors là. Je n'ai pas envie de rentrer à la maison. Vous êtes sûr, reprend-elle, que c'est juste de la bière que vous voulez ?

— Ce que vous voudrez, dis-je. Vous devez bien avoir une clef.

Avant de monter, je regarde dans le salon. Florence et Archie dansent au milieu de la pièce ; ou, plutôt, lui se cramponne à elle tandis qu'ils tournent en tanguant. Le Scrabble est tombé par terre avec toutes les lettres. Il a la tête affalée sur l'épaule de sa femme : dans cinq ans, il sera chauve. Florence m'aperçoit et agite la main en essayant de ne pas le déranger.

Mais c'est lui qui m'appelle :

— Hé !

— Encore saoul, dis-je à Florence.

— Je sais ce que vous avez fait. Vous fricotiez ! dit-il en insistant d'un ton paillard.

— Quand ça ?

— Cet après-midi. La sieste. Vous savez bien.

Je regarde Florence.

— Les cloisons sont minces, ajoute-t-il. Mais pas tout à fait assez. J'étais monté, j'avais quelque chose à prendre dans la salle de bains. Fichtre, quelle séance. Crac-crac, crac-crac !

— Je suis ravi de vous distraire, vieux dégoûtant. Dommage que vous ne me rendiez pas la politesse...

— Qu'est-ce que Rob faisait cet après-midi ? demande Florence. Ne me laissez pas mourir idiot.

— Ha, ha, ha ! espèce de petite conne, tu ne remarques jamais rien !

— Ne lui parlez pas sur ce ton, dis-je. Faites-le avec moi si vous voulez, et vous verrez ce que ça vous coûtera !

— Rob, fait Florence d'un ton apaisant.

Archie donne à Florence une claque sur les fesses.

— Allez, danse, vieille carne !

Je contemple son dos. Il est trop ivre pour céder à la provocation et se battre.

J'ai brusquement le sentiment d'être un intrus. Comme lorsque, enfant, j'allais chez des amis et que le mobilier, les plaisanteries et leur comportement me semblaient étrangers. Le monde d'Archie et de Florence n'est pas le mien.

J'attends Martha allongé sur le lit tandis que Florence et Archie entrent dans leur chambre. La porte se referme ; je tends l'oreille, en me demandant si Archie est ivre mort et si Florence est étendue là, tout éveillée.

Ma porte s'ouvre et Martha entre avec un sac où bringuebalent des canettes de bière. Nous ouvrons les fenêtres, nous allongeons sur le lit, nous nous mettons à boire et à fumer.

Elle se penche sur moi.

— Tu en veux une ?

J'embrasse son poing fermé et je l'ouvre.

— Je sais ce que c'est, dis-je, mais je n'y ai jamais goûté.

— Moi non plus avant de venir ici, mais c'est de la bonne.

— Va chercher de l'eau dans la salle de bains.

Pendant ce temps, j'ôte la chaise posée contre la cloison et je repousse le lit massif.

— Mettons ça... par là... contre le mur, dis-je quand elle revient.

Martha vient m'aider : c'est une fille pleine d'enthousiasme, aux bras musclés.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Je pense que ce sera mieux pour ce que nous voulons faire.

— Exact, dit-elle. Exact.

Quelques minutes plus tard, quand nous nous sommes rallongés, déshabillés cette fois, on frappe à la porte. Nous nous blottissons l'un contre l'autre comme des gosses effrayés, l'oreille tendue, sans rien dire. On frappe encore. Martha n'a pas envie de perdre sa place ce soir. Et puis on cesse de toquer. Nous n'entendons même pas de bruits de pas.

Quand nous reprenons notre souffle, sous les draps, je chuchote :

Qu'est-ce que tu penses du couple de la chambre d'à côté ? Vous en avez parlé toutes les deux ? Tu trouves qu'ils vont bien ensemble ?

— Lui, je le trouve sympa.

— Ah ? Vraiment ?

— Il me fait rire. Elle est belle... mais dangereuse. Tu aimerais bien la sauter ?

Je ris.

— L'idée ne m'en est pas venue.

— Écoute, fait-elle, en portant les doigts à ses lèvres.

Nous restons tous les deux sans bouger.

— Ils s'y sont mis aussi. Les gens d'à côté.

— Oui. En effet.

— Ils ne font pas de bruit. Il n'y a que lui que j'entends.

— Il fait peut-être ça tout seul.

— Mais non. Tiens... la voilà. Un petit halètement. Tu l'entends, maintenant ? Touche-moi.

— Attends.

— Là... là.

— Martha.

— S'il te plaît...

Je passe dans la salle de bains pour me laver le visage. La came commence à faire son effet. On dirait les amphés que je prenais avec mes copains dans les banlieues. Mais cette came-là ouvre une autre fenêtre : ça me donne le sentiment d'être plus seul. Je reviens dans la chambre et j'allume la radio. Ça a dû être bruyant. Nous avons fait du potin car Martha y va de bon cœur quand elle fait l'amour. Plus tard, il y a un orage. Une brise surnaturelle, fraîche, étrangement calme et douce, vient nous éventer.

Martha descend de bonne heure pour préparer le petit déjeuner. À l'aube, je vais courir sur les galets de la plage jusqu'à l'épuisement ; et puis j'arrête, je marche un peu et je me remets à courir, ébloui par l'éclat du jour naissant. Je prends une douche, boucle mon sac et descends pour le petit déjeuner.

Florence et Archie sont installés à la table voisine. Archie étudie une carte et Florence a la tête baissée. On dirait qu'elle ne s'est pas coiffée. Lorsque Archie se lève pour aller chercher quelque chose et qu'elle tourne la tête, son visage est figé comme un masque, comme si la vie s'était échappée de son corps.

Après le petit déjeuner, je monte rassembler mes affaires, et je m'aperçois qu'on a coincé une

chaise pour maintenir ouverte la porte de leur chambre. La fille d'étage fait le ménage plus loin dans le couloir. Je jette un coup d'œil au lit défait, retourne dans ma chambre, prends dans mon sac le chandail et les gants de Florence, les dépose dans leur chambre. Je reste planté là. Ses chaussures traînent par terre, je vois son parfum, son collier, ses stylos posés sur la table de chevet. J'essaie le chandail : il me serre et les manches sont trop courtes. J'enfile les gants en agitant les doigts. Puis je les pose sur le lit. Je prends une paire de ciseaux dans sa trousse de toilette près du lavabo et je coupe le doigt du milieu d'un des gants. Je replace le doigt coupé dans sa position initiale.

La voiture cahote sur le chemin de terre qui mène à la route principale. Je m'arrête, je contemple l'hôtel au bord de la plage et songe même à y retourner. J'ai horreur des séparations, de l'irrévocable. Je finis par trop bien m'accommoder des choses, c'est ça mon problème.

Londres semble entièrement taillé dans des matériaux durs sur lesquels la poussière ne parvient pas à se déposer ; tout est anguleux, surtout les gens. J'arrive chez mes parents et je me couche ; dans quelques jours, je partirai pour Los Angeles. Là-bas, je ne suis qu'un jeune comédien comme les autres, mais qui du moins a du travail. Quand je rentrerai à Londres, nous quitterons tous l'appartement et j'aurai pour la première fois un endroit à moi tout seul.

Finalement, j'aime bien sortir de bonne heure pour aller prendre un café, avec mon fils dans sa poussette, pendant que ma femme dort. Je croise souvent d'autres hommes dont les épouses ont besoin de sommeil et, à huit heures le dimanche matin, au McDo, nous prenons des milkshakes au chocolat : c'est d'ailleurs le seul endroit ouvert dans cette sinistre High Street. Nous parlons de nos gosses, nous nous plaignons de nos femmes. Après ça, je vais au parc, en général pour être seul avec le gamin loin de ma femme. Elle et moi n'avons pas du tout les mêmes idées sur la façon de l'élever : elle refuse de voir à quel point ces divergences d'opinion sont importantes pour notre fils. Les moments de calme à la maison sont bien rares.

C'est au parc que je vois Florence pour la première fois depuis nos « vacances ». Elle semble passer en trombe devant moi comme elle l'a fait devant la fenêtre du train, il y a de ça neuf ans. Un moment, je songe à la laisser retomber parmi mes souvenirs, mais je suis trop curieux pour ça.

Je crie « Florence ! Florence ! » et encore jusqu'à ce qu'elle se retourne.

Elle me dit qu'elle a pensé à moi et qu'après avoir vu un de mes films à la télévision, elle comptait bien que nous nous rencontrerions...

— J'ai suivi ta carrière, Rob, ajoute-t-elle, tandis que nous nous inspectons mutuellement.

Elle appelle son fils qui vient se planter auprès d'elle ; elle lui prend la main. Elle et Archie ont acheté une maison de l'autre côté du parc.

— Je suis même allée voir tes pièces. Je sais que ce n'est pas possible, mais je me demandais si tu m'avais jamais aperçue depuis la scène.

— Non. Mais moi, je me suis vraiment demandé si ça t'intéressait.

— Bien sûr que oui. Qu'est-ce que tu crois ?

J'éclate de rire et je l'interroge :

— Je suis comment ?

— Meilleur ! Aujourd'hui tu en fais moins. Tu dois le savoir... ça ne t'ennuie pas que je te dise ça ?

Je secoue la tête.

— Tu me connais, dis-je.

— Tu étais un acteur intense. Tu ne te laissais aucune marge. Je t'aime comme ça. (Elle a une hésitation.) Je veux dire : plus calme.

Elle est toujours la même mais on dirait qu'on lui a gratté du visage une couche de bonne graisse, révélant ainsi les points de suture dessous. Elle a perdu un peu d'elle-même : elle a quelque chose de

frêle, de fragile. Elle a toujours été délicate, mais maintenant on dirait qu'elle marche sur des œufs.

Nous bavardons, et je me souviens que je l'ai plaquée, mais je suis incapable de me rappeler les détails. Elle était très présente à mon esprit dans les mois qui ont suivi nos « vacances » mais, après avoir raconté l'histoire à un ami, j'ai constaté que ce souvenir était moins vivace : c'était comme un épisode un peu fou, une erreur de jeunesse. Quand il a ri, j'ai oublié : on est toujours indulgent quand on plaisante.

Souvent, j'ai regretté les conseils et le soutien de Florence, surtout quand la presse a commencé à s'intéresser passionnément à moi et qu'on s'est mis à écrire n'importe quoi sur mon compte. Ces dernières années, j'ai eu des rôles intéressants, des éloges et de gros cachets. Mais ça n'a pas changé mon opinion sur moi-même : j'ai gardé un profil bas, j'ai repoussé le bonheur. « Le succès ne t'a pas changé », me disent les gens comme si c'était un compliment.

Au moment de nous dire au revoir, Florence me précise quand elle va retourner au parc. « Viens, je t'en prie », insiste-t-elle. Rentré chez moi, j'écris l'heure et la date, et je glisse la note sous une pile de papiers.

Nous nous méfions un peu l'un de l'autre et nous n'avons qu'une conversation tâtonnante et courtoise ; pourtant, j'aime bien être assis auprès d'elle sur un banc au soleil, devant le salon de thé, pendant que son fils de huit ans joue au football. C'est un garçon sensible, méfiant, avec les cheveux qui lui tombent sur les épaules car il ne veut pas les faire couper. Il aime se battre avec des enfants plus forts et elle ne sait pas comment le prendre. Sans lui, peut-être serait-elle partie.

Pour le moment, j'ai peu d'amis et je me réjouis de sa compagnie. Le téléphone n'arrête pas de sonner, mais je sors rarement, je n'invite personne : j'ai presque la phobie des gens. Je ne saurais dire ce que j'imagine des autres, mais l'esprit humain a rarement une vision claire. Peut-être que je me sens seulement vidé pour avoir joué le premier rôle dans un film.

Dans la journée, j'enregistre des pièces radiophoniques ou des livres sur cassettes. J'apprends à me servir de ma voix comme d'un instrument. Je passe sans doute trop de temps seul, en croyant que je peux me suffire à moi-même. Mon médecin, avec lequel je prends souvent un verre, professe un ridicule enthousiasme pour les pilules et la bonne humeur. Il affirme que si je n'arrive pas à être heureux avec ce que j'ai, je ne le serai jamais. Il nie énergiquement ce qu'il peut y avoir de positif dans les conflits intérieurs et veut me prescrire des antidépresseurs : comme si je préférerais être abruti plutôt que prendre conscience de mes côtés épouvantables.

Je me demandais depuis des semaines pourquoi je m'éveillais chaque matin avec un sentiment de tristesse, alors j'ai entamé une psychothérapie. Je me rends compte, depuis ma liaison avec Florence, qu'il n'y a pas de plus dangereuse dissimulation que ce qu'on n'ose pas dire. Je commence à peine à comprendre la théorie psychanalytique, et pourtant je suis convaincu que nous ne vivons pas à la fine pointe de la conscience mais que notre existence se déroule simultanément à différents niveaux de notre être, notamment dans le rêve. Avant de m'allonger sur le divan du D<sup>r</sup> Wallace, je n'avais jamais eu de conversations aussi poussées sur mes états d'âme les plus profonds. Pour moi, j'appelle l'analyse – deux personnes qui discutent – « l'apogée de la civilisation ». Couché dans mon lit, j'ai repensé à mon aventure avec Florence. Il s'agit plus de rêves éveillés – les « envolées de spéculations débridées » de Coleridge – que de réflexions organisées, comme si je m'imposais un sujet pour la nuit. Tout vous revient dans ces périodes de méditation, surtout l'enfance.

Un après-midi d'automne, c'est notre quatrième ou cinquième rendez-vous, il fait humide, Florence et moi nous asseyons à une table dans le salon de thé moite. Les seuls autres clients sont un couple d'un certain âge. Assis par terre, le fils de Florence fait des dessins.

— Est-ce qu'on peut avoir une bière ?

— On n'en vend pas ici.

— Quel foutu pays.

— Veux-tu aller ailleurs ?

— Tu en as le courage ? dit-elle.

— Absolument pas.

J'avais déjà noté qu'elle sentait l'alcool. C'est un refuge que je connais : pour ma part, je me suis mis à boire avec plus de raisons.

Pendant que j'allais chercher le thé au comptoir, je vois Florence tenir la carte à bout de bras ; puis elle l'approche de son visage, l'éloigne de nouveau, cherchant la bonne distance pour pouvoir lire. J'avais bien remarqué tout à l'heure un étui dans son sac, mais je ne m'étais pas aperçu que c'étaient des lunettes de vue.

Quand je m'assieds, Florence m'annonce :

— Hier soir, Archie et moi sommes allés voir ton nouveau film. Ça m'a fait un drôle d'effet d'être assise là à te regarder avec lui.

— Est-ce qu'Archie se souvenait de moi ?

— À la fin, je lui ai posé la question. Il se souvenait du week-end. Il a dit que tu avais plus de profondeur que la plupart des comédiens. Il paraît que tu l'as aidé.

— J'espère bien que non.

— Je ne sais pas de quoi vous avez parlé ce soir-là mais, quelques mois après votre conversation, Archie a lâché son job pour entrer dans l'édition. Il a accepté un moins bon salaire, mais il était décidé à trouver un travail qui ne le déprimerait pas. Bizarrement, il s'est révélé excellent. Il réussit très bien dans ce métier. Comme toi.

— Moi ? Mais c'est uniquement grâce à toi. (Je tiens à lui attribuer le mérite de m'avoir appris quelque chose sur la confiance en soi et le libre choix d'une carrière.) Sans toi, je n'aurais jamais pris un aussi bon départ...

Ma gratitude la met mal à l'aise, comme si je lui rappelais un talent qu'elle était consciente de gâcher.

— C'est ton avis que je voudrais, dit-elle avec angoisse. Sois franc, je l'ai toujours été avec toi. Crois-tu que je peux me remettre au théâtre ?

— Tu l'envisages sérieusement ?

— C'est la seule chose dont j'aie envie.

— Florence, j'ai fait des lectures avec toi voilà des années, mais je ne t'ai jamais vue sur scène. Et puis le théâtre n'est pas une profession qu'on peut reprendre comme on veut.

— J'ai commencé à envoyer ma photo à droite et à gauche, poursuit-elle. Je veux jouer les grands rôles, les héroïnes de Tchekhov et d'Ibsen. Je veux hurler, être emportée par la fureur et la passion. C'est drôle, non ? Rob, dis-moi que je suis idiote. Archie trouve que c'est une folie de femme d'âge mûr.

— Tout à fait d'accord.

Au moment de nous séparer, elle me touche le bras en disant :

— Rob, je t'ai aperçu l'autre jour. Je ne pense pas que tu m'aies vue, je me trompe ?

— Mais je t'aurais parlé.

— Tu faisais des courses à la charcuterie. C'était ta femme ? Une blonde...

— C'était quelqu'un d'autre. Elle a une chambre dans le quartier.

— Et tu...

— Florence...

— Je ne veux pas être indiscrete, proteste-t-elle. Mais tu avais la même façon de me mettre la main

dans le dos, pour me guider dans la foule...

Ça m'ennuie qu'on me reconnaisse avec cette fille, j'ai peur qu'on en parle dans les journaux et que ma femme l'apprenne. Mais j'accepte mal d'avoir une vie cachée. Je m'y perds un peu.

— J'étais jalouse, ajoute-t-elle.

— C'est vrai ? Mais pourquoi ?

— Je m'étais mise à espérer... qu'il n'était pas trop tard pour toi et moi. Je crois que je tiens plus à toi qu'à n'importe qui. Ce n'est pas courant, non ?

— Je ne t'ai jamais comprise, dis-je, agacé. Pourquoi as-tu voulu épouser Archie... et puis as-tu commencé à me voir ?

C'est une question que je n'ai jamais pu lui poser : j'avais peur qu'elle prenne ça pour une critique ou bien d'avoir à l'entendre énumérer tout ce qu'au bout du compte ils avaient en commun.

— Je regrette de l'avouer, mais je m'imaginai par je ne sais quelle aberration que le mariage allait résoudre mes problèmes et me donner un sentiment de sécurité. (Comme je ris, elle me lance un regard noir.) Ce qui soulève une question que nous devons tous les deux nous poser.

— Laquelle ?

Elle jette un coup d'œil à son fils et dit d'une voix douce :

— Pourquoi toi et moi épousons-nous des gens qui ne veulent pas nous donner assez ?

Je reste un moment sans rien dire. Puis vient la plaisanterie qui n'en est pas une, mais qui nous fait rire sans retenue pour la première fois depuis que nous nous sommes retrouvés. J'ai lu le récit par un auteur contemporain de sa rupture avec son amie. C'est impitoyable et, sans doute parce que ça sonne vrai, on s'en est offusqué. Je déclare d'un ton badin à Florence que le divorce est certainement un plaisir sous-estimé. On parle toujours de la cruauté de la séparation, mais que dire de ses délices ? Que pourrait-il y avoir de plus rafraîchissant que de ne plus jamais avoir à dormir dans le même lit que ce corps rébarbatif et de ne plus entendre ces jérémiades familières ? Il y aurait de quoi se féliciter éternellement d'une telle délivrance : c'est comme perdre sa virginité ou devenir millionnaire.

Je reste planté sur le seuil du salon de thé à la regarder retraverser le parc sous les arbres ; elle a un parapluie blanc et, son fils courant devant elle, elle marche d'un pas si léger que c'est à peine si elle dérange les gouttes de pluie sur l'herbe. Je suis sûr c'est son rire que j'entends flotter dans l'air comme un djinn impalpable.

Quand je la revois, elle se précipite sur moi, en m'embrassant sur les deux joues et en déclarant qu'elle a quelque chose à me dire.

Nous emmenons les enfants dans un pub où il y a un jardin. J'ai commencé à trouver sympathique Ben, son garçon au crâne rasé, mais au début je ne sais pas comment lui parler. Je décide que la meilleure solution, c'est « comme à un être humain ». Nous installons mon fils sur un manteau posé par terre et il agite ses mains, ses jambes arquées, il baisse le nez, relève les fesses. Ben le poursuit, se cache ; le rire du bébé nous fait rire à notre tour. Ça me fait plaisir qu'il plaise aux autres. Ça m'a pris un moment, mais je m'habitue à être à sa disposition et à profiter de sa présence plutôt que de considérer ce que je veux comme le plus important.

— Rob, j'ai trouvé du travail, annonce-t-elle. Je leur ai écrit et je suis allée passer une audition. C'est un café-théâtre, dans un sous-sol qui sent la bière et le moisi. Ça ne rapporte pas grand-chose, juste une part des recettes. Mais c'est bien. C'est formidable !

Elle joue la mère dans *La Ménagerie de verre*. Il se trouve que ce pub est au bout de ma rue. Je lui dis que je suis ravi.

— Tu viendras me voir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Je me demande souvent si tu es toujours fâché pour ces vacances.

Nous n'en avons jamais discuté, mais aujourd'hui, elle est d'humeur à en parler.

— J'y ai pensé mille fois. Je regrette qu'Archie soit venu.

J'éclate de rire. C'est trop tard; quelle importance ça pourrait-il avoir maintenant?

— Je veux dire, je regrette de l'avoir amené. Être assise dans ce train à l'arrêt avec toi qui me faisais la tête, ça a été le pire moment de ma vie. J'ai cru devenir folle. J'attendais tant de ces vacances. La veille de notre départ, Archie m'a redemandé si j'avais vraiment envie qu'il vienne. Il sentait bien comme j'étais troublée. En faisant ma valise, j'ai compris que si nous partions tous les deux, mon mariage allait voler en éclats. Tu t'apprêtais à aller en Amérique. Ton film aurait certainement du succès. Les femmes se jetteraient sur toi. Je savais que je n'avais pas vraiment de place dans ta vie.

C'est dur. Mais je comprends qu'Archie est trop égocentrique pour se laisser perturber par elle. Il demande et il obtient tout ce qu'il veut. Il ne la voit pas comme un problème à résoudre, il n'est pas comme moi. Elle a choisi la bonne solution en trouvant un homme qu'elle ne peut pas mettre en colère.

Elle reprend.

— J'avais besoin de la force d'Archie et de la sécurité qu'il pouvait me donner plus que de passion – plus que d'amour. Pour moi, c'était ça, l'amour. Il m'a aussi demandé si j'avais une liaison.

— Et pour lui prouver que non, tu lui as proposé de venir.

Elle pose sa main sur mon bras.

— Aujourd'hui, je ferais n'importe quoi. Tu n'as qu'un mot à dire.

Je suis incapable de penser à ce que je voudrais qu'elle fasse.

Pendant quelques semaines, je ne la vois pas. Nous répétons tous les deux. Un samedi, ma femme Helen pousse le petit dans un chariot au supermarché et je déambule avec un panier. Florence débouche au coin d'une allée et tout de suite nous nous mettons à bavarder. Elle est enchantée des répétitions. Le metteur en scène ne la pousse pas suffisamment – « Rob, je peux en faire bien plus! » – mais il ne veut pas être avec elle sur la scène où elle se sent « comme une reine ». « Quoi qu'il en soit, dit-elle d'un ton lourd de sous-entendus, nous sommes devenus amis. »

Archie n'aime pas qu'elle joue la comédie; il ne veut pas que des inconnus la regardent, mais il a la sagesse de la laisser faire. Elle a pris un agent; elle cherche d'autres engagements. Elle est persuadée qu'elle va réussir.

Après que nos conjoints respectifs ont rangé les provisions, Archie s'approche et on nous présente de nouveau. Il est costaud; il a les cheveux dans tous les sens, le visage coloré et ses sourcils ont l'air d'une parcelle de blé d'où une lourde créature vient de se relever. Helen observe la scène d'un œil soupçonneux. Florence et moi sommes tout près l'un de l'autre: peut-être que nous nous touchons.

De retour à la maison, je vais dans ma chambre, en espérant qu'Helen ne va pas frapper à la porte. Je ne pense pas qu'elle me demande qui est Florence. Elle voudra savoir tant de choses qu'elle n'aura pas envie de commencer.

Sans avoir vu le spectacle, je me force à inviter quelques personnes du monde du théâtre et du cinéma à voir la pièce de Florence. En buvant un verre au pub avant d'y aller, je constate la stupéfaction du metteur en scène à l'idée que la salle va être pleine; il se demande d'où sortent tous ces gens élégants en mocassins sur mesure, disséminés parmi les consommateurs habituels, accoudés au comptoir éclaboussé de bière, qui regardent le foot à la télévision en se démanchant le cou comme pour admirer un phénomène astronomique. Je sens l'appréhension me gagner, je m'interroge sur la confiance que je mets en Florence et je me demande quelle part y a la gratitude que je lui garde pour

m'avoir jadis encouragé. Même si j'ai mis de côté mon discernement, quelle importance ? J'ai l'impression de la connaître depuis si longtemps qu'il n'est pas question de porter sur elle un jugement de valeur ni de la critiquer : elle fait simplement partie de ma vie. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés au salon de thé, elle m'a raconté que dix-huit mois auparavant elle s'était fait retirer une tumeur bénigne derrière l'oreille. La crainte de la voir revenir lui a donné une ardeur nouvelle.

La sonnerie retentit. Nous entrons par une porte marquée « Théâtre et Toilettes » et nous descendons à tâtons les marches raides et usées jusqu'à une cave aménagée en petit théâtre. En guise de programme une simple feuille que le metteur en scène nous remet à l'entrée. La salle sent le moisi et la pénombre ne dissimule pas son aspect minable ; il y a un pilier devant moi sur lequel je pourrais appuyer ma joue. J'entends dehors des alarmes de voitures et là-haut les acclamations des buveurs. Mais, dans cette petite salle, régne un silence concentré et l'espoir d'on ne sait quelle splendeur artisanale. Pour la première fois depuis des années, je retrouve la pureté et l'intensité du théâtre.

Quand je sors à l'entracte, j'aperçois Archie qui gravit pesamment l'escalier derrière moi. Arrivé en haut, tout essoufflé, il m'attrape le bras pour retrouver son équilibre. Je commande un verre et, pour être seul, je vais me planter sur le trottoir devant le pub. Je crains que si mes amis, les gens « importants », restent après l'entracte, c'est parce que je les verrais partir d'un œil désapprobateur ; et s'ils me font des compliments sur Florence, c'est uniquement parce qu'ils ont dû deviner la nature de nos rapports. La profondeur et la passion que déploie Florence sur la scène m'apparaissent clairement. Mais, je le sais, ce qu'un artiste trouve intéressant dans son travail, ce qu'il considère comme original et pénétrant, ne va pas nécessairement captiver un public qui ne le remarquera peut-être même pas, qui ne s'occupera que de l'intrigue.

Archie passe la tête par la porte du pub. Ses yeux me découvrent et il sort. Je constate qu'il a avec lui son fils, Ben.

— Salut, Rob, où est Matt ? fait Ben.

— Matt, c'est mon fils, expliqué-je à Archie. Il est au lit, j'espère.

Je tire sur la casquette de Ben.

— Nous nous rencontrons de temps en temps au parc.

— Au salon de thé, précise l'enfant. Maman et lui adorent discuter. (Il me regarde.) Elle adorerait jouer dans un film avec vous. Moi aussi. Je veux être acteur. Les copains au collège trouvent que vous êtes le meilleur.

— Merci. (Je regarde Archie.) Un collègue chic aussi, je suppose.

Il est planté, à regarder au loin, mais son esprit travaille.

Je demande à Ben :

— Comment as-tu trouvé ta maman dans cette pièce ?

— Formidable.

— Qu'est-ce que vous en pensez sincèrement ? intervient Archie. En tant qu'homme de théâtre et de cinéma ?

— Elle paraît à l'aise en scène.

— Vous croyez qu'elle ira plus loin ?

— Plus elle jouera, meilleure elle sera.

— C'est comme ça que ça marche ? dit-il. C'est comme ça que vous y êtes arrivé ?

— En partie. Et puis j'ai du talent.

Il me lance un regard haineux et dit :

— Elle va jouer davantage, vous pensez ?

— Si elle veut progresser, il faudra bien.

Il semble à la fois fier et contrarié, avec un air flou, comme si son univers familier disparaissait dans la brume. Jusqu'à maintenant, c'est elle qui l'a suivi. Je me demande s'il sera capable de la suivre et si d'ailleurs elle en aura envie.

Je suis rentré retrouver mes amis, mais voilà qu'il arrive près de moi, m'interrompant : il a quelque chose d'urgent à me dire.

— À mesure que le temps passe, j'aime de plus en plus Florence, me confie-t-il. Je voulais juste que vous le sachiez.

— Ah, dis-je. Bon.

— Absolument, dit-il. Absolument. À tout à l'heure, en bas.

## Quatre chaises bleues

Après avoir déjeuné d'un potage, de pain et d'une salade de tomates, John et Dina sortent de chez eux. Au pied des marches, ils s'arrêtent un moment, il la prend par le bras comme il le fait toujours. Ils tiennent à avoir entre eux de petits rituels, pour confirmer qu'ils sont habitués à faire les choses ensemble.

Aujourd'hui, le soleil tape et les rues semblent désertes, comme si tout le monde sauf eux était parti en vacances. Pour le moment, d'ailleurs, ils ont l'impression d'être un peu en vacances.

Ils auraient préféré apporter sur le patio des couvertures, des coussins, la radio et tout un assortiment de crèmes solaires. Les mauvaises herbes poussent entre les pavés et des chats sont vautrés sur la plante grimpante en haut de la clôture quand ils s'installent pour passer l'après-midi, à lire, boire de la limonade et penser à tout ce qui leur est arrivé.

Seulement voilà : le magasin a téléphoné pour dire que les quatre chaises bleues étaient prêtes. Dina et John ne peuvent pas attendre qu'on les leur livre : ils doivent aller les chercher cet après-midi même car Henry vient dîner ce soir. Ils ont fait leurs courses hier : parmi les quelques plats qu'ils ont appris à préparer, ils feront des steaks de saumon, avec des brocolis, des pommes de terre nouvelles et une salade de haricots mélangés.

Henry sera le premier à venir dîner. À vrai dire, il est leur premier invité.

Cela fait déjà deux mois et demi que John et Dina louent cet appartement et, dans l'ensemble, sans être ce qu'ils auraient choisi eux-mêmes, le mobilier est acceptable, notamment dans toutes les pièces les étagères qu'ils ont essuyées avec un chiffon humide. Dina a l'intention de faire venir le reste de ses livres et son bureau, ce qui fait plaisir à John. Après cela, lui semble-t-il, plus moyen de revenir en arrière. La table de bois dans la cuisine est tout à fait suffisante. Trois personnes pourraient s'asseoir autour pour manger, discuter et boire. Ils possèdent deux nappes de couleurs vives qu'ils ont achetées en Inde.

Ensemble, ils ont étalé et mélangé tous leurs bibelots sur la table. Par exemple, elle réfléchit et trouve enfin une place pour un objet tandis qu'il l'observe et semble se demander : Qu'est-ce que c'est que ça ? Elle guette sa réaction, puis ils échangent un regard et parviennent ou pas à un accord. Leurs stylos sont maintenant disposés dans un bol de barbier ; elle a mis un vase à côté ; le bouddha en plâtre de John a fait ce matin son apparition sur la table : il a été accepté d'emblée. Il n'en va pas de même du portrait du chat, mais elle ne veut pas l'enlever tout de suite : elle veut d'abord mettre John à l'épreuve. Il y a des photographies d'eux, pendant les vacances de l'année dernière quand tous deux vivaient encore avec leurs anciens partenaires. Il y a aussi des photographies de ses enfants à lui.

Pour le moment, il n'y a que deux vilaines chaises de cuisine.

John a dit que Henry, qu'elle a déjà rencontré une fois à un dîner chez un des amis de John, s'intéressera sûrement aux chaises bleues avec le siège canné. Henry s'intéresse à peu près à tout pourvu qu'on le lui présente avec enthousiasme.

Ce n'est qu'après une discussion délicate mais courtoise qu'ils ont réussi à se mettre d'accord pour inviter Henry. John et Dina adorent discuter. D'ailleurs, elle a abandonné son travail pour qu'ils puissent se parler davantage. Tantôt ils bavardent, appuyés joue contre joue, tantôt en se tournant le dos. Ils se couchent même de bonne heure pour disposer de plus de temps. La seule chose qu'ils n'aiment pas, c'est se quereller. Ils s'imaginent que s'ils commencent, ça ne s'arrêtera jamais et que ça se terminera en vraie guerre. Ils en ont déjà connu et chacun a bien failli tour à tour partir en claquant la porte. Mais ce sont les disputes qu'ils ont eues avant, avec d'autres gens, et la peur de

recommencer, qui semblent, en ce moment, les rendre nerveux. Ils sont quand même convenus que Henry sera un agréable premier invité. Il habite le quartier et il vit seul. Il adore qu'on l'invite. Comme il travaille très près de chez Carluccios, il apportera des pâtisseries exotiques. Et, avec lui, la conversation ne traînera pas en longueur.

Voilà quatre jours qu'ils ont vu pour la première fois les chaises bleues. Ils cherchaient dans les parages un restaurant indien, tout en imaginant un menu idéal : ils choisiraient le dall de tel restaurant de King Street, et les crevettes bhuna de tel autre sur Fulham Road, celui qui fait des plats à emporter... quand ils sont arrivés devant Habitat. Peut-être étaient-ils fatigués, ou manquaient-ils simplement d'énergie mais, une fois dans le magasin, ils se sont trouvés à s'asseoir dans divers fauteuils, sur des canapés, ils ont commencé à s'attabler, à s'allonger même sur des transats, en imaginant qu'ils étaient ensemble ici ou là, à la mer ou à la montagne, échangeant parfois un coup d'œil d'un bout à l'autre du magasin ou simplement en étant côte à côte, et en se disant avec étonnement : C'est lui, c'est elle, voilà celui que j'ai choisi, celle que j'ai désirée si longtemps, et maintenant ça y est vraiment, tout ce que j'ai souhaité, aujourd'hui, je l'ai.

Personne dans le magasin ne semblait s'intéresser à leurs ruminations. Ils avaient perdu la notion du temps. Puis un vendeur a surgi de derrière un pilier. Et ils se mirent d'accord sur quatre chaises bleues en bois, avec siège canné – après les avoir maintes fois essayées, s'être assis, relevés, puis assis de nouveau. Il y avait d'autres chaises qui leur faisaient envie, mais elles n'étaient pas en promotion et ils se fixèrent sur ce modèle qui était meilleur marché. En partant, Dina a déclaré que c'étaient celles qu'elle préférait. Il a dit que si elle les préférait, alors, lui aussi.

Aujourd'hui, sur le chemin du magasin, elle insiste pour acheter un petit cadre et une carte postale représentant une fleur pour mettre dedans. Elle explique qu'elle a l'intention de le poser sur la table.

— Quand Henry sera là ? demande-t-il.

— Oui.

Durant leurs premières semaines de vie commune, il était parfois contrarié par sa façon de faire certaines choses, par des détails qu'il n'avait pas remarqués, ou auxquels il n'avait pas eu le temps de s'habituer. La façon, par exemple, dont elle aime le soir manger assise sur les marches du perron. Il est trop vieux pour être bohème, mais il ne peut quand même pas dire tout le temps « non » à tout et il est bien obligé de s'asseoir là, avec la pollution qui tombe dans son plat de pâtes, les voisins qui l'observent et les hommes qui la regardent. Il sait que ça fait partie de la nouvelle vie qu'il a souhaitée et, dans ces moments-là, il se sent désemparé. Il ne peut pas se permettre de voir les choses mal tourner.

Le vendeur du magasin dit qu'il va chercher les chaises et qu'elles seront à leur disposition dans quelques minutes au rez-de-chaussée. Deux hommes finissent par les apporter et les déposer à la porte du magasin.

John et Dina constatent avec étonnement que les chaises sont emballées dans deux longs cartons beiges qui ressemblent à une paire de cercueils.

John a déjà dit qu'ils peuvent très bien porter les chaises jusqu'au métro et puis jusqu'à l'appartement. Ce n'est pas si loin. Elle a cru qu'il disait ça comme ça. Elle comprend maintenant qu'il parlait sérieusement.

Pour montrer comment s'y prendre et avec quelle facilité, il empoigne solidement un carton, donne un coup de pied dedans et le fait glisser hors du magasin puis sur les dalles bien lisses du centre commercial, en passant devant le vendeur de confiseries, le gardien et les vieilles femmes assises sur des bancs.

Puis il se retourne et la voit plantée sur le seuil du magasin, d'où elle l'observe en riant. Il se dit

qu'elle est vraiment adorable et qu'ils s'amuse toujours bien ensemble.

Elle le suit alors, en poussant son carton comme il a fait avec le sien. Il continue, en se disant que c'est la bonne méthode, qu'ils seront bientôt à la station de métro. Mais hors du centre commercial, l'emballage colle au trottoir. On ne peut pas pousser du carton sur de l'asphalte : ça ne glisse pas. Ce matin-là, elle avait suggéré d'emprunter une voiture. Il avait répondu qu'ils ne pourraient pas se garer. Peut-être devraient-ils prendre un taxi, mais ils sont dans une rue à sens unique et qui de plus va dans la mauvaise direction. D'ailleurs, il n'y a pas de taxi. Et de toute façon, les cartons n'entreraient pas.

Au beau milieu de la rue, en plein soleil, il s'accroupit et passe les bras autour du carton. On dirait qu'il embrasse un arbre. Avec toutes sortes de bruits involontaires et regrettables, il le met debout et le soulève. Même s'il ne peut plus voir devant lui, même s'il a le nez écrasé sur le carton, il le tient et avance. Les voilà en route.

Il ne va pas loin. Différentes parties de son corps se rebellent. Demain, il aura des courbatures. Il repose le carton. À vrai dire, il le fait presque tomber. En se retournant, il voit Dina s'essuyer les coins des yeux, comme si elle pleurait de rire. C'est vraiment un après-midi étouffant et quelle idée stupide d'avoir invité Henry.

Il est sur le point de crier, pour lui demander si elle n'a pas une meilleure idée mais, en l'observant, il voit bien que si. Elle a toujours de bonnes idées pour tout. Si seulement il se fiait à elle plus souvent – et en renonçant à avoir toujours raison –, ce serait sûrement mieux.

Elle a une initiative remarquable.

Elle soulève son carton jusqu'à sa hanche et, le tenant par la languette, commence à marcher. Elle dépasse John, droite et majestueuse comme une Africaine portant une chèvre sur les épaules : on croirait que c'est la chose la plus naturelle du monde. Et la voilà qui se dirige vers le métro. C'est manifestement la meilleure façon de s'y prendre.

Il l'imite : la posture bien droite de la femme africaine et tout. Mais, au bout de quelques pas, la languette du carton se déchire sur toute la largeur et le carton tombe par terre. Impossible de continuer. Il ne sait plus quoi faire.

Gêné, il pense que les gens le regardent en riant. C'est vrai d'ailleurs : ils le regardent, lui avec son carton, et cette superbe femme avec l'autre. Ils le regardent encore, et puis se tournent vers elle, et sont hilares, comme si ce genre de chose ne leur était jamais arrivé. Mais ça lui est égal, il est assez fort à son âge pour supporter les railleries. Puis il se voit, avec leurs yeux : un petit bonhomme ridicule, avec tous ses désirs et ses espoirs futiles et vains, et qui est réduit à pousser de façon grotesque ce carton dans la rue en plein soleil.

On peut être amoureux, mais réussir à rapporter quatre chaises d'un coup chez soi, c'est une autre histoire.

Elle revient sur ses pas et se plante devant lui. Furieux, il détourne la tête. Elle déclare qu'il n'y a plus qu'un seul moyen d'y arriver.

— Très bien, dit-il, bouillant d'impatience mais essayant d'avoir l'air patient. Allons-y.

— Doucement. Calme-toi.

— J'essaie.

— Accroupis-toi.

— Quoi ?

— Accroupis-toi.

— Ici ?

— Oui. Où veux-tu que ce soit ?

Il s'accroupit en tendant les bras, elle empoigne le carton dans la position de l'arbre qu'on

embrasse, le fait basculer et le dépose sur ses bras tendus et le cale contre sa tête. Avec ce poids qui lui écrase le crâne, il tente de se lever, comme le font les haltérophiles aux jeux Olympiques, en puisant leur force dans leurs genoux. Mais, contrairement à ces héros de l'athlétisme, il pique du nez. Les gens alentour ne rient plus. Ils sont perplexes, ils lancent des conseils puis se dispersent. Lui trébuche avec son carton, comme un Atlas ivre, et elle de danser autour de lui en répétant : « Doucement, doucement. » Comme si ça ne suffisait pas, voilà qu'il va faire dégringoler les chaises au milieu de la circulation.

Un passant l'aide à poser le carton par terre.

— Merci, fait Dina.

Elle regarde John.

— Merci, dit-il d'un ton maussade.

Il est planté là, tout essoufflé. La sueur perle au-dessus de sa lèvre supérieure. Il a le visage ruisselant. Ses cheveux sont trempés et son crâne le démange. Il n'est vraiment pas en bonne forme : il va peut-être mourir, brusquement, comme son père.

Sans la regarder, il saisit le carton dans la posture de l'arbre qu'on étreint et avance péniblement de quelques mètres. Il le repose et puis le reprend. Il parcourt quelques mètres encore. Dina suit.

Une fois dans le métro, il se dit qu'ils sont tirés d'affaire. Il n'y a qu'une seule station. Mais, après être descendus de la rame, ils constatent qu'il est pratiquement impossible d'aller jusqu'au bout du quai. La posture de l'arbre qu'on embrasse se révèle trop difficile. Pour monter l'escalier, ils doivent se mettre à deux pour porter un carton, puis retournent chercher l'autre. Elle ne dit plus rien maintenant : il voit bien qu'elle se fatigue et que toute cette idiotie l'énerve.

À la sortie de la station, elle demande au marchand de journaux s'ils peuvent lui laisser un des cartons. Ils pourront en porter un tous les deux jusqu'à la maison, puis revenir chercher l'autre. L'homme accepte.

Elle se plante devant John, les bras le long du corps, les mains tendues comme deux oreilles de lapin et c'est sur ce support qu'il pose alors le carton. En marchant, il la regarde : elle porte un corsage vert sans manches avec un petit col, son sac en bandoulière sur l'épaule et son long cou qu'il voit par derrière.

Il se dit que s'ils posent le carton par terre, ça va être une catastrophe. Mais elle se concentre et lui aussi et, bien qu'ils s'arrêtent à trois reprises, ils réussissent à atteindre le perron de la maison. Ils posent enfin le carton debout dans la fraîcheur du vestibule et poussent un soupir de soulagement. Ils repartent chercher l'autre carton. Ils ont trouvé la méthode et le portent de façon plus rationnelle.

Quand c'est terminé, il frictionne les mains toutes endolories de Dina et les couvre de baisers. Elle détourne la tête.

Sans un mot, ils retirent des cartons les chaises bleues au siège canné et jettent l'emballage dans un coin. Ils disposent les chaises autour de la table et les inspectent. Ils s'installent sur une chaise, les pieds posés sur une autre. Ils changent la nappe.

— C'est bien, dit-il.

Elle s'assied et pose ses coudes sur la table en examinant la nappe. Elle sanglote. Il lui caresse les cheveux.

Il va chez l'épicier acheter de la limonade et, quand il revient, elle a ôté ses chaussures et s'est allongée sur le carrelage de la cuisine.

— Je suis épuisée, annonce-t-elle.

Il lui prépare un verre et le pose sur le sol. Il s'allonge auprès d'elle, les mains croisées derrière la nuque. Au bout d'un moment, elle se tourne vers lui pour lui caresser le bras.

— Ça va ? demande-t-il.

— Oui, répond-elle en souriant.

Bientôt, ils vont ouvrir le vin et commencer à préparer le dîner ; Henry ne va pas tarder, et ils vont dîner et bavarder.

Puis ils iront se coucher et, le matin, à l'heure du petit déjeuner, quand ils sortiront le beurre, la confiture et la marmelade, les quatre chaises bleues seront là, autour de la table, symbole de leur amour.

## En ce temps-là

On est infaillible dans le choix de ses amants, surtout quand on cherche la personne qui ne convient pas. Il existe un instinct, un aimant ou une antenne qui nous poussent à rechercher ce qui ne convient pas. Bien sûr, la mauvaise personne est bonne à quelque chose : pour nous punir, nous harceler ou nous humilier, nous plaquer, nous laisser pour mort ou, pire que tout, nous donner l'impression de ne pas être tout à fait ce qui ne nous convient pas, mais d'être presque bien, nous laissant ainsi en suspens dans les limbes de l'amour. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir le faire.

Il s'était demandé toute la matinée si Natacha avait essayé de le tuer.

Il ne savait pas très bien ce qu'elle voulait, mais certainement pas une conversation normale. Après quatre ans de silence, voilà qu'elle se montrait soudain inhabituellement insistante, lui écrivant plusieurs fois chez lui ou chez son agent. Lorsqu'il lui avait envoyé un mot pour dire que ça ne rimait à rien de se revoir, elle l'avait appelé à deux reprises dans sa nouvelle maison et avait fini par parler à Lolly, sa femme ; celle-ci était si inquiète qu'elle était allée le trouver dans son bureau en disant :

— Est-ce qu'elle essaie de te récupérer ?

Il se tourna lentement vers elle.

— Je ne crois pas que ce soit ça.

— Tu vas la voir ?

— Non.

— Tu vas lui dire de ne plus rappeler ?

— Oui.

— Bon, fit Lolly. Bon.

Natacha buvait un café à une table en terrasse, vêtue de noir, mais au moins pas de cuir : elle était sans doute la seule personne du parc à être aussi sombre et mal à l'aise. Il était arrivé en avance mais, pour être en retard, il avait emporté son café et son journal sur la véranda où il avait examiné les massifs de fleurs et souhaité que son fils soit là. Ils ne tarderaient pas à avoir des conversations et Nick aurait moins besoin des autres.

Ce matin-là, il avait appelé Natacha à l'improviste pour lui préciser l'heure et le lieu du rendez-vous : le parc d'une villa de style néoclassique dans l'ouest de Londres. Il éprouvait une certaine appréhension, mais sans pouvoir nier qu'il était curieux de voir où ils en étaient maintenant tous les deux. Il calcula que cela faisait cinq ans qu'il ne l'avait pas vue.

Ç'avait été un été maussade et les écoles étaient restées ouvertes deux semaines. Mais un jour comme celui-ci, avec le soleil qui perçait soudain, le fit penser aux saisons et au changement. Sur la pelouse qui descendait en pente douce jusqu'à l'étang, il y avait des gens en manches courtes et lunettes de soleil. De jeunes couples étaient couchés dans l'herbe. Comme c'était un quartier bourgeois, des familles étaient installées sur des couvertures avec des pique-niques élaborés : on débouchait des bouteilles de vin, on distribuait des serviettes en tissu et on rappelait les enfants occupés à chercher des marrons parmi les feuilles et les hautes herbes.

Il s'était levé et dirigé vers Natacha d'un pas déterminé mais la douceur de la brume légère et les caresses alternées de chaleur et de fraîcheur automnales le mettaient d'une humeur subitement sensuelle. Cet amour renouvelé de l'existence faisait passer en lui comme un petit courant d'érotisme. Il venait régulièrement dans ce parc avec sa femme et son bébé et si, aujourd'hui, ils n'étaient pas avec lui, il remarquait leur absence en songeant combien sans eux les choses manquaient de substance. Le soir, quand il rejoignait sa femme au lit – elle portait un pyjama bleu et son fils, gigotant dans son

berceau au fond de la pièce, une combinaison à manches courtes avec des rayures bleues qui ressemblait à un costume de bain victorien –, il savait enfin qu’il n’y avait nulle part ailleurs où il préférerait être.

Ce qu’il aurait voulu, c’était examiner subrepticement Natacha, mais il pensait qu’elle l’avait repéré. Ce serait peu élégant de l’esquiver.

Les yeux fixés sur elle, il émergea des buissons et traversa à grands pas la terrasse de macadam devant le café, se faufilant parmi les tables entre chiens, enfants à bicyclette, adultes chargés de plateaux et serveuses irritables trébuchant dans cette cohue. Natacha jeta un coup d’œil et se mit à l’examiner. Elle alla même jusqu’à se lever et à se dresser sur la pointe des pieds. S’il la regardait pour voir comment elle avait vieilli, elle était en train de lui rendre la pareille.

Elle l’embrassa sur la joue.

— Tu t’es coupé les cheveux.

— J’ai grisonné, n’est-ce pas ? Ou bien est-ce que j’avais des cheveux gris avant ?

Il n’eut pas le temps de se reculer : elle avait déjà les doigts dans ses cheveux.

— Derrière l’oreille, tu avais quelques cheveux blancs, précisa-t-elle. Tiens... en voilà un noir. Pourquoi est-ce que tu ne te teins pas ?

Ses cheveux à elle, remarqua-t-il, étaient encore ce qu’on appelait « d’un noir rock’n’roll ».

— Pourquoi veux-tu que je me donne ce mal ? dit-il.

— Ne me raconte pas, fit-elle en riant, que tu ne t’intéresses plus à ta personne. Regarde-toi, dans ton superbe imperméable bleu marine. Combien t’ont coûté ces chaussures-là ?

— J’ai un fils maintenant, Natty.

— Je le sais, petit papa, dit-elle. (Elle tapota sur la table sa grosse bague en argent que lui avait donné un petit ami motard quand elle avait seize ans.) Ça te plaît, la paternité ?

Il détourna son regard des tables encombrées de journaux dominicains, d’assiettes, de tasses et de jouets d’enfants. Il entendait sonner les noms de collègues très chers comme si on faisait l’appel des saints du calendrier. Quand il était enfant, il s’en souvenait, ses parents l’incitaient à être poli et regrettaient l’époque où les bonnes manières vous protégeaient des abus de l’intimité, où on ne glorifiait pas la sincérité.

— Mon garçon, dit-il, est bien en chair. Il y en a plein chez lui à embrasser. Je ne pense pas que nous ayons jamais vu son cou. Il a une bouche qui fait des bulles et une petite barbe de salive. Je l’amène ici avec son bonnet blanc : quand il crie, il devient tout rouge, il a l’air d’un chef cuisinier hors de lui.

— C’est pour me raconter tout ça que tu m’as fait faire tout ce chemin ? J’ai eu un mal fou à trouver ce foutu parc.

— Je croyais que ça t’amuserait de le connaître... en mai 1966, les Beatles ont fait des clips de promotion ici pour *Rain* et *Paperback Writer*.

— Je vois, dit-elle. C’est pour ça ?

— Ma foi, oui.

Natacha et lui avaient bien aimé la musique pop des années soixante et soixante-dix : chez elle, ils s’allongeaient sur des coussins orientaux en buvant du thé à la menthe, entre autres exotismes, en passant des disques et en les commentant.

Avant de la rencontrer, il avait été pendant plusieurs années un journaliste pop, faisant des articles sur la mode, la musique et leurs laborieuses manœuvres en coulisse. Puis il devint presque respectable, comme chroniqueur artistique pour un quotidien de grand format un peu démodé. Dans ce journal, cela amusait ses confrères de le trouver jeune, raisonneur et de mœurs dissolues. On l’avait

engagé pour être raisonneur et scandaleux.

D'ailleurs, le soir, il travaillait à leur montrer à quel point il avait l'esprit brouillon. Sans rien dire à personne, il écrivit, avec une insistante obstination, un livre de souvenirs sans inhibition sur son père. Le livre évoquait ses propres terreurs d'enfance aussi bien que la vanité et la tendresse de son père. Le dernier chapitre traitait de ce que les hommes, et les pères, pouvaient devenir, une fois libérés, comme les femmes deux décennies plus tôt, de certaines de leurs espérances conventionnelles. Avant la publication, il avait peur qu'on se moque de lui : c'était un livre sincère, et même un livre sérieux.

Ce livre de souvenirs fut acclamé par les critiques et remporta des prix. Jamais, disait-on, des hommes ne s'étaient exposés de cette façon. Il abandonna le journalisme pour écrire un roman sur des jeunes gens travaillant dans un magazine pop, dont on fit un film populaire. Il vécut à San Francisco et à New York, enseigna la « création littéraire » et fit des travaux de rewriting sur des films pas encore tournés. Il avait percé. On l'enviait : il allait jusqu'à s'envier lui-même. Les gens parlaient de lui comme jadis ils parlaient des pop-stars. Puis il rencontra Natacha et tout alla de travers.

— Tu continues à écouter tout ça ? demanda-t-elle.

— Combien de fois peux-tu entendre *I Wanna Hold Your Hand* et *She loves you* ? Et la musique d'aujourd'hui ne représente rien pour moi.

— Toutes ces symphonies, dit-elle, tous ces concertos, c'est toujours pareil.

— Eux au moins savent jouer.

— Les musiciens ne font que lire les notes. Ça n'est pas de la musique, c'est comme lire une carte.

— Combien d'entre nous sont capables de faire ça ? Il vaut mieux que les gens n'imposent pas au public leurs tentatives originales. Je n'oublie pas les années où chaque soir j'allais à des concerts. C'est drôle, je ne pouvais pas attendre d'être rentré pour jouer quelque chose de tranquille des Isley Brothers.

Il se mit à rire et salua de la main un passant.

— Comment étaient vos vacances ? cria quelqu'un. Et les maçons ?

— Ces gens-là te reconnaissent, dit-elle. J'imagine qu'ils sont du genre à lire. Leur seul problème, ça devrait être l'insomnie.

Il éclata de rire et leva son visage vers le soleil.

— Ils me connaissent pour être le type avec le seul bébé du parc à porter un blouson de cuir.

Elle le laissa s'asseoir, mais tous deux attendaient quelque chose.

— Après avoir cherché à m'éviter, demanda-t-elle en se penchant en avant, qu'est-ce qui t'a poussé à vouloir me voir aujourd'hui ?

— Lolly – tu lui as parlé au téléphone – est allée visiter une maison que nous avons achetée dans le Wiltshire.

— Tu as rallié les rangs de l'aristocratie ?

— Ça n'est pas une maison de campagne du genre chien-mouillé-et-mauvais-tableaux. C'est une maison londonienne dans un champ. Pour la première fois depuis une éternité je me suis retrouvé avec un après-midi libre. Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Ça n'était pas pour te déranger, même si ça a dû donner cette impression. (Elle le regarda d'un air concentré et sincère.) Tu veux une clope ?

— J'ai arrêté.

Elle alluma sa cigarette et dit :

— Je ne veux pas disparaître de ta vie – être supprimée, liquidée.

— L'autre jour, fit-il en soupirant, je pensais que plus jamais je n'aimerais mes parents, pas

comme autrefois. Il n’y a de vraies raisons à rien, on s’entiche simplement des choses et puis on s’en lasse – Dieu merci.

— J’accepterais cette explication si tu n’avais pas écrit des trucs sur moi.

— Ah oui ?

— Dans ton second roman, paru il y a deux ans et demi. (Elle le regarda, mais il ne disait rien.) Nick, j’ai cru, à l’époque où nous nous voyions – deux ans auparavant –, que nous vivions une sorte de vie commune.

— Une vie commune ?

— Tu couchais chez moi, et moi chez toi. Est-ce qu’on ne se voyait pas tous les jours ? Est-ce qu’on ne pensait pas beaucoup l’un à l’autre ?

— Si, dit-il. C’est vrai.

— Nick, reprit-elle, tu t’es servi de mes histoires de sexe. Tu as raconté ce que j’aime avoir dans ma chatte.

Il baissa la voix.

— La traduction en croate du livre vient de sortir. Il a été traduit en dix langues. Qui est-ce qui va reconnaître les poils autour de ton vagin ou la description d’un ventre et de fesses flétries ?

— Moi. Ça ne suffit pas ?

— Qui dit que c’est ta chatte ? Parfois une chatte...

Elle se frotta le visage d’une main.

— Ne commence pas. La chatte dans le livre s’appelle ME – Middle England, Angleterre moyenne. Ceux qui y pénètrent, qui, semble-t-il, sont inutilement nombreux, et qui sont par-dessus le marché assez grotesques, on les appelle des Anglais moyens. Nous...

— C’est toujours de moi que je me moquais.

— De nous.

— Bon.

— Je croyais que ça allait cesser de me perturber. Mais ça n’a pas arrêté. J’ai l’impression que tu as abusé de moi, Nick.

— C’est un sentiment qui ne devrait pas venir de là.

— Non, mais comme tu l’as fait remarquer dans le livre, du temps où mon père était en voyage à donner des conférences, ma mère a fait des choses regrettables.

— La plupart des femmes que j’ai rencontrées, dit-il, ont subi des sévices sexuels. Si certaines femmes ont peur des hommes, les détestent, est-ce que ça n’est pas là que ça a commencé ?

Elle n’écoutait pas. Elle avait beaucoup à dire ; il la laissa poursuivre.

— La première fois que je t’ai vu, reprit-elle, j’ai été impressionnée. Les écrivains sont censés sentir et savoir. Ce sont des sages, avec assez de sincérité, de courage et de conscience pour nous tous. Maintenant, je suis bouleversée que tu m’aies vue comme ça. Bouleversée que tu l’aies écrit. Dirais-tu n’importe quoi, dénoncerais-tu n’importe qui, à condition que ça te serve à quelque chose ? Si tu ne crois qu’à ce qui te profite, tu serais bien obligé d’admettre que c’est un bien triste endroit où se retrouver. (Elle prit son paquet de cigarettes et le jeta par terre.) Pourquoi est-ce que tu n’as pas fait de cette femme un personnage fort ?

— Qui est fort ? Hitler ? Florence Nightingale ? Thatcher ? Elle souhaite être forte, insensible à la perplexité humaine. Est-ce que ce ne serait pas plus exact ?

Il essaya de la regarder calmement. Elle s’était montrée désespérée, tolérante et affolée de le perdre. Ils s’étaient séparés tout d’un coup, brutalement. Mais, pendant plus d’un an, ils s’étaient parlé au téléphone plusieurs fois par jour et ils s’étaient vus dans les situations les plus excessives. Il s’était

souvent demandé pourquoi ils n'avaient pas pu continuer ; il avait même envisagé de la revoir si elle en avait envie. Ils s'entendaient bien.

Si Natacha était gauche et avait l'impression d'avoir les coudes qui dépassaient ; si elle marchait avec les pieds en dehors, même si elle avait essayé de corriger cela dans son enfance, elle le lui faisait remarquer. Si elle avait l'esprit vif et cultivé, tout ce qu'elle savait était insuffisant. Il y avait toujours une tache, un défaut, une nouvelle ride, une paupière qui tombait ou un coin de peau sèche sur sa joue sur lequel elle était incapable de ne pas attirer l'attention. Le moins qu'on puisse dire, c'était qu'elle manquait d'assurance, mais elle avait des crises passionnées de confiance en elle, de gaieté et de détermination qu'elle condamnait par la suite. Après avoir ri à gorge déployée, elle plaquait sa main sur sa bouche ouverte. Mais elle n'était pas refoulée : quand elle avait une crainte ou une phobie, elle en prenait note et la combattait. Peut-être qu'avec la cinquantaine elle arriverait à être plus cool.

Comme il la regardait, la silhouette parut se brouiller. Ce n'était pas seulement que passé et présent se mêlaient pour former une nouvelle image d'elle, c'était qu'une tierce personne était assise avec eux. C'était déjà arrivé. Natacha avait semblé installer entre eux une autre femme, une créature née de son imagination, qui ressemblait à Natacha mais qui était son contraire et son idéal platonique. Cette Natacha, la pop-star, était sympa, assurée, futée. Photographié sous un éclairage différent, mieux habillé, sachant danser, faire la cuisine et soutenir une conversation, ce personnage entraînait Natacha vers un sort meilleur tout en l'ébranlant et en se moquant d'elle. Ils étaient tous les deux tombés amoureux de cette femme désirable et dominatrice qui les obsédait comme une présence vivante mais qui jamais ne les laisserait la posséder. Toute comparaison avec elle ne pouvait que mener Natacha à l'échec. Ils avaient dû en trouver d'autres – des inconnues – pour aduler la Natacha idéale et témoigner de son existence ; et, quand l'illusion s'était arrêtée, comme un projecteur de cinéma qui tombe en panne, ils avaient dû se débarrasser d'elles.

— Tu as écrit un peu, toi aussi, dit-il. Tu sais combien les sources d'inspiration sont diverses et complexes.

— J'écris toujours. Même si ça te fait rire.

— Ce qui t'intéressait, c'était la justice et comment vivre. La littérature ne recommande rien. Ce n'est pas un guide mais tu as quand même appris que l'imagination soulève quelque chose pour l'emmener ailleurs, en le modifiant dans son envol. L'idée originale n'est qu'un prétexte.

Elle fit semblant de s'étrangler.

— Le tapis magique de ton imagination ne t'a pas emmené bien loin, mon chou. Pourquoi as-tu pris des morceaux de moi pour les mettre dans un livre ? Oui, tu as été féroce avec moi. J'ai demandé à des gens ce qu'ils en pensaient.

— Ils sont d'accord avec toi ?

Elle acquiesça.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? demanda-t-il.

— J'ai terminé ma formation. Maintenant je travaille comme psychothérapeute. Je suis endettée jusqu'au cou pour des histoires de cartes de crédit. On m'a saisi ma voiture. Quand on commence à couler, ça va vraiment vite. Tu ne pourrais pas... (Elle secoua la tête.) Non, non. Je ne vais pas m'abaisser à ça.

— Pas plus que tu n'aimes en général le faire, dit-il.

— Non. C'est vrai. Tiens. Regarde.

Elle jeta sa cigarette et retroussa sa manche. Prenant une profonde inspiration, elle banda ses muscles. Il y eut un gonflement perceptible.

— J'ai fait de la gym, ajouta-t-elle.

Il se demanda si elle allait lui proposer de tâter sa musculature.

— Popeye a bien mangé ses épinards, déclara-t-il.

— Ça me fait me sentir bien.

— Il n'y a que ça qui compte.

— Je me suis mise à m'intéresser aux jeunes hommes.

— Bon.

Il remarqua qu'elle avait les oreilles percées à différents endroits. Peut-être s'était-elle fait ça sur tout le corps. Ça devait être comme coucher avec un cactus. Il n'allait pas en parler. Moins il en disait, plus tôt ce serait fini. Il comprit qu'il n'était là que pour écouter. Toutefois, une idée lui vint.

— Je n'ai pas complètement perdu la tête, dit-il. Mais aujourd'hui, il m'arrive de prendre un livre et de n'avoir aucun souvenir de ce que j'ai lu la veille. Et pourtant, je peinais sur une biographie de sept cents pages de quelqu'un que j'aimais bien. C'était bourré de faits. À peu près la seule partie que j'ai trouvée irrésistible, c'était celle où on évoquait la sciatique et la hernie discale du sujet : tu sais comment c'est à notre âge. À la fin, je n'avais aucune idée de ce que l'homme pourrait bien être. Il manquait tous les détails personnels et humains. Alors, je me suis dit : Où d'autre pourrais-tu trouver la complexité et le détail des mouvements intérieurs, sinon dans la fiction ? C'est que qui nous permet d'approcher le plus de ce que nous sommes intérieurement.

— Je n'ai jamais eu de vocation, dit-elle en détournant la tête.

— Pourquoi ne vas-tu pas en Espagne ?

— Quoi ? Je parlais de vocation, pas de vacances.

— Pourquoi est-ce important d'avoir une vocation ?

— Je veux trouver un domaine dans lequel je sois bonne. Un de mes patients est un skinhead, qui a subi des sévices sexuels de sa mère et de sa sœur. Je ne pense pas qu'il soit même capable de lire le tatouage qu'il a sur le corps. Ce n'est pas moi qu'il déteste et qu'il injurie quand il est assis là à dire « conne, conne, conne ». Pourquoi suis-je obligée d'aider ce salaud ? Nick, tu es tout-puissant, indépendant dans cette petite pièce avec tes stylos spéciaux auxquels personne ne doit toucher, le café que toi seul peux préparer, tes disques à portée de la main, les cartes postales de tableaux célèbres épinglées devant toi. Ça n'a pas changé ?

— Pas du tout.

— T'es toujours réfugié dans cette matrice, dans cette cachette. Ce qui m'énervait, c'était ta façon de placer la folie hors de toi-même : chez moi, chez cette folle à demi droguée, qui couchait avec tout le monde et qui se dévorait elle-même. Ça n'est pas de la misogynie, ça ?

Il parut stupéfait.

— Je n'en suis pas sûr.

— Comprends, Nick, tu t'es fait toi-même avant que les choses deviennent... un peu folles. Tu n'étais pas un privilégié, comme certains de ces écrivailleurs prétentieux. Je me souviens de toi assis avec tes romans favoris, soulignant des phrases. Les listes de mots épinglés devant ton miroir à raser : des mots à apprendre, des mots à utiliser. Tu écrivais indéfiniment la même phrase, sous des formes différentes. Je n'arrive pas à imaginer qu'une femme soit aussi méthodique, poussée par une telle volonté. Tu tiens à ce qu'on t'estime. Seulement je regrette que tu aies pris sur moi une revanche sournoise, méprisable.

— Il y aura toujours des frictions entre hommes et femmes aussi longtemps qu'ils désireront des choses l'un de l'autre – et il faut qu'ils les désirent : c'est ça une relation.

— C'est du sophisme !

— C'est la réalité !

— Des illusions !

Il se leva. Ça ne lui prendrait pas longtemps de rentrer à la maison, il pourrait transporter une chaise longue dans son nouveau jardin, pour lequel ils avaient récemment dépensé beaucoup d'argent, afin de s'installer à lire et sommeiller. Six hommes étaient arrivés par la porte de service avec des plantes, des arbres et des dalles : Lolly et lui avaient hâte de retrouver la nature. Ce n'était pas son argent, ni même celui de Lolly, mais de son père à elle, américain. Il se demanda s'il savait ce que devaient éprouver les femmes mariées mais dépendantes, quand ce qu'on avait, on ne l'avait pas gagné ni mérité. Ce n'était pas tout à fait de l'humiliation qu'il ressentait, mais un peu d'amertume.

Il avait rencontré Natacha un 1<sup>er</sup> mai à une soirée à l'institut des arts contemporains, juste à côté du palais de Buckingham, d'où on apercevait Big Ben. Il buvait toujours un peu et fumait de l'herbe avant de quitter son appartement – afin de se décider à sortir ; et il riait tout seul de ce qu'il y avait d'ironique dans les propos qu'il entendait. À part l'invasion de la Hongrie par les Soviétiques, il n'aurait pas pu y avoir pire époque pour le socialisme. Assurément personne des gens qu'il connaissait n'avouait appartenir à la gauche dure ni avoir jamais soutenu l'Union soviétique. « J'ai toujours été plus un anarchiste qu'un homme de parti », entendit Nick tout en se frayant un chemin à travers la foule jusqu'au buffet. Une voix répondit : « Je n'ai jamais été qu'un eurocommuniste. » Lui-même annonça : « Je n'ai jamais beaucoup aimé m'inscrire à quoi que ce soit. » Ses relations de gauche plus imaginatives étaient parties pour Berlin afin d'assister à l'effondrement du Mur, « pour être au centre de l'Histoire », comme disait l'un d'eux. « Pour la première fois », avait observé Nick.

C'était facile de ricaner. Qu'est-ce qu'il y connaissait ? C'était seulement maintenant qu'il commençait à lire des ouvrages d'histoire, intrigué de voir des gens qui n'étaient pas sans lui ressembler avoir été possédés, à peine quelques décennies auparavant, par la terrible gravité d'idéologies meurtrières et fanatiques. Lui n'avait cru qu'au mouvement pop. La frivolité du mouvement, sa rage étaient purement subversives : il ne promettait rien. Si on demandait à Nick ses opinions, il n'oserait pas les donner. Mais il était capable d'écrire.

Comme lui, Natacha ne travaillait en général que le matin : elle enseignait ou travaillait sur ces thèses. Ils aimaient tous les deux certains aspects de l'ombre : pas le théâtre, le cinéma ni les restaurants, mais les endroits plus agités, qui évoquaient un roman de Colin McInnes. Nick avait fait la connaissance de gens riches et connus. On l'invitait à des cocktails, à des inaugurations, à des déjeuners et à des dîners de charité mais c'était trop collet monté pour être son univers quotidien. Il se mit à donner rendez-vous à Natacha à deux heures dans un grand pub désert de Notting Hill. Ils déjeunèrent, prenaient leurs premiers verres, discutaient de tout et adressaient des signes de tête aux vieux rastas qui semblaient encore installés de façon permanente dans ces pubs. Ils achetaient de la drogue aux jeunes dealers des lotissements voisins et les écoutaient exposer leurs projets de cambriolages. Notting Hill était un quartier riche, les maisons étaient superbes, mais le quartier ne s'en était pas encore rendu compte. Les pubs étaient encore mal tenus, avec des moquettes tachées, des comptoirs en chêne poussiéreux couverts de brûlures de cigarettes, mais qui allaient bientôt se transformer en établissements étincelants bourrés de gens qui avaient l'air de paraître tout le temps à la télévision alors qu'ils ne faisaient qu'y travailler.

Natacha et lui prenaient de la cocaïne, de l'ecstasy et du LSD, ou les trois à la fois – et puis se réfugiaient pour l'après-midi dans l'appartement en sous-sol qu'elle avait dans le voisinage. Quand il commençait à faire sombre, ils s'arrachaient du lit, se maquillaient dans des miroirs exigus et sortaient sur leurs talons hauts.

Là-dessus, elle lui prit la main.

— Tu ne peux pas me plaquer ! fit-elle en l'obligeant à se rasseoir.

— Tu ne peux pas me retenir ! dit-il.

— N’oublie pas les fleurs avec lesquelles tu arrivais chez moi ! La passion ! les balades à travers la ville la nuit et le petit déjeuner matinal ! Et les conversations, les conversations ! Est-ce que nous n’installions pas nos fauteuils côte à côte pour examiner ton travail ! As-tu oublié avec quelle facilité tu perdais espoir en ce temps-là et comment je n’arrêtais pas de te renvoyer à ta table de travail ? Tous les gens que tu connaissais voulaient être un vrai écrivain. Aucun d’eux n’y parvenait, mais tu te disais : Pourquoi pas moi ? Est-ce que je ne t’ai pas aidé ?

— Mais oui, tu m’as aidé, Natacha ! Merci !

— Tu n’as pas mis ça dans le livre, n’est-ce pas ? Tu as préféré mettre les autres détails !

— Ça ne collait pas avec l’histoire !

— Oh, Nick, tu n’aurais pas pu le faire coller ? dit-elle en le regardant. Pourquoi est-ce que tu me ris au nez ?

— Cette conversation est sans issue. Si on marchait un peu ?

— On peut ?

— Pourquoi pas ?

— Je pense tout le temps qu’il faut que tu t’en ailles. Tu as le temps ?

— Oui.

— Je t’appelais mon aigre-doux. Tu te rappelles ? (Elle parut se détendre.) Une vie facile et créatrice, transformant en art l’ennui ordinaire et les sentiments pénibles. Les satisfactions d’un enfant indépendant qui joue tout seul. Voilà ce que je veux. C’est pour ça que les gens envient les artistes.

— Vocation, dit-il. On dirait le nom de quelqu’un.

— Parfaitement. Un guide. Quelqu’un qui sait. Je ne veux pas avoir l’air religieux parce que ça n’est pas ça.

— Un personnage qui vous guide. Un homme.

— Probablement, soupira-t-elle.

— Je me disais, fit-il... comme notre génération a aimé Monroe, Hendrix, et même Cobain. D’une certaine manière, nous étions amoureux de la mort. Parmi les gens que nous admirions, il n’y en avait pas beaucoup qui pouvaient aller se coucher sans s’étouffer dans leurs propres vomissures. Est-ce que ce n’était pas ça le problème... avec l’art pop et avec nous ?

— Comment ça ?

— Tu disais que nous étions une génération complaisante envers elle-même. Nous n’allions pas à la guerre mais nous avions quand même une façon de nous massacrer nous-mêmes. Presque tous les gens que je connais – ou que je connaissais.

— Mais j’allais juste... (Elle fouilla dans son sac et se pencha vers lui.) Donne-moi ta main, dit-elle. Vas-y. Je t’ai apporté quelque chose. (Elle lui tendit l’objet.) Regarde maintenant.

Il ouvrit la main.

Dans une rue morne de North Kensington, entre une librairie d’occasions et une boutique délabrée qui louait des déguisements, se trouvait un magasin où Nick et Natacha allaient acheter des articles en cuir et en caoutchouc. Derrière des vitrines à barreaux, tout était peint en noir et à peine éclairé, ce qui dissimulait le fait que nombres des articles d’un rouge étincelant étaient de mauvaise fabrication ou carrément en loques. Les vendeurs, vêtus de versions discrètes des tenues disponibles – Nick préférait dire « costumés » –, étaient pleins d’enthousiasme et proposaient aux clients du thé et des biscuits. Drapés dans des manteaux en fausse fourrure achetés d’occasion, Natacha et Nick se mirent à fréquenter des établissements où d’autres avaient des goûts similaires, en quête de nouvelles peurs et de transgressions nouvelles, et elles ne manquaient pas dans cette période de sida. S’il faut des

bizarries pour maintenir un couple, ils avaient découvert leur but. On pouvait être un hors-la-loi sexuel dès l'instant qu'il y avait encore des gens innocents. Ils s'encourageaient mutuellement, chacun tenant pour l'autre le rôle de Virgile, jusqu'au moment où ils ne savaient plus s'ils étaient des enfants ou des adultes, des hommes ou des femmes, des maîtres ou des serviteurs. Transformer en plaisir le banal, le déplaisant, le carrément répugnant, c'était comme de la magie noire : le pauvre Don Juan comme un écureuil dans sa roue, contraint de fabriquer à jamais l'électricité de sa vie.

Nick se rappelait s'être promené un jour au balcon d'une vaste boîte de nuit, cherchant Natacha et contemplant de là-haut un cortège de déguisements étranges, de plumes, de quasi-nudités, de masques et de tenues de toutes les époques, représentant toutes les passions, toutes les aberrations et les étrangetés possibles, tous les zig et tous les zag. Natacha était au milieu de ces gens, à l'attendre avec un vieil homme en laisse qui travaillait à la poste.

Nick se demanda si tous ceux qui se trouvaient là aimaient bien faire partie d'un secret, en recréant le mystère que les enfants se chuchotent à l'oreille, en se disant que ce que les gens ont envie de se faire les uns aux autres est bizarre et que l'excitation tient précisément à la découverte de cette étrangeté. Il y avait assurément de terrifiantes initiations qui se répétaient sans fin. C'était vraiment un drôle de monde : il apprit là qu'il n'y avait pas grand-chose de simple dans l'humanité. Mais ce qui semblait leur faire peur à tous, c'était le banal, le familier, l'ordinaire.

Pareils à des acteurs incapables de cesser de jouer un rôle, comme s'ils pouvaient être perpétuellement en scène, Natacha et lui voulaient se maintenir à un niveau théâtral qui n'apportait pas de déception, où on n'apprenait pas à se connaître ni à se développer, mais où on restait dans un état permanent d'urgence narcissique avec une éblouissante lumière blanche dans la tête.

Pour partager leur châtement avec leur plaisir, que certains pourraient appeler une commodité, ils étaient toujours défoncés. Il se souvenait d'un ami de classe qui disait – c'était la meilleure publicité pour les drogues qu'il eût jamais entendue : « Quand tu es défoncé, tu peux faire n'importe quoi. » Pourquoi est-ce que le problème, c'était vivre ? Il regardait autour de lui ses amis et connaissances, combien d'entre eux étaient-ils capables de survivre sans aide ? Ils recherchaient l'absence jusqu'à être comme une génération sacrifiée à la guerre. Ceux qui survivaient se retrouvaient dans des petits cercles religieux de gens commotionnés, au fond de cliniques perdues dans la campagne. Ils avaient sans doute abandonné le succès aux imbéciles et aux médiocres. Vers minuit, il était rarement en mesure de voir devant lui : Natacha et lui se soutenaient l'un l'autre, comme les bras verticaux d'un triangle chancelant. La sobriété les terrifiait, même s'ils n'arrivaient plus à se rappeler pourquoi et leurs héros légendaires et mythiques étaient de désespérants incapables, fruits d'une imagination tragique et tout imprégnée de mort. Ils voyaient les gens se mettre à l'héroïne comme une fatalité : s'imaginer qu'on pouvait l'éviter, c'était se montrer arrogant ou pontifiant. Nick avait voulu trouver des gens qui pensaient comme lui : il en faisait ses geôliers. Il se rappelait des gens en masque de caoutchouc fonçant sur lui comme des bourreaux. C'était une tâche ardue que de transformer les gens en objets quand ils n'avaient pas été élevés pour ça.

Un matin, vers midi, il s'éveilla chez elle. Il se leva en trébuchant, pour refaire connaissance avec un objet peu familier, son corps. On l'avait fouetté, sérieusement ; il avait le visage et les mains écorchés aussi : il avait dû tomber quelque part et personne, pas même lui, ne s'en était aperçu. Elle avait réussi à aller travailler, en lui laissant un mot. « N'oublie pas, n'oublie pas ! » avait-elle griffonné au rouge à lèvres. N'oublie pas quoi ? Puis la mémoire lui revint. Il avait pour mission de retirer trois mille livres sur son compte en banque, ce qui, à part son appartement, était tout ce qu'il avait, et acheter de la drogue à un homme qui vendait de tout et seulement en grosse quantité. Cela leur épargnerait le mal d'avoir à chercher continuellement de la dope. Dans deux heures, il aurait la came : quelques minutes plus tard, la cocaïne ferait son effet, lui dérobant encore un jour et une nuit de

sa vie. Natacha rentrerait ; il y avait un couple qu'ils devaient retrouver plus tard, il y aurait des cages, des fouets, de la glace, du feu.

Il y avait eu les mortels enseignements des maîtres et des employeurs, il y avait eu la rébellion, la drogue, le plaisir. Personne ne lui avait montré ce qu'était une vie qui avait un sens et les voix qui résonnaient dans sa tête n'étaient pas charitables. Pourtant il lui arriva quelque chose. Il sortit de l'appartement et continua à marcher malgré ses souffrances jusqu'au moment où il atteignit les faubourgs ; il finit par se retrouver à traverser un champ après l'autre. Jamais il ne retourna chez elle. Le reste fut une abstinence déprimante et glacée, assis à son bureau la moitié de la journée, chaque jour, faisant sans cesse appel à une discipline à demi oubliée, souhaitant que quelqu'un vienne le ligoter à sa chaise. Il était comme un de ces personnages des pièces de Tchekhov, psalmodiant à jamais « travail, travail, travail ».

Quelle vaine prière, songea-t-il, comme si le monde pouvait se porter mieux avec l'esclavage. Mais l'ennui était un antidote au désir turbulent, étouffant son soupçon que la désobéissance fût la seule forme d'énergie. Il dut s'apprendre à rester de nouveau tranquille.

Après un mois glacial, il redécouvrit la capacité d'agir et l'audace. Il retrouva même l'idée de la reconnaissance publique, en même temps que le sens de la concurrence, de l'envie et un peu d'orgueil. Il l'obligea à le laisser tranquille et, lorsqu'ils se revirent, hésitants, la crainte qu'il avait d'être accro à quelque chose, qui l'avait sauvé, mais qui était aussi la crainte de compter sur quelqu'un – la crainte, qui sait, d'être accro à l'amour –, signifiait qu'il ne pouvait plus l'aimer. Que pouvaient-ils faire ensemble ? Il ne serait pas arrivé à la Natacha idéale, désirable.

Elle lui avait fourré une petite enveloppe dans la paume de la main.

— Voilà.

Elle baissa les yeux.

— Tu aurais tort, dit-elle, de croire que c'étaient les autres choses que j'aimais, alors que c'étaient nos discussions et ta compagnie. Tu es gentil, Nick, et parfois étrangement poli. Je n'arrive pas à faire coller ça avec tout ce que tu m'as fait. (Elle lui effleura la main.) En route.

— Maintenant ?

— Alors, on va marcher.

Dans les toilettes du parc, un jeune garçon était planté dans une cabine, penché en avant, son pantalon sur les chevilles. Son père l'essuyait, l'aidait à remettre sa ceinture, sa fermeture à glissière et à se reboutonner. Nick entra dans la cabine voisine et ferma la porte. Il allait ouvrir l'enveloppe, la regarder en souvenir du bon vieux temps et puis la lui rendre. Elle avait eu la journée qu'elle souhaitait.

Ses mains tremblaient. Il garda l'enveloppe dans sa paume avant de l'ouvrir. Un gramme de grains fins, intacts. Du sable céleste. Il avait sa carte de crédit dans sa poche revolver.

Il revint vers elle.

— J'ai pris, dit-il, une partie de toi pour faire mon livre. Ça n'était pas un jugement équitable ni définitif, mais simplement une transformation commode pour dire quelque chose. Quelqu'un dans un ouvrage de fiction est un personnage de rêve... pris dans un contexte et jeté dans un autre, pour servir un but précis. On n'en utilise qu'une petite portion.

Ils se promenèrent au bord de l'étang, de la cascade, du terrain de cricket. Des enfants jouaient sur des bûches ; des gens dessinaient et peignaient ; sur leur piédestal, des têtes d'empereurs romains regardaient. Nick et Natacha passèrent de flaques de brillant soleil dans des tunnels plus frais. Les courants d'air tiède s'étaient rafraîchis. Quand le ciel s'assombrissait, les nuages virèrent au cramoisi. Des parents rappelèrent leurs enfants.

Elle se mit à pleurer.

— Nick, tu veux bien m’emmener d’ici ?

— Si tu veux.

— Je t’en prie.

Il chausa ses lunettes de soleil et, passant devant des familles qui traînaient, il l’emmena jusqu’à la grille.

Dans la voiture, elle s’essuya le visage.

— Toutes ces respectables voix blanches derrière de grands murs. Richesse, propreté, espoir. Je devenais agoraphobe. Tout ça me rend malade de regret.

Elle tremblait. Elle avait oublié à quel point son désarroi le perturbait. Il s’impatiait. Il voulait être à la maison quand Lolly rentrerait. Il fallait préparer le dîner. Des amis devaient passer, avec leur petit bébé.

— On ne va pas boire un verre ? dit-elle. C’est bien le chemin ? Où sommes-nous maintenant ?

— Regarde.

Il roulait devant une rangée de hautes maisons en stuc imposantes, avec des colonnes et des perrons. De grosses voitures familiales stationnées dans les allées d’accès. De l’autre côté de la rue étroite, une pelouse ; dominés par de grands arbres, il y avait des courts de tennis et un terrain de jeux pour les enfants. En semaine, on déposait là les enfants pouponnés qu’on était allé chercher à l’école ; l’après-midi, les nurses philippines et d’Europe de l’Est venaient s’asseoir sur le terrain de jeux avec les bambins dont elles avaient la charge. C’était là qu’il habitait maintenant, mais il ne pouvait pas l’avouer.

— Nous envisageons de nous installer ici, dit-il. Qu’est-ce que tu en penses ?

— À quoi bon me le demander ? fit-elle. Tout est devenu très conventionnel. Ou bien on fait partie du groupe, ou bien on est marginal. Je suis avec les marginaux – avec les gens bizarres, impossibles, sacrifiés, brisés. C’est le seul endroit où être.

— Pourquoi faire d’une habitude un principe ?

— Je ne sais pas. Nick, emmène-moi dans un de ces endroits où on allait autrefois. On a le temps, n’est-ce pas ? Je t’ennuie ?

— Pas encore.

— Tant mieux.

Il poussa jusqu’à un de leurs pubs, avec plusieurs petites salles, des plafonds noircis, des bancs et de grandes tables rondes. Il commanda des huîtres et une Guinness.

S’asseyant, il dit d’un ton embarrassé :

— Il te reste un peu de poudre ?

— Si tu me donnes un baiser.

— Allons, fit-il.

— Non, dit-elle, en approchant son visage de celui de Nick. Paie pour ce que tu veux !

Il pressa son visage contre ses lèvres tièdes.

Elle lui passa l’enveloppe.

— Si tu ne m’en laisses pas un peu, je te tuerais.

— Ne t’inquiète pas.

— Je le ferais, dit-elle. Parce que je sais ce qui t’a sauvé : la cupidité. (Elle le regardait.) On va chez moi ? Ne regarde pas ta montre. Juste un petit moment, hein ?

Il devinait à voir l’appartement qu’elle n’était pas devenue folle. Le mobilier n’était pas taché ni les fauteuils élimés ; il y avait des fleurs, un grand canapé avec des ouvrages sur la nutrition en

équilibre sur l'accoudoir. Les disques n'étaient plus par terre. Elle avait des CD maintenant, rangés dans des rayons par ordre alphabétique. Comme toujours, il y avait des journaux et des magazines de musique sur la table. Elle alla mettre un disque dans l'appareil. Il espérait que ce ne serait pas un morceau qu'il connaissait.

Il passa dans la chambre. Elle était toujours aussi sombre, mais il savait où se trouvaient les commutateurs. Regardant les tentures indiennes familières, il se laissa tomber sur le matelas pour ôter ses chaussures. Il jeta ses vêtements sur le parquet de bois brut, couvert de tapis usés jusqu'à la corde. L'odeur de son lit, il connaissait. Il n'avait qu'à tendre le bras pour trouver les bouteilles de vin ouvertes et le cendrier. Il avala une lampée d'un rouge âpre et chercha les oreillers.

Elle s'écroula presque sur lui : elle savait qu'il aimait bien sentir son poids et se laisser écraser. Il ferma les yeux. Quand elle l'attacha de ses mains rapides et expertes, il se rappela le frisson de peur, le sentiment d'impuissance et le plaisir provenant d'on ne sait quelle région crépusculaire. Il se débattit, fut pris d'un fou rire, se mit à crier.

Quand il s'éveilla, elle était assise à sa table à l'autre bout de la pièce, dans son peignoir de soie noir, entourée de papiers, d'onguents, de boîtes métalliques, de coffrets, les mains devant elle comme une pianiste qui cherche un air. Elle se tourna vers lui en souriant. La porte de la penderie où elle rangeait ses tenues « de sortie » était ouverte.

— Détache-moi.

— Dans un moment. Demain, peut-être.

— Natacha...

— Regarde. (Elle ouvrit son peignoir et s'assit sur lui. Comme elle était salée.) Écoute. Si tu ne te tiens pas bien, je vais te lire des passages de tes propres œuvres.

En levant les yeux, il vit ses lèvres plissées par la concentration. Elle finit par le libérer. Ils étaient tous deux contents, c'était du travail bien fait. Il se mit à bouger rapidement dans le lit tandis qu'une nécessité intérieure et la rage qui l'accompagnait le poussaient à désirer être satisfait. Il y avait un homme avec qui il avait rendez-vous dans un pub, un type avide et déséquilibré avec, sans aucun doute, un certain don pour les calculs rapides. Mais Nick n'arrivait pas à retrouver ses vêtements parmi la lingerie éparpillée sur le lit.

Comme il faisait froid, il enfila ses vêtements sous les draps, comme d'habitude. Mais ils sentaient un peu, comme s'il les portait depuis plusieurs jours. Il retourna son chandail à l'envers.

Elle l'aida à se relever en le tenant dans ses bras. Il alluma une cigarette.

— Natty, je m'en vais chercher la dope.

— Bon, acquiesça-t-elle. Tu as l'argent ?

Il tapota sa poche.

— Tu seras ici quand je reviendrai ?

— Oh, oui, fit-elle.

Il passa dans le living-room et s'ébroua comme s'il voulait se réveiller.

Elle le suivit et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai des marques, dit-il, en retroussant ses manches. Bon sang. Regarde ! Mes poignets...

— Et alors, fit-elle. Tu es un homme marqué. Ça s'en ira.

— Pas ce soir.

— J'espère, que je suis enceinte. C'est la bonne période du mois.

— Ce serait embêtant pour moi.

— Pas pour moi, répliqua-t-elle. Ce serait un bon souvenir. Ça me rappellerait des choses

agréables.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Mais si. Aimerais-tu que je t'explique ?

— Non.

— Comme tu voudras.

— J'avais oublié, reprit-il, comme la drogue rend tolérables les choses les plus assommantes.

J'espère que tout ira bien pour toi.

Il sortit dans la rue. Il marchait d'un pas rapide, mais pour aller où, il ne le savait pas. Il s'était vidé l'esprit : il y avait de bonnes choses qu'il devrait garder pour lui. Si seulement la drogue cessait ses effets. Il finit par se souvenir de sa voiture et revint la chercher. Il roulait vite mais prudemment. Lolly devait avoir fini ses travaux d'installation. Elle devait être sur le chemin du retour, à chanter dans la voiture pour le petit. Il espérait qu'elle ne risquait rien. Il pensait au plaisir qui se lisait sur le visage de sa femme quand elle le voyait et à la façon dont son fils se retournait en entendant sa voix. Il y avait beaucoup de choses qu'il devait enseigner à ce garçon. Il songea que les plaisirs s'effacent en même temps qu'on les éprouve : on n'arrive jamais à se rappeler sa dernière cigarette. Si le bonheur s'accumule, ça n'est pas parce qu'il reste dans le sang, mais parce que c'est le sang.

Il ouvrit la serrure de la maison. Il ne s'était pas encore habitué aux dimensions ni à la clarté de la cuisine, pas plus qu'au silence, inhabituel à Londres. Le congélateur était une pièce à lui tout seul. Il y prit des provisions et les disposa sur la table. Maintenant, il fallait aller au supermarché acheter du champagne.

En sortant, il ouvrit la porte de son bureau. Cela faisait quelques jours qu'il ne s'était pas installé à sa table. Il voulait penser qu'il y avait d'autres choses qu'il aimait davantage, qu'il n'était pas possédé par son travail. Il entra et griffonna hâtivement quelques notes. Il n'avait pas le temps d'écrire maintenant mais, après le dîner, il irait au lit avec sa femme et son fils ; quand ils seraient endormis, il se lèverait pour travailler.

Dehors, assis dans la voiture, il examina ses poignets endoloris. Il rabattit ses manches de chemise. Autrefois, il ne les recouvrait jamais : il connaissait des hommes et bien des femmes qui étalaient leurs bras tailladés, couturés ou écorchés comme si c'étaient des marques importantes.

Il y avait quelque chose qu'il regrettait de ne pas avoir dit à Natacha en partant – il s'était retourné et l'avait vue à la fenêtre qui le regardait monter les marches. « Il y a des mondes et des mondes et des mondes en toi. » Mais peut-être que pour elle ça ne voudrait rien dire.

## Fille de sa mère

Ils montèrent à Victoria Station et s'assirent côte à côte, en échangeant un petit baiser. Quand le train démarra, elle prit son livre de Nietzsche et commença à lire. Se tournant vers l'homme assis auprès d'elle, elle parut trouver amusant son visage qu'elle se mit à inspecter attentivement. Puis, retirant ses gants et riant toute seule, elle ôta la crème à raser qu'il avait au creux des oreilles, chassa ce qui restait de sommeil dans ses yeux et essuya les miettes qu'il avait sur les lèvres. Le mélange chez lui de vanité et de naïveté généralement inconsciente la charmait.

Nicole au début ne voulait pas après tout ce temps aller rendre visite à sa mère, mais Majid, son amant – il était plus âgé qu'elle et ça faisait vieux jeu de l'appeler son « petit ami » –, l'avait persuadée. Il était curieux de tout ce qui la concernait : c'était cela, l'amour. Il disait que ce serait bien pour elle de « reprendre contact » : aujourd'hui, elle était plus forte. Pourtant, l'an passé, lorsque Nicole avait refusé de parler à sa mère et s'était assurée que celle-ci n'avait pas son adresse, elle avait refoulé ainsi bien des angoisses de son passé : des fantômes qu'elle craignait de voir réapparaître à la suite de cette visite.

Majid ne sentait-il donc pas à quel point elle était mal à l'aise ? Sans doute que si. Elle n'avait jamais connu personne qui l'écoute avec autant d'attention ni qui la prenne tellement au sérieux : on aurait dit qu'il voulait occuper la moindre parcelle de son être. Elle n'avait jamais non plus, à l'exception de son père, connu personne d'aussi volontaire. Il était habitué à ce qu'on en fasse toujours à sa tête et souvent ne tenait aucun compte de ce qu'elle voulait. Il craignait toujours de la voir partir.

Il n'avait jamais rencontré la mère de Nicole. Allait-elle se montrer incohérente, ou être en proie à une de ses crises de colère, ou pire encore. Sa mère, d'ailleurs, avait annulé à trois reprises ce projet de visite, dont une fois d'une voix avinée et presque méchante. Nicole ne voulait pas que Majid s'imagine qu'elle – qui avait la moitié de l'âge de sa mère – allait lui ressembler quand elle aurait cinquante ans. Il lui avait récemment déclaré qu'il la considérait comme quelqu'un de « sombre ». Nicole s'inquiétait à l'idée que sa mère trouve Majid sombre aussi, mais dans un autre sens.

Presque aussitôt après avoir quitté la gare, leur train franchit le fleuve, étincelant dans cette lumière hivernale. Il allait traverser la banlieue, puis la campagne, pour arriver au bout de deux heures dans une ville de bord de mer. Heureusement, ce n'était pas un long trajet et, la semaine prochaine, ils partiraient pour Rome ; en janvier, il l'emmènerait en Inde. Il voulait lui faire visiter Calcutta. Il refusait maintenant de voyager seul. Il ne trouvait son plaisir qu'avec elle.

Se tenant la main, ils regardèrent défiler les écoles victoriennes et les petits garages installés sous les arches de la voie ferrée. On apercevait des terrains de football gelés, des jardins ouvriers et des coins de zone industrielle où on fabriquait des carreaux de liège et des accessoires de salle de bains, des entrepôts de moquette et des ateliers de ferronnerie. Quand le paysage se dégagea, les voies ferrées s'éparpillaient dans toutes les directions, comme un éventail de multiples possibilités. Majid songea que traverser la banlieue de Londres lui rappelait quel vieux pays était l'Angleterre et dans quel état de délabrement manifeste il se trouvait.

Elle lui posa une main sur les genoux et le caressa tandis qu'il observait tout, en faisant des commentaires sur ce qu'il voyait. Il était superbe avec sa chemise de soie, son foulard et son imperméable. Elle aussi s'habillait pour lui : elle ne pouvait pas entrer dans un magasin sans se demander ce qui lui plairait. Quelques jours auparavant, elle avait fait couper au carré ses cheveux bruns : ils frôlaient maintenant le col de fourrure du manteau qu'elle portait avec des bottes de motard

lui montant jusqu'aux genoux. À côté d'elle était posé son sac à bandoulière où elle avait mis ses vitamines, un journal, de la pommade pour les lèvres ainsi que le miroir qui l'avait convaincue qu'en se desséchant ses paupières étaient sillonnées de rides et de plis nouveaux. Ce matin, elle avait arraché son premier cheveu blanc et l'avait glissé à l'intérieur d'un livre. Mais elle avait encore des boutons, un sur la joue et un sur la lèvre supérieure. Avant leur départ, Majid l'avait obligée à les dissimuler sous du fond de teint, alors qu'elle n'en utilisait jamais.

— Au cas où nous tomberions sur quelqu'un que je connais, avait-il dit.

Il avait beaucoup de relations et bien qu'elle soit certaine que là où ils allaient il ne connaîtrait personne, elle avait pourtant obéi.

Elle se força à se replonger dans son livre. Peu de temps après leur première rencontre, voilà dix-huit mois, il avait observé : « Tu es allée à l'université mais les choses ont dû changer depuis mon temps. » C'est vrai, elle ignorait certains mots : « confondre », « péjoratif », « empirique ». Dans la maison qu'ils partageaient maintenant, il possédait des milliers de livres et connaissait tous les écrivains, les compositeurs et les peintres. Par exemple, il lui avait fait remarquer que le nom de Gauguin lui était inconnu. Parfois, quand il discutait avec ses amis, elle n'avait aucune idée de ce dont ils parlaient et elle finit par se persuader que si son ignorance n'avait pas l'air de le gêner, c'était parce qu'il n'appréciait chez elle que sa jeunesse.

Il considérait assurément la conversation comme un plaisir. Ils avaient récemment vécu un épisode intéressant, lorsqu'ils étaient passés prendre le thé chez la mère d'une des meilleures amies de Nicole. Cette femme, qui était maître-assistante en sociologie, la connaissait depuis l'âge de treize ans et continuait sans doute à voir en elle une enfant défavorisée. Nicole la trouvait sympa, pleine d'expérience et surtout au courant de tout. Voilà cinq ans, lorsqu'un des petits amis de sa mère avait rossé le frère de Nicole, cette femme l'avait recueillie pour quelques semaines. Anéantie, Nicole était restée dans cet appartement, aux murs entièrement couverts de livres et de tableaux. Et tout cela, à l'exception d'un morceau de musique apaisant de temps en temps, lui avait semblé vain et inutile.

Quand elle était allée la voir avec Majid, elle avait réussi, vers minuit, à lui faire lâcher la main de cette femme et avait ensuite dû le décider à partir, ou du moins à abandonner la bouteille de whisky. La femme cependant avouait à Nicole ses passions les plus brûlantes et racontait à Majid qu'elle l'avait vu dans les années soixante-dix prendre la parole au cours d'une manifestation. Un homme comme lui, criait-elle, avait besoin d'une femme qui ait de la substance ! Ce fut seulement lorsqu'elle alla chercher ses poèmes avec l'intention de les lui lire que Nicole parvint à trouver le cran nécessaire pour l'arracher de là.

En lui fournissant les sujets de conversation qu'elle désirait, il était parvenu à séduire la mère de sa meilleure amie ! Nicole s'était sentie complètement laissée de côté. Non pas qu'il s'en fût aperçu. En le poussant dehors, cela lui rappela le jour où, à quinze ans, elle avait dû faire sortir sa mère de la maison d'une voisine, en la traînant sur le trottoir, alors qu'elle ne tenait plus sur ses jambes et que toute la rue regardait.

Il riait chaque fois qu'elle lui rappelait cet incident, mais elle trouvait cela inquiétant. Ce n'étaient pas ses connaissances qui comptaient. Majid avait passé le plus clair de sa jeunesse à lire et il se demandait depuis quelque temps quelles aventures il avait ainsi manquées. Elle prétendait que les livres pouvaient être un obstacle aux rapports entre les gens. Elle était incapable de rester assise, de lire, d'écrire ou de ne rien faire sans rechercher une compagnie car on ne lui avait jamais enseigné les bienfaits de la solitude. Ils en étaient arrivés à un compromis : quand elle lisait, il s'allongeait auprès d'elle, suivant son regard et soupirant quand elle tournait une page.

Non, ce qu'il regrettait, c'était qu'elle ne parvienne pas à traduire en mots ce qu'elle éprouvait et qu'elle compte sur lui pour le deviner.

L'expérience avait appris à Nicole à la boucler : elle avait passé son enfance au milieu de gens frustes dont Majid s'amuse à l'entendre parler, comme si c'étaient des personnages de bandes dessinées. Mais ces gens-là étaient menaçants. S'ils percevaient dans votre ton une certaine distinction, ils vous soupçonnaient de nourrir des ambitions et donc d'avoir envie de les planter là. Après cela, on était envié, tourné en dérision, haï ; on considérait que Londres était « bidon » et que là-bas on ne pouvait se fier à personne. En y réfléchissant, elle s'était rendu compte que, presque tous les jours de sa vie, elle avait connu la peur, physique et morale. Même aujourd'hui, elle n'arrivait pas à se calmer à moins d'être au lit avec Majid ; et encore, si elle ne se surveillait pas, elle redoutait qu'il la renvoie chez elle par le premier train.

Elle tourna quelques pages de son livre, prit le bras de Majid et se blottit contre lui. Ils étaient ensemble, ils s'aimaient. Elle connaissait pourtant des craintes inhabituelles. Comme le lui rappelait Majid quand ils se querellaient, pour elle il avait quitté son foyer, sa femme et ses enfants. Ce matin-là, quand il était allé les voir pour discuter de leur éducation, elle avait fini par s'angoisser à l'attendre, persuadée qu'il couchait avec sa femme et qu'il allait retourner avec elle. C'était terrible d'avoir autant besoin de quelqu'un. Comment pouvait-on en avoir assez ? C'était peut-être plus facile de s'en passer. Quand un des gosses avait été malade, il était allé passer la nuit dans son ancienne maison. Il voulait être un bon père, expliqua-t-il, ajoutant d'un ton bourru qu'évidemment elle ignorait ce que c'était.

Elle était sortie dans sa robe blanche et n'était pas rentrée. Autrefois, elle adorait aller dans des boîtes, à des soirées, passer toute la nuit dehors et dormir n'importe où. Elle avait des dizaines de copains à qui elle était gênée de présenter Majid, car il n'avait pas grand-chose à leur dire. « Les jeunes ne s'intéressent qu'à eux-mêmes », disait-il d'un ton sentencieux.

Il soutenait que c'était elle qui s'éloignait d'eux. Oh, bien sûr, ces amis qu'elle avait considérés comme des esprits libres et qui maintenant se terraient dans leurs squats, abrutis par la drogue, manquaient d'imagination, de volonté et d'ardeur et c'était vrai qu'elle avait du mal à leur parler de sa vie, car elle craignait qu'ils ne lui en veuillent. Mais Majid, qui avait jadis été directeur de publications extrémistes, était parfois un peu snob. Cette fois-là, il l'accusa de le traiter comme un parent ou un colocataire, et de ne pas comprendre qu'elle était la première femme avec qui il ne pouvait pas se passer de coucher. N'avait-elle pourtant pas poireauté deux ans pendant que lui couchait avec une autre ? Elle se rappelait l'époque où il partait en vacances avec sa famille, en ne la prévenant que la veille, alors même qu'il lui demandait de l'épouser : c'était à se taper la tête contre les murs. Il avait de jeunes enfants très beaux mais, au jardin public, les gens s'imaginaient qu'ils étaient à elle. Ils ressemblaient à leur mère et tissaient entre lui et elle des liens qui ne se relâcheraient jamais. Nicole avait dit qu'elle ne voulait pas qu'ils viennent à la maison. Elle avait voulu le punir, tout détruire.

Est-ce qu'elle devrait le quitter ? C'était si simple de tomber amoureux : on n'avait qu'à se laisser aller. Mais s'habituer à quelqu'un d'autre, entretenir un amour, c'était un sacré travail, pas facile. Elle était sans cesse obsédée par des angoisses et par des appréhensions. Si seulement sa mère était raisonnable ou accessible. Quant à la femme avec qui elle discutait généralement de ces sujets – la mère de sa meilleure amie –, Nicole était trop gênée pour revenir la voir.

Elle remarqua que le train ralentissait.

— C'est ici ? dit-il.

— J'en ai peur.

— Et si on allait au bord de la mer ?

Elle reposa son livre et enfila ses gants.

— Un autre jour, Majid.

— C'est vrai, il y a un temps pour tout.

Il lui prit le bras.

Ils sortirent de la gare et se retrouvèrent dans une ambiance banlieusarde de passages souterrains, d'immeubles de bureaux en verre, de foule marchant à grands pas, de clochards immobiles et de jeunes gens défoncés en vêtements légers. Majid appelait ça « l'Amérique à son pire ».

Ils attendirent vingt minutes un bus. Elle ne voulut pas le laisser héler un taxi. Dieu sait pourquoi, elle trouvait que ce serait de la condescendance. Et puis elle n'avait pas envie de se retrouver trop tôt là-bas.

Ils s'assirent à l'avant, en haut de l'autobus à impériale qui les emmenait loin du centre. Ils suivirent des allées sinueuses, longèrent des champs. Elle était étonnée de voir le lourd et lent véhicule parvenir à grimper les côtes. Ce n'était pas la ville et ce n'était pas la campagne : ce n'était rien que des pelouses, des galeries où s'alignaient les inévitables boutiques, des églises et des pavillons de banlieue. Elle lui montra l'école qu'elle avait fréquentée, les magasins où elle avait travaillé pour un salaire de misère, les jardins publics où elle avait attendu divers petits amis.

Pour lui aussi, c'était un endroit épouvantable. Son père était un politicien indien et, quand ses parents s'étaient séparés, il avait été élevé par sa mère à une douzaine de kilomètres de la ville. Ils aimaient bien se dire qu'il était à l'université quand elle était venue au monde ; que, quand il vivait avec sa première femme, elle commençait tout juste à marcher ; il aurait pu caresser la tête de Nicole en la croisant dans la rue. Ils partageaient ce fantasme que depuis des années il attendait qu'elle soit grande.

Il faisait froid quand ils descendirent. Le vent balayait les espaces verts. On aurait dit qu'il commençait déjà à faire sombre. Ils durent marcher plus loin qu'ils ne l'avaient prévu, en traversant des terrains boueux. Il lui reprocha de ne pas lui avoir dit de mettre d'autres chaussures.

Il suggéra d'apporter quelque chose à sa mère. Il pouvait parfois se montrer très poli. Il disait même « Excuse-moi », au lit, quand il faisait un mouvement brusque. Ils entrèrent dans un supermarché brillamment éclairé et demandèrent des fleurs : il n'y en avait pas. Il demanda des sachets de thé Lapsang Souchong mais, sans laisser à la vendeuse le temps de répondre, Nicole l'entraîna dehors.

Le quartier n'était guère accueillant, mais pas trop sinistre, même si on avait peint une svastika sur une palissade. La maison de sa mère était bâtie sur un talus herbeux, dans un lotissement des années soixante, avec vue sur un parc. À mesure qu'ils approchaient, Nicole traînait de plus en plus les pieds. Elle finit par s'arrêter et ouvrit son manteau.

— Prends-moi dans tes bras. (Il la sentit frissonner.) Je ne pourrai pas y aller, déclara-t-elle, si tu ne me dis pas que tu m'aimes.

— Je t'aime, dit-il en la serrant. Épouse-moi.

Il couvrait de baisers son front, ses yeux, sa bouche.

— Personne n'a été gentil avec moi comme toi.

— Épouse-moi, répéta-t-il. Dis oui, dis-le.

— Oh, je ne sais pas.

Elle traversa le jardin et frappa au carreau. Aussitôt sa mère vint leur ouvrir. Le vestibule était étroit. La mère embrassa sur la joue sa fille, puis Majid.

— Ça me fait plaisir de vous voir, dit-elle d'une voix timide. (Elle n'avait pas l'air d'avoir bu. Elle toisa Majid.) Vous voulez visiter ? (Elle semblait s'y attendre.)

— Avec plaisir, dit-il.

Au rez-de-chaussée, les pièces étaient carrées, peintes en blanc mais nues. Les plafonds étaient bas,

la moquette épaisse et verte. Un ensemble composé d'un canapé marron et de deux fauteuils, chaque meuble ayant l'air de ressembler à un bateau, était disposé devant la télévision.

Nicole avait hâte d'emmener Majid en haut. Elle lui montra les pièces qui avaient servi de cadre aux histoires qu'elle lui avait racontées. Il essayait d'imaginer les scènes. Mais les chambres, jadis habitées par des pensionnaires – camionneurs, déménageurs, postiers, ouvriers –, étaient vides. Le papier peint fané était arraché par endroits, cela faisait dix ans qu'on n'avait pas lavé les rideaux, ni nettoyé les carreaux; des matelas pourris étaient rangés contre les murs. Dans le couloir, les lames de parquet étaient nues, et des clous dépassaient. Ce qui pour elle résonnait de tant de souvenirs n'était pour lui que misère.

Quand sa mère leur servit un jus de fruits, ses mains tremblaient et elle en renversa sur la table.

— C'est un quartier très calme, dit-il, s'adressant à la mère. Qu'est-ce que vous faites toute la journée?

Elle parut perplexe, et réfléchit quelques instants.

— Je ne sais vraiment pas, répondit-elle. Qu'est-ce qu'on peut faire? Autrefois, je faisais la cuisine pour les hommes mais ça a fini par me déprimer de courir après eux.

Nicole se leva et sortit. Il y eut un silence. Sa mère observait Majid. Il remarqua qu'elle semblait avoir des meurtrissures violacées sous la peau.

— Est-ce que vous tenez à elle? demanda-t-elle.

La question lui plut.

— Beaucoup. Et vous?

Elle baissa les yeux puis ajouta:

— Vous vous occuperez bien d'elle?

— Oui. Je vous le promets.

Elle hocha la tête.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Je vais vous préparer à dîner.

Pendant qu'elle s'affairait dans la cuisine, Nicole et Majid attendirent dans le salon. Il fit remarquer que, comme lui, elle avait l'air de s'asseoir au bord des sièges. Embarrassée, elle s'enfonça dans son fauteuil. Il se mit alors à marcher de long en large, il avait plein de choses à dire.

Sa mère, commença-t-il, était une femme intelligente et digne, et ce devait être d'elle que Nicole avait hérité sa grâce. Mais l'endroit, sans être sordide, était déprimant.

— Sordide? Déprimant? C'est exagéré! Qu'est-ce que tu racontes?

— Tu disais que ta mère était égoïste. Qu'elle et ses amis masculins en particulier passaient toujours avant ses enfants.

— Ce que j'ai dit...

— Eh bien, je m'attendais à trouver une femme qui se dorlote. Mais je n'ai jamais vu une maison plus froide. (D'un geste il désigna la pièce.) Pas de souvenirs, pas de photos de famille, pas un tableau. On a fait disparaître tout ce qu'il pourrait y avoir de personnel. Elle n'a rien qui reflète...

— On ne fait que ce qui vous intéresse, répondit Nicole. On travaille, on siège dans des comités, on mange, on voyage et on discute. Tu me dis toujours: « Ne fais que ce qui te donne du plaisir. »

— Je suis un enfant des années soixante, dit-il. C'était une époque romantique.

— Majid, la majorité ne peut pas avoir une vie aussi facile. Ça n'a jamais été le cas. Les années soixante, c'est un vaste mythe.

— Ce n'est pas le manque d'opulence qui me dérange, mais la pauvreté d'imagination. Ça me fait réfléchir à ce que représente la culture...

— C'est du snobisme et de l'épate...

— Je ne parle pas de cet aspect-là. Ni du côté décoratif. Mais d'une expression humaine indispensable, qui voudrait dire : « Ici, il y a du plaisir, du désir, de la vie ! Voilà ce que les gens ont fait ! »

Il lui avait expliqué un jour que la littérature, à vrai dire toute la culture, était une façon de célébrer la vie sinon une déclaration d'amour.

— Dans ce pays, poursuivit-il, ce n'est pas l'avidité ni l'égoïsme des gens qui m'étonne. Mais c'est de voir à quel point ils attendent peu de la vie. Quel manque d'exigence, quel mal ils se donnent pour réfréner leur soif d'aventure.

— Ça va peut-être te surprendre, déclara-t-elle, parce que tu es entouré de brillants égoïstes qui ne font que ce qu'ils aiment. Mais la plupart du temps, la majorité des gens ne tire pas grand-chose de l'existence. Tout ce qu'ils souhaitent, c'est tenir un jour de plus.

— Vraiment ?

Il réfléchit à cette déclaration et lui fit remarquer que chaque jour il s'éveillait bouillonnant d'idées et de projets. Il y avait tant de choses qu'il attendait, du monde et des autres. Il ajouta :

— Et de toi.

Mais il savait ce qu'était le vide car, malgré toute la « culture » que sa deuxième femme et lui avaient partagée, les six ans qu'il avait passés avec elle avaient été bien arides. Aujourd'hui, il y avait leur amour et il était certain que c'était bien de l'amour : la morne période précédente lui avait permis de comprendre ce qu'on pouvait attendre de la vie.

— Mon trésor, mon trésor, dit-elle en l'embrassant.

Elle lui montra la porte verrouillée dont elle lui avait parlé. Elle aurait voulu descendre. Mais sa mère les appelait.

Ils s'assirent dans la cuisine où on avait mis deux couverts. Nicole et sa mère le virent regarder les plats.

— Ça paraît une drôle d'idée de servir de la cuisine indienne à un Indien, admit la mère. Je ne savais pas ce que vous mangiez.

— Ça n'a pas d'importance, dit-il.

— Au fond, ajouta-t-elle, je pensais que vous seriez plus indien.

— Je vais essayer de l'être, répondit-il en agitant la tête. (Un silence.) Hier, c'était mon anniversaire.

— Vraiment ? fit la mère.

Sa fille et elle se regardèrent et se mirent à rire.

Nicole et lui mangeaient pendant que la mère, qui était très maigre, restait assise à fumer. Parfois elle les observait, à d'autres moments elle tombait dans une sorte de rêverie. Elle paraissait d'humeur égale et semblait prête à rester assise là toute la journée. Il se surprit à chercher la fureur qu'elle aurait pu dissimuler, mais elle avait surtout l'air résigné, un peu comme lui certains jours : sans espoir ni désir, toute curiosité refoulée dans les ténèbres et le tourbillon confus de ses pensées.

Au bout d'un moment, elle interrogea Nicole :

— Que deviens-tu ? Comment va le travail ?

— Le travail ? J'ai donné ma démission. Je ne t'avais pas prévenue ?

— Tu as lâché ton émission de télévision ?

— Oui.

— Pourquoi donc ? C'était rudement bien !

— Ça m'épuisait inutilement. Maintenant, j'ai la force de faire ce dont j'ai envie, non pas ce que je crois que je devrais faire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda sa mère. Tu restes au lit toute la journée ?

— Ça nous arrive parfois, murmura Majid.

— Je n'arrive pas à croire, dit sa mère, que tu aies quitté une telle place. Moi qui n'arrive même pas à trouver du travail dans un magasin. On m'a dit que je n'avais pas assez d'expérience. J'ai répondu : Quelle expérience faut-il avoir pour vendre des petits pains ?

D'une voix sourde, Nicole parlait de ce qu'elle s'était promis de faire : dessiner, danser, étudier la philosophie, mener une vie saine. Elle ne ferait que ce qui l'intéressait. Puis elle surprit le regard de Majid et cela lui rappela une de ses étranges théories qui l'intriguaient et l'inquiétaient. Il prétendait que ce n'était pas d'enseignement qu'elle avait besoin, mais d'un professeur, de quelqu'un pour l'aider et la guider : peut-être une sorte de mari. Elle sourit en pensant à cette façon qu'il avait de toujours tout ramener à eux.

— Ce doit être merveilleux, dit sa mère, de ne faire que ce qu'on veut.

— Je me débrouillerai, dit Nicole.

Après être passée dans le salon, Nicole repoussa le verrou de cuivre et ils descendirent avec sa mère par un escalier sombre. Elles arrivèrent au sous-sol où elle dormait avec son frère et sa sœur, Nicole avec un bonnet de tricot et une écharpe, car sa mère ne chauffait que le salon. La chambre humide donnait sur un petit jardin où les enfants devaient uriner si le verrou était mis. Plus loin, il y avait des champs.

Tard le soir ils écoutaient les hurlements et le fracas au-dessus d'eux. Si un des petits amis de sa mère – n'importe lequel des hommes qui avaient pris la place de son père – avait négligé de verrouiller la porte, Nicole passait son manteau et ses bottes de caoutchouc et montait subrepticement. Les bottes étaient indispensables à cause des cendriers renversés et des éclats de verre. Elle s'assurait que sa mère n'avait pas de coupures ni de bleus et tâchait de persuader tout le monde d'aller se coucher. Un matin, elle avait trouvé sur le mur des traces de cheveux et de sang à l'endroit où avait cogné la tête de sa mère. À plusieurs reprises, la police était intervenue.

Majid regarda Nicole inspecter des cartons pleins de vieux livres de classe, de magazines, de photos. Elle ouvrit plusieurs sacs pour y chercher des vêtements qu'elle voulait rapporter à Londres. Cela risquait de prendre un certain temps. Il décida de remonter pour l'attendre. Au passage, il croisa la mère.

Il déambula dans la maison, en cherchant à quel endroit, quand Nicole avait dix ans, son père avait pu se pendre. Il n'avait jamais osé lui poser la question. Il se demandait quel effet ça faisait de mener une vie banale et puis de découvrir un matin que votre mari s'est suicidé en vous laissant trois enfants sur les bras.

En revenant, il s'arrêta en haut de l'escalier. Elles discutaient : non, elles se disputaient. La voix de sa mère, il y a quelques instants douce et contenue, avait pris des accents furibonds. La maison lui parut transparente. Il les entendait, aussi clairement que la mère de Nicole avait dû l'entendre, lui.

— S'il t'a demandé, disait-elle, et s'il parle sérieusement, tu devrais dire oui. Si tu es jalouse de ses foutus gosses, tâche d'en avoir avec lui. Ça te l'attachera. Il est intelligent, il a de quoi, il peut avoir qui il veut. Sais-tu ce qu'il voit en toi, à part le sexe ?

— Il dit qu'il m'aime.

— Tu me fais marcher ? Est-ce qu'il t'entretient ?

— Oui.

— C'est vrai ?

— Oui.

Sans bruit, Majid s'assit sur la plus haute marche. Nicole s'efforçait de conserver le ton digne et

raisonnable qu'elle avait décidé d'adopter ce matin-là.

— Si tu t'arrêtes de travailler, dit la mère, tu pourrais te retrouver sans rien. Comme moi. Tu ferais mieux d'être certaine qu'il ne va pas filer avec quelqu'un de plus jeune et de plus joli.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— Il l'a déjà fait.

— Quand ?

— Avec toi, idiote.

— Oui, c'est vrai.

— Les hommes sont de vrais monstres.

— Oui.

— Si ça te déprime, ajouta la mère, tu peux toujours rester ici... pour quelque temps. (Elle eut un moment d'hésitation.) Ce ne sera pas comme avant. Je ne te dérangerai pas.

— Je pourrais faire ça. Vraiment ?

— Tu seras toujours mon bébé.

Nicole avait dû déplacer les cartons : elle était essoufflée.

— Nicole, ne mets pas tout en l'air dans la maison. C'est moi qui serai obligée de ranger. Qu'est-ce que tu cherches ?

— J'avais une photo de père.

— Je ne savais pas que tu en avais une.

— Si. (Peu après, Nicole reprit la parole :) La voilà.

Il les imagina plantées là toutes les deux à examiner le cliché.

— Avant de faire ça, déclara la mère, il a dit qu'il allait nous montrer, nous donner une leçon. Et il l'a fait.

À l'entendre, on aurait cru qu'elle était fière de son mari.

Après être remontée, Nicole emballa ses vêtements dans un sac puis repartit chercher quelque chose dans un placard : il y avait encore d'autres affaires qu'elle voulait emporter.

— Je dois le faire, dit-elle, en fouillant partout.

Il se rendit compte qu'elle allait peut-être vouloir rester, le laisser repartir seul. Il mit son manteau et attendit dans le vestibule, en marchant de long en large.

— Vous êtes pressé, lui dit la mère.

— Oui.

— Il y a quelque chose qui vous oblige à rentrer ?

— Des tas de choses, fit-il en hochant la tête.

— Ça ne vous plaît pas ici, je le sens bien.

Il ne répondit rien.

À son grand soulagement, il vit Nicole réapparaître et nouer son écharpe. Ils embrassèrent sa mère et refirent rapidement le chemin en sens inverse. Le bus arriva, puis ils attendirent le train en battant la semelle. Elle sortit son livre au moment où il démarrait. Majid la regarda : il y avait certaines choses qu'il aurait voulu lui demander, mais elle s'était renfermée sur elle-même.

Près de leur maison, ils s'arrêtèrent pour prendre des journaux et des magazines. Puis ils achetèrent du pain, des pâtes, du fromage blanc, des yoghourts, du vin, de l'eau, des jus de fruits, des biscuits au chocolat. Ils déballèrent leurs provisions sur la table de cuisine où s'entassaient livres et CD, cartes d'invitation et d'anniversaire, avec les jouets de ses enfants éparpillés sur le sol. Ce fut à cet instant seulement qu'ils s'aperçurent qu'elle avait oublié le sac de vêtements, sans doute dans le train. Les

larmes lui montèrent aux yeux avant qu'elle se rende compte que les vêtements, c'était dérisoire: elle n'en n'avait même pas besoin, et il lui fit remarquer qu'elle pourrait s'en acheter d'autres.

Il s'installa avec les journaux et lui demanda quelle musique elle aimerait entendre, ou si elle préférait qu'il ne mette pas de disque. Elle secoua la tête et alla se doucher. Puis elle évolua toute nue, avant d'étaler une serviette par terre et de s'y asseoir pour se masser les jambes avec de la crème, en soupirant et en chantonnant. Il se mit à préparer le dîner tout en la regardant, ce qui était un de ses passe-temps préférés. Ils allaient bientôt se mettre à table. Puis ils iraient se coucher avec du thé et du vin; et, allongés là, ils allaient pendant des heures tout passer en revue, sachant qu'ils se réveilleraient dans les bras l'un de l'autre.

## Des cailloux à sucer

Arriver à quelque chose, voilà ce qu'elle voulait, même si ce n'était pas le Pérou. Chaque soir, Maria, énervée et harassée, regagnait en voiture sa banlieue encombrée, un livre-cassette glissé dans le magnétophone et son fils assis à l'arrière. Elle espérait trouver une lettre d'un éditeur ou d'un agent littéraire. Ou peut-être d'un théâtre, si elle avait tenté d'écrire une pièce. Parfois – très souvent même – elle recevait des « encouragements ». Ça ne coûtait rien, et elle adorait ça.

Au moment où elle ouvrait la porte, son fils Alec se précipita pour allumer la télé, et elle aperçut sur le paillason un billet écrit à l'encre noire sur une carte d'un gris très distingué du célèbre écrivain, Aurélia Broughton. Maria la lut deux fois.

— Comme c'est excitant, dit-elle à Alec. Tu peux la regarder, mais n'y touche pas.

Il était élève dans l'école où elle enseignait à des gamins de sept ans. Elle relut le mot. « Ces salauds de l'atelier d'écriture vont être très intéressés. Il va falloir s'atteler au boulot. »

Voilà trois ans, une de ses nouvelles avait été publiée dans un petit magazine d'avant-garde et l'année dernière, on avait joué dans un centre dramatique local une pièce d'une heure qu'elle avait écrite. Elle avait été mise en scène par un jeune homme qui travaillait dans la publicité ; il était passionné de théâtre, sérieux et plein d'ardeur.

Marcia avait été consternée de voir à quel point les acteurs ressemblaient peu à ses personnages. Il y en avait même un qui avait une moustache. Et avec quelle désinvolture ils trahissaient l'esprit de la pièce ! Il y avait eu un débat au bar, et certains membres de l'atelier d'écriture étaient venus la soutenir. Les visages des jeunes comédiens, les fougueuses interruptions, les mains frénétiquement levées, tout cela l'avait grisée. C'était de son travail que tous ces gens discutaient !

Le metteur en scène la prit à part et dit :

— Vous devriez envoyer cette pièce au National Theatre ! Ils cherchent de jeunes auteurs.

Il avait oublié que Marcia aurait quarante ans cette année.

Deux mois plus tard, quand on lui avait renvoyé son manuscrit, elle n'avait même pas ouvert l'enveloppe. Elle se demandait ce qu'il fallait faire pour percer, elle commençait à s'impatienter. Elle écrivait depuis dix ans et jamais ne s'était découragée. Son désir d'être publiée et l'orgueil qu'elle en tirerait n'avaient fait que se renforcer.

Depuis quelque temps elle écrivait au lit, parfois pendant un quart d'heure, d'autres jours pendant cinq minutes. Le matin – oh, quelle volonté gaspillée et quelle recherche de mots gâchée à cette heure-là ! – elle écrivait debout en manteau, sur la table de la salle à manger, son sac de classe était prêt, et son fils attendait devant la porte, en jonglant avec des balles de tennis. C'étaient les seuls instants qu'elle arrivait à consacrer à l'écriture. Parfois, elle avait terriblement envie de se blesser. Mais l'auto-mutilation était un langage qui manquait de précision. Les cicatrices ne pouvaient pas parler.

Marcia glissa la carte dans sa serviette avec ses stylos et l'énorme cahier de croquis sur lequel elle prenait des notes. Elle les appelait les « outils de (son) amour ».

Pendant qu'Alec prenait son thé, elle téléphona à Sandor, son « petit ami » – bien qu'elle ait juré de ne plus lui adresser la parole –, pour lui parler de la carte qu'elle avait reçue. Il ne partagea pas son enthousiasme ; d'ailleurs il n'était pas sensible à ces choses-là. Mais elle n'allait pas se laisser décourager.

Ils prirent la voiture pour aller chez sa mère, qui vivait seule à dix minutes de là, dans une modeste maison mitoyenne où Marcia avait grandi. Elle déposa Alec et lui tendit son sac de voyage.

— Cours jusqu'à la porte et sonne. Je n'ai pas le temps de m'arrêter.

Marcia roula jusqu'au bout de la rue tranquille où, étant enfant, elle faisait de la bicyclette. Elle fit demi-tour et repassa devant la maison, klaxonnant et accélérant tandis que sa mère se précipitait en chaussons vers la grille et levait la main pour arrêter la voiture, Alex restant planté derrière elle.

Les membres de l'atelier d'écriture préparaient le thé et disposaient les sièges dans la salle glaciale où ils se retrouvaient une fois par semaine. Les autres jours, c'étaient les scouts, les cadets de l'air et les trotskistes qui l'utilisaient. Marcia avait fondé le groupe en passant une annonce dans le journal local. À l'origine, elle avait voulu créer un cercle de lecture : elle pensait que cela attirerait davantage de monde. À la dernière minute, elle remplaça « lecture » par « écriture » et le baptisa « atelier ». Deux douzaines de poèmes, des scénarios et un roman complet se bousculèrent dans sa boîte aux lettres. Elle n'était manifestement pas la seule à vouloir s'exprimer.

Ils étaient donc douze assis en rond sur des chaises inconfortables pour se faire la lecture. Au cours des deux dernières années, ils avaient lu des confessions terribles qui ne provoquaient que silence et larmes, des rêves et des fantasmes ; des épisodes de romans-feuilletons et, parfois, des textes témoignant d'un peu de tempérament et d'imagination, qui généralement étaient dus à la plume de Marcia.

Officiellement, le groupe n'avait pas de dirigeant, mais souvent Marcia en faisait fonction. Elle savourait l'admiration, et même le dépit et l'envie, qu'elle considérait comme « littéraires ». Il y avait toujours au moins la biographie d'un auteur qui traînait sur sa table de chevet et elle se rendait bien compte que l'écriture était un sport de contact. Marcia aimait aussi discuter du style et de la façon dont se développait la créativité : c'était un mystère qu'elle arriverait un jour à comprendre. Elle savait exactement ce qu'elle voulait faire : étudier le rapport entre le langage et les sentiments, entendre des écrivains parler de leurs aventures et de leur vie privée ratée.

C'était son péché mignon. Certes, il ne s'agissait pas dans la vie de faire toute la journée ce dont on avait envie. Mais n'était-ce pas ce que faisait Aurélia Broughton ?

Les infirmières, comptables, vendeurs en librairie et employés qui composaient l'atelier d'écriture – tous ayant plus ou moins connu des échecs – travaillaient de leur mieux. Chacun d'eux avait la certitude, la conviction et l'espoir de pouvoir intéresser et attirer un public. Ils écrivaient dès qu'ils le pouvaient, durant leur pause-déjeuner, ou tard la nuit. Mais leurs histoires mal fichues s'enlisaient, sans jamais franchir la distance magique qui les séparait du lecteur. Ces « auteurs » commettaient de grossières erreurs et ils manifestaient surprise et amertume quand d'autres membres du groupe les leur faisaient remarquer. Elle était certaine de ne pas être aussi nulle : absolument certaine. Eux aussi d'ailleurs.

— Je pousse, je pousse, je pousse.

Marcia chaussa ses lunettes et observa le jeune homme qui s'était levé pour lire : c'était un serveur de la pizzeria de High Street. Il était venu à la maison jouer avec Alec. Il était mignon, bien qu'un peu sot. Il avait le béguin pour Marcia. Influencée par la lecture de George Sand, elle avait un moment songé à lui donner sa chance. Autrefois, il éclatait en sanglots quand on lui demandait de lire à haute voix. Marcia regrettait de l'avoir persuadé de « partager » son œuvre avec eux. On ne pouvait pas deviner en regardant quelqu'un à quoi ressemblerait sa prose. Ce garçon avait écrit un long texte à propos d'un serveur de pizzeria qui tentait d'accoucher d'un ténia en train de se développer dans son corps. Tandis que le gros ver gris continuait son interminable progression vers la lumière, via le rectum du garçon – Dieu assurément avait mis moins de temps à créer le monde –, Marcia baissa la tête et relut la carte d'Aurelia Broughton.

Voilà deux semaines, Marcia avait lu dans le journal qu'Aurelia Broughton faisait une lecture d'extraits de son dernier roman. Justement, c'était ce soir. Dans un grand élan, mais consciente qu'elle ne demandait qu'à se laisser influencer, elle déposa Alec chez sa mère et partit en voiture pour

Londres. Elle se gara sur une ligne jaune et entra avec le dernier billet : la salle était comble. Des gens qui venaient de quitter leur bureau stationnaient debout dans l'escalier. Des étudiants étaient assis en tailleur sur le sol. Il y eut quelques applaudissements clairsemés, suivis d'un profond silence lorsque Aurélia se dirigea vers le pupitre. Au début, elle était nerveuse, mais lorsqu'elle se rendit compte du soutien du public, elle sembla entrer en transe et les mots s'écoulèrent en torrent de ses lèvres.

Après, le public qui connaissait son œuvre posa nombre de questions respectueuses. Marcia se demanda pourquoi tous ces gens étaient là. Qu'est-ce qui l'avait poussée, elle, à venir ? Pas uniquement un besoin de poésie ou de quelque chose de valable. Peut-être, songeait Marcia, réussirait-elle à repérer le talent rien qu'en regardant Aurélia. Le percevait-on dans ses yeux, dans ses mains ou dans toute son attitude ? Le talent, était-ce l'intelligence, la passion ou bien un don ? Est-ce qu'il pouvait se développer ? En observant Aurélia, Marcia se demandait par quel mystère certaines personnes étaient capables de faire certaines choses et pas les autres.

Aurélia avait eu une remarque intéressante. Marcia avait souvent comparé ses dons, quels qu'ils fussent, à la lumière vacillante d'une vieille torche électrique, qui risquait bien de s'éteindre.

Mais Aurélia avait déclaré d'un ton sans appel et grandiloquent : « La créativité est comme le désir sexuel. Elle se renouvelle jour après jour. » Et de poursuivre : « Je ne cesse jamais d'avoir des idées. Elles jaillissent de moi. Je peux écrire pendant des heures. Le lendemain matin, j'ai hâte de m'y remettre. »

Quelqu'un dans le public observa :

— Alors, c'est une sorte d'obsession.

— Non, pas une obsession. C'est de l'amour, répondit Aurélia.

Le public voulait une vie métamorphosée par l'art.

Marcia se joignit à la file des gens qui attendaient pour obtenir une dédicace d'Aurelia. L'écrivain était entourée d'attachés de presse et de vendeurs de la librairie qui ouvraient les livres et les lui passaient. Couverte de bijoux, portant des vêtements élégants et un foulard de soie extravagant, Aurélia sourit et s'enquit du nom de Marcia qu'elle écrivit avec un « e » final au lieu d'un « a ».

Marcia se pencha par-dessus la table.

— Je suis écrivain aussi.

— Plus nombreux nous sommes, mieux ça vaut, répondit Aurélia. Bonne chance !

— J'ai écrit...

Marcia essaya de bavarder avec Aurélia, mais, derrière, les gens se bousculaient et poussaient en brandissant des stylos et des bouts de papier. Une vendeuse lui fit libérer la place.

Le lendemain, par l'intermédiaire de l'éditeur d'Aurelia, Marcia lui envoya le premier chapitre de son roman. Elle y joignit une lettre évoquant ses difficultés à comprendre certaines questions. Au long des années, elle avait déjà tenté de contacter bon nombre d'écrivains. Beaucoup n'avaient pas répondu, d'autres avaient prétexté d'un manque de temps pour ne pas la recevoir. Et voilà maintenant qu'Aurelia lui écrivait et l'invitait à venir prendre le thé. Aurélia serait le premier véritable auteur qu'elle rencontrerait. C'était une femme avec qui elle pourrait avoir des conversations sérieuses et franches.

Ce jour-là, Marcia secoua la tête quand on lui demanda si elle avait quelque chose à leur lire et, contrairement à son habitude, au lieu d'aller prendre un verre avec les autres, elle partit tout de suite.

Au moment où elle montait dans sa voiture, le garçon qui avait écrit l'histoire du ténia se précipita.

— Marcia, vous n'avez rien dit. Est-ce que mon texte vous a plu ? Ne craignez pas d'être brutale.

Alors même qu'il attendait sa réponse, il se recroquevillait déjà. On l'avait souvent accusée de condamner facilement, voire d'être méprisante. C'était vrai qu'à deux ou trois reprises, elle avait dû

s'éclipser discrètement tant elle riait.

— Vous aviez l'air perdue dans vos pensées, dit-il.

— C'est l'école, dit-elle. Je n'y échapperai jamais.

— Désolé. Je croyais que c'était le ver.

— Le ver ?

— L'histoire que j'ai lue.

— Je n'ai pas raté une contraction. Il va sortir, n'est-ce pas, le texte. Sortir... enfin. (Elle lui donna une tape sur l'épaule et monta dans sa voiture.) À la semaine prochaine.

Le sol de son living-room était couvert de jouets. Elle se souvint d'une amie qui soutenait que les enfants nous obligeaient vraiment à vivre dans des conditions effroyables. Dans un coin de la pièce, le mur humide avait commencé à s'effriter, déposant une sorte de poudre blanche sur la moquette. Dans les alcôves, les rayonnages, posés négligemment à grands coups de marteau par son maladroit de mari, fléchissaient et se détachaient des briques.

Elle écrivit un mot pour dire à Aurélia qu'elle avait hâte de la voir à l'heure convenue. Puis elle se mit au travail après avoir posé la carte d'Aurelia contre ses romans et ses recueils de nouvelles. Elle profiterait de sa visite pour lui apporter encore un bon bout de son roman. Aurélia avait des relations, elle pourrait l'aider à se faire publier.

Le lendemain matin, Marcia se leva à cinq heures et écrivit dans la maison glacée jusqu'à sept heures. Le soir, quand Alec alla se coucher, elle y passa encore une heure. En général, chaque fois qu'elle avait un peu d'inspiration, elle cherchait une raison de trouver que ce n'était pas une bonne idée. L'enthousiasme de son père mêlé à la nonchalance de sa mère avaient construit un être tiraillé entre les deux pôles, qui ne réussissait qu'à faire du surplace. Elle se persécutait – pourquoi es-tu incapable de faire ceci, pourquoi n'est-ce pas meilleur ? – jusqu'à n'être plus qu'une enfant recroquevillée aux airs de chien battu.

Mais l'impérieuse nécessité de présenter un texte à Aurélia dissipa les doutes de Marcia. Voilà comment elle aimait travailler : avec seulement un stylo, du papier, et un état d'urgence qui planait sur le tout.

Pendant la journée, même quand elle s'impatientait après les enfants ou qu'elle écoutait les doléances des parents, Marcia pensait souvent à Aurélia, et parfois avec agacement. Aurélia l'avait convoquée pour quatre heures et demie, une heure où Marcia était encore à l'école. De plus, Aurélia habitait l'ouest de Londres, à deux heures de voiture, Marcia devrait donc trouver un prétexte pour prendre sa journée afin de se préparer à cette visite. C'était le genre de chose dont les écrivains célèbres n'avaient jamais à se préoccuper.

Quelques jours plus tard, elles étaient dans la minuscule cuisine à regarder dans le jardin où son père, son frère cadet et elle avaient autrefois joué au tennis par-dessus un filet minuscule, quand Marcia décida d'annoncer la bonne nouvelle à sa mère.

— Aurélia Broughton m'a écrit. Tu sais, l'écrivain. T'as entendu parler d'elle, n'est-ce pas ?

— J'ai entendu parler d'elle, déclara sa mère.

Elle était petite mais large. Elle portait deux pull-overs de laine sous un cardigan, ce qui la grossissait encore.

— J'ai entendu parler de tas d'écrivains. Qu'est-ce qu'elle te veut ?

Dans le jardin, Alec se mit à donner des coups de pied dans un ballon. Marcia aurait voulu que son père soit là pour jouer avec lui. Il leur manquait à tous d'avoir un homme dans la maison.

— Aurélia a aimé ce que je fais. (Marcia estimait avoir le droit de l'appeler Aurélia puisqu'elles allaient devenir amies.) Elle veut qu'on en discute. C'est formidable, non ? Elle s'intéresse à ce que

j'écris.

— Tu ferais mieux de me prêter un de ses livres, dit sa mère, pour que je puisse être au courant.

— Je suis en train de les relire.

— Pas dans la journée. Tu es à l'école.

— Je lis à l'école.

— Tu ne me laisses jamais participer. Je suis toujours mise à l'écart. Ce sont les dernières années de ma vie...

Marcia l'interrompt.

— Je vais avoir besoin d'écrire un peu dans les deux semaines à venir.

Cela voulait dire que sa mère devrait garder Alec le soir et une partie du week-end. Son père le prenait chaque samedi après-midi pour le ramener le dimanche.

— Est-ce qu'il pourrait rester le dimanche avec toi? S'il te plaît, insista-t-elle.

Sa mère prit un air de martyr. Elle avait aujourd'hui la même expression qu'autrefois quand elle s'occupait de deux enfants et d'un mari. Elle avait clairement fait comprendre avec ses airs douloureux qu'elle trouvait sa famille accablante et qu'elle n'en tirait aucun plaisir. On pouvait dire que les gens dépressifs avaient une forte volonté: ils détruisaient tout à des kilomètres à la ronde.

— J'avais un rendez-vous, mais je l'annulerai, dit Mère.

— Si ça ne te dérange pas trop.

Depuis la mort du père de Marcia, voilà six ans, Mère s'était mise à visiter des musées et des galeries d'art. Le soir, après un dîner de saumon fumé et de fromage frais, elle allait souvent au théâtre ou au cinéma. Pour la première fois depuis sa jeunesse, elle avait des amies avec qui elle assistait à des conférences et des concerts, rentrant gaillardement chez elle en taxi, dépensant l'argent que Père avait touché quand il avait pris sa retraite. Elle s'était mise à fumer. Mère avait enfin compris qu'il était un peu tard pour être désespérée.

Marcia ne voulait pas attendre trente ans.

Depuis peu, elle était terriblement consciente de l'existence qu'elle menait. Cela datait peut-être du moment où elle avait commencé à rencontrer des hommes grâce à l'agence matrimoniale, ce qui lui avait donné une impression... ma foi, malsaine. Jusqu'à une période récente, elle avait eu la certitude qu'un jour elle trouverait un baume pour ses blessures: quelqu'un, un parent, un amant, ou un bienfaiteur finirait par l'arracher au chaos.

Marcia était entrée dans l'enseignement à près de trente ans. Elle et son mari, ne se supportant plus, avaient envie de se taper dessus. Elle l'avait littéralement chassé de leur lit: il s'était enfui dans la rue en pyjama et en chaussons. Après son départ, elle se retrouva avec un enfant, une hypothèque et un revenu minable, et commença à travailler dans un bar et à écrire le matin. La première journée à l'école de formation des institutrices avait été épouvantable. Elle avait toujours été persuadée qu'elle porterait des foulards en soie et écrirait avec un stylo en or.

Marcia appréciait les histoires de femmes qui luttaient pour se faire reconnaître comme artistes. Elle était convaincue qu'il fallait s'obstiner et se consacrer à son œuvre. Si elle ne réussissait pas à être un écrivain, comment se supporterait-elle et à quoi servirait-elle? Lorsqu'elle deviendrait un auteur connu, elle n'aurait plus à cacher ses aspirations: les gens la découvriraient telle qu'elle était. Être une artiste, mener sa vie selon son bon vouloir, vivre selon son imagination et suivre ses impulsions, c'était se réaliser pleinement et s'accepter. La créativité, la fusion de la raison et de l'imagination, voilà l'ultime accomplissement.

Lorsqu'elle passait devant une librairie et apercevait des romans à succès aux couvertures criardes, elle savait que ces mauvais et souvent jeunes auteurs gagnaient beaucoup d'argent. Elle estimait

tragique et injuste que, contrairement à eux, elle ne puisse pas entrer dans un magasin pour acheter les meubles, les vêtements et les disques qui lui faisaient envie.

— Tu as horreur que je me mêle de tes affaires, dit Mère, mais tu ne voudrais pas arriver à la fin de ta vie et te rendre compte que tu as perdu ton temps.

— Comme Père ?

— À gribouiller sur des bouts de papier toute la soirée.

— Comment s'exprimer peut-il être une perte de temps ?

À l'âge de huit ans, après avoir vu danser Margot Fonteyn, Marcia avait voulu être danseuse ; ou du moins sa mère le voulait-elle pour elle. Marcia avait donc été pensionnaire dans une ruineuse école de ballet tandis que Mère, qui n'avait jamais travaillé, remplissait des cartons dans un atelier pour payer le collègue. Marcia avait quitté l'école à seize ans pour travailler comme danseuse mais, outre qu'elle n'était pas aussi bonne que les autres et qu'il lui manquait la vanité et l'ambition nécessaires, elle était terrifiée à l'idée de monter sur une scène. Aujourd'hui, Mère conservait trois paires de ballerines sur la tablette de la cheminée pour rappeler à Marcia comme elle avait gaspillé les efforts de sa mère.

— Alec traîne toujours ici, dit Mère. Oh, bien sûr, c'est une compagnie. Cette femme écrivain ne pourrait-elle pas t'aider un peu dans ton... travail ? Je pense qu'elle connaît des gens dans la presse.

— Est-ce que tu parles encore des journaux ?

Mère conseillait souvent à Marcia de faire du journalisme, d'écrire pour la page féminine du *Guardian* sur la tension au travail ou sur les enfants maltraités.

Marcia passa dans le salon. Mère la suivit en disant :

— Tu gagnerais de l'argent. Tu pourrais très bien rester à la maison et écrire des nouvelles en même temps. Ce ne serait pas si mal que tu fasses enfin quelque chose qui rapporte un peu.

Marcia avait écrit en secret des articles qu'elle avait envoyés au *Guardian*, au *Mail*, à *Cosmopolitan* et à d'autres magazines féminins. On les lui avait tous retournés. C'était une artiste, pas une journaliste. Si seulement sa mère comprenait la différence.

Marcia se mit à arpenter la pièce. Le papier peint était à rayures de couleurs vives et il n'y avait qu'un plafonnier. Son frère disait toujours que ça donnait l'impression de vivre dans une toile de Bridget Riley. Un gros fauteuil avec son pouf – sur lequel Mère rangeait ses chocolats et ses magazines de télé – trônait là comme Mère elle-même, massif et immuable. Marcia n'avait aucune envie de s'asseoir, mais elle ne pouvait pas partir comme ça alors qu'elle avait un service à demander.

— Ce que j'aimerais, dit-elle, c'est que tu m'aides à trouver un peu de temps pour moi.

— Et moi ? fit Mère. Je n'ai même pas pris une tasse de thé aujourd'hui. Est-ce que je n'ai pas besoin de temps moi aussi ?

— Toi ? fit Marcia. Tu t'apitoies sur ton sort, mais je t'envie. (Le visage de sa mère s'empourpra. Marcia avait l'impression de parler dans le vide mais elle ne pouvait pas s'arrêter.) Oui ! J'aurais bien voulu rester assise chez moi pendant vingt ans entretenue par un brave homme, à jouer les « femmes au foyer ». Pense à tout ce que j'aurais écrit. Faire sa toilette le matin, et travailler vraiment l'après-midi avant d'aller chercher les gosses à l'école. Je n'aurais pas gâché un instant... pas un seul instant de tout ce merveilleux temps libre !

Mère s'effondra dans le fauteuil en portant une main à son visage.

— Alors, si tu peux, tu ferais mieux de trouver un homme.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? lança Marcia.

— Quelqu'un qui veuille bien t'entretenir. Comment s'appelle-t-il déjà, celui-là ?

— Sandor, murmura Marcia. Ce n'est pas mon petit ami. C'est juste un homme auquel je m'intéresse vaguement.

— Je ne pourrais m'intéresser à aucun homme, dit sa mère. Ces sales créatures sont des monstres d'égoïsme. Que fait-il ?

— Tu sais très bien ce qu'il fait.

— Tu ne peux pas trouver mieux ?

— Non, je ne peux pas. Je ne peux pas.

Sa mère adorait vivre seule et s'en vantait constamment. Quand Marcia était enfant, six personnes habitaient la maison et, à l'exception de Mère, toutes étaient mortes ou parties. Mère prétendait qu'en vivant seule elle pouvait à tout moment faire ce qui lui plaisait à un léger détail près : elle ne savait pas ce que c'était que prodiguer et recevoir des manifestations morales et physiques d'affection, comme Marcia aimait à le lui faire remarquer.

— Qui a envie de se faire tripoter par un tas d'hommes ? répliquait Mère.

— Qui n'en n'a pas envie ? disait Marcia.

Marcia se rappelait son père assis sur le canapé avec son bloc et son stylo. Il demandait nonchalamment à Mère de lui préparer une tasse de thé et celle-ci, même si elle était occupée, devait aller la chercher, la poser devant lui et attendre de voir si c'était à son goût. Elle était censée être aux ordres de Père. Pas étonnant qu'elle eût fait de la solitude une philosophie. Il faudrait que Marcia en discute avec Aurélia.

Elles étaient trois générations de femmes à vivre très proches les unes des autres. La grand-mère de Marcia, âgée de quatre-vingt-quatorze ans, habitait seule un studio à cinq minutes à pied de là. Elle avait toute sa tête, s'amusait d'un rien et son esprit fonctionnait bien, mais elle était pliée en deux par l'arthrite et priait le Seigneur de la rappeler à Lui. Son mari était mort vingt ans auparavant et, depuis, elle avait à peine mis le nez dehors. Pour Marcia, elle était comme un animal en cage, privé de toutes les bonnes choses. Mais où se cachaient donc les hommes ? Le grand-père et le père de Marcia étaient morts ; son frère, médecin, exerçait en Amérique ; son mari avait filé avec une voisine.

Marcia passa dans la salle de bains, prit un Valium, embrassa Alec et se dirigea vers sa voiture.

Ce soir-là, seule à la maison, en train d'écrire et de boire – aussi abandonnée et fière que Martha Gellhorn dans le désert, se répétait-elle avec satisfaction –, elle téléphona à Sandor pour lui faire part de l'indifférence et du mépris de sa mère et lui parler du travail acharné auquel elle se livrait.

— Le roman progresse vraiment ! dit-elle. Je n'ai jamais rien lu de pareil. C'est si sincère. Je n'arrive pas à croire que ça n'intéressera personne !

Elle parla jusqu'à avoir l'impression de le faire pour ne rien dire. Même sa psychologue, quand Marcia pouvait se permettre de la consulter, en disait plus.

Elle avait fait la connaissance de Sandor dans un pub, lorsque l'homme qu'elle avait choisi dans un classeur noir de l'agence matrimoniale avait trouvé un prétexte pour la planter là. Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Ce type lui arrivait à peine à la poitrine ! Dans l'atelier d'écriture, il y avait une femme qui sortait chaque semaine avec un homme différent. C'est bizarre, pensa-t-elle, comme elles sont nombreuses à être mariées. Sandor ne l'est pas.

Son monologue terminé, elle demanda à Sandor ce qu'il faisait.

— Toujours la même chose, dit-il en riant.

— Je peux passer te voir ?

— Pourquoi pas ? Je suis toujours là.

— Oui, c'est vrai, fit-elle.

Il se remit à rire.

C'était un Bulgare de cinquante ans qu'elle voyait une fois par mois. Il était concierge dans un immeuble résidentiel de Chelsea et vivait dans une chambre à Earl's Court. Après avoir roulé sa bosse

à travers l'Europe pendant quinze ans, il considérait comme idéal le travail qu'il avait fini par trouver. À la réception, dans son costume noir, il appuyait sur le bouton de la porte pour faire entrer les gens, prenait les colis et réceptionnait les envois de fleurs, allait faire des courses pour les locataires et relisait ses auteurs favoris, Pascal, Nietzsche, Hegel.

Aucun des hommes qu'elle avait rencontrés par l'agence ne s'intéressait à la littérature et aucun n'était séduisant. Sandor avait le visage d'un prêtre à la vocation hésitante et le corps du champion cycliste olympique qu'il avait été. Il était intelligent, bien élevé et savait charmer dans plusieurs langues. Quand il était « en forme » comme il disait, il pouvait séduire sans effort. Il avait couché avec plus d'un millier de femmes sans avoir jamais eu de relations suivies avec aucune. Quel homme peut n'avoir ni ex-épouse, ni enfant, ni famille proche, ni avocat, ni dettes, ni maison ? Il s'émerveillait du don qu'elle avait de repérer la mélancolie chez les gens. Il fallait qu'elle dégèle l'âme morte de Sandor au chalumeau de son amour. Mais avait-elle une flamme assez puissante ? Si seulement elle trouvait mieux à faire.

— À tout à l'heure, Sandor, dit-elle.

Elle but un coup de vin à la bouteille qu'elle gardait auprès de son lit. Elle parvint à s'endormir, mais s'éveilla peu après, brûlant d'une fureur incontrôlable contre son mari, contre sa mère, Sandor, Aurélia. Ses cauchemars grouillaient de diables et de démons qui se tordaient et se contorsionnaient. Ils étaient bien réels dans son esprit. Connaîtrait-elle un jour en elle le calme et la douceur ?

Elle arriva avec une heure d'avance chez Aurélia, repéra la maison, gara sa voiture et alla se promener. C'était une journée d'hiver ensoleillée et elle ne connaissait pas ce coin de Londres. Les rues étaient très commerçantes, il y avait de nombreux magasins d'antiquités, d'épiceries bio et de cafés bourrés de jeunes gens avec leurs bébés. Les passants déambulaient en lunettes de soleil et vêtements sombres et discutaient par petits groupes sur le trottoir. Elle reconnut des acteurs et un réalisateur. Elle regarda la vitrine d'une agence immobilière : dans ce quartier, une maison pour une famille coûtait un million de livres.

Elle acheta des pommes, des vitamines et du café. Elle choisit un foulard Agnès B qu'elle paya avec sa carte de crédit, refusant de regarder l'étiquette comme elle avait évité d'affronter un miroir dans le magasin.

À l'heure convenue, Marcia sonna à la porte d'Aurelia et attendit. Une jeune femme vint lui ouvrir et l'invita à entrer. Aurélia terminait sa leçon de piano.

Dans la cuisine qui donnait sur le jardin, deux jeunes femmes préparaient le repas ; dans la salle à manger était dressée une longue table bien astiquée sur laquelle étincelait l'argenterie. Dans la bibliothèque, Marcia examina les nombreuses éditions en langues étrangères des romans, nouvelles, et essais d'Aurelia : le bilan de toute une vie d'écriture.

Elle entendit un bruit derrière la porte et un homme pénétra dans la pièce. Il se présenta comme le mari d'Aurelia.

— Marcia, fit-elle en prenant son ton le plus bourgeois.

— Vous voudrez bien m'excuser, dit l'homme. Mon bureau est en bas de la rue. Il faut que j'y aille.

— Vous êtes écrivain ?

— J'ai publié deux ou trois livres. Mais je gagne ma vie en faisant la conversation : je suis psychanalyste.

C'était un petit homme au regard vif et qui ressemblait à une grenouille. Elle se demanda s'il pouvait lire ses pensées et deviner qu'à son avis il était devenu analyste pour éviter le regard de ses patients.

— Ravissant foulard, dit-il.

— Merci.

— Au revoir.

Elle attendit en feuilletant les pages du roman qu'elle avait apportées pour les montrer à Aurélia. Et soudain, dans cette ambiance, son texte lui parut exécration.

Elle aperçut Aurélia qui traversait le vestibule en lui disant :

— Je suis à vous dans une minute.

Elle referma la porte sur le professeur de piano, l'ouvrit à un homme qui livrait des fleurs, eut une brève conversation téléphonique en italien, inspecta la salle à manger, donna un ordre à la cuisinière, dit à sa secrétaire qu'elle ne prendrait aucun appel et enfin vint s'asseoir en face de Marcia.

Elle servit le thé et observa sa visiteuse pendant ce qui parut un long moment.

— J'ai beaucoup aimé ce que vous m'avez envoyé, dit Aurélia. Cette école est une fenêtre ouverte sur un monde qu'on ne connaît pas.

— J'en ai écrit plus, dit Marcia. Tenez.

Elle posa les trois chapitres sur la table. Aurélia les prit et les reposa aussitôt en soupirant ;

— J'aimerais tant pouvoir écrire comme vous.

— Pardon ? fit Marcia. Oh, vous le pensez vraiment ?

— Mes livres sont toujours trop gros. Et écrire un long texte dans ce style serait une prouesse.

— Pourquoi ? (Aurélia la regarda comme si c'était une évidence.) Mon problème, reprit Marcia, c'est que je manque de temps... pour écrire long. (Elle commençait à paniquer.) Comment faites-vous ?

— Vous avez sans doute aperçu Marty, dit-elle. Nous prenons notre petit déjeuner ensemble de très bonne heure, et puis il file à son bureau. Il commence à sept heures. Alors, il ne me reste plus qu'à m'y mettre, c'est très simple. Je n'ai pas le choix. Parfois j'écris ici, ou bien je me réfugie dans notre maison de Ferrare. Pour les écrivains, il y a rarement d'autre dérivatif en dehors de l'écriture.

— Mais votre esprit ne vagabonde-t-il pas à tout propos ? demanda Marcia. Vous devez avoir une discipline de fer. Ne vous trouvez-vous pas sans cesse des excuses ridicules ?

— Écrire, c'est ma drogue. Je m'y mets sans effort. Mon nouveau roman commence à prendre forme. C'est le meilleur moment, quand on sent l'inspiration arriver. J'aime à croire, poursuivit Aurélia, que je peux imaginer une histoire à partir d'un rien. Un murmure, une allusion, un geste... Que pourrait-il y avoir de plus satisfaisant ? Puis-je vous demander votre âge ?

— Trente-sept ans.

— Vous avez la vie devant vous.

— Comment ça ?

— La fin de la trentaine, c'est l'âge des désillusions. Le début de la quarantaine est une période merveilleuse de ré-illusion. Tout s'éclaircit alors, vous verrez, on se découvre de nouveaux buts.

Marcia contempla l'affiche d'un film tiré d'un des livres d'Aurélia.

— Certains jours, dit-elle, la vie est bien difficile... on reste stérile devant une page blanche. Vous n'êtes pas désespérée parfois ?

Aurélia secoua la tête sans cesser de regarder Marcia. Son analyste de mari avait dû lui apprendre à ne pas se laisser émouvoir par des jérémiades.

— Ce sont ces idiots d'hommes qui nous ont toujours étouffées, dit Marcia. Quand j'étais jeune, vous étiez un des rares auteurs contemporains que les femmes avaient la possibilité de lire.

— C'est nous qui nous sommes rabaisées, dit Aurélia. En nous méprisant nous-mêmes, en étant masochistes, paresseuses, et stupides. Nous sommes assez grandes maintenant pour le reconnaître, n'est-ce pas ?

— Mais nous sommes – ou du moins nous étions – des victimes de la politique.

— Foutaises. Voudriez-vous me parler de votre vie à l'école ? reprit Aurélia d'un ton plus doux.

— De quoi en particulier ?

— De la routine. De votre journée. Des élèves. Des autres professeurs.

— Des autres professeurs ?

— Oui.

Aurélia attendait.

— Elles sont aveugles, dit Marcia.

— De quelle façon ?

— On les a mal éduquées. Elles ne s'intéressent qu'aux feuilletons télévisés.

Aurélia hocha la tête.

Marcia fit allusion à sa mère, mais Aurélia s'impatientait. Toutefois, elle prit des notes avec son stylo en or lorsque Marcia évoqua le jour où elle avait suggéré que l'école fasse don aux anciens de la communauté asiatique du surplus qui restait de la Fête des Moissons et le refus de deux des professeurs de donner des fruits aux « Pakis ». Marcia en avait parlé au directeur, mais il avait rejeté sa proposition en disant : « Je dois diriger cette école tout entière. »

Marcia regarda Aurélia d'un air interloqué.

— Tout ce que vous me racontez m'est très utile, dit Aurélia. Mon prochain sujet de roman concerne une femme qui travaille dans une école. Connaissez-vous beaucoup de professeurs ?

À vrai dire, ce n'était pas parmi ses collègues enseignantes que Marcia recrutait ses confidentes. Elle avait bien des amies, mais l'une travaillait dans une entreprise de construction et l'autre venait d'avoir un bébé et restait chez elle.

— Il doit bien y avoir à votre école une personne que je pourrais interroger. Et le directeur ?

Marcia fit la grimace. Puis elle se rappela un détail rapporté par un journaliste qui avait interviewé Aurélia.

— N'avez-vous pas une fille à l'école ?

— Oh, ce n'est certainement pas là-bas que je trouverai le genre de professeur qu'il me faut.

— Pardon ?

— Je cherchais un genre plus rustre.

Marcia était gênée.

— Avez-vous déjà donné des cours de création littéraire ?

— Oui, quand j'avais envie de voyager. Mais les étudiants sont décevants. Il y en a vraiment à qui je conseillerais une psychothérapie. Des tas de gens n'ont pas une envie sincère d'écrire, tout ce qu'ils recherchent, c'est la gloire. Ils devraient faire autre chose.

Aurélia se leva. En offrant à Marcia un exemplaire dédié de son dernier roman, elle lui demanda son numéro de téléphone à l'école. Marcia ne trouva aucune raison de ne pas le lui donner.

— Merci d'être venue me voir. Je ne manquerai pas de lire vos chapitres. (Sur le pas de la porte elle dit :) Je donne un petit cocktail, voulez-vous venir ? Peut-être aurons-nous l'occasion de bavarder plus longuement. Je vais vous faire envoyer un carton.

Postée sur le trottoir d'en face, Marcia observa la maison tout éclairée et en pleine activité jusqu'au moment où on ferma les volets.

Marcia attendit dans le bureau de Sandor. Il terminait son travail à sept heures. Ils prirent un verre au pub où ils s'étaient rencontrés. Sandor s'y rendait chaque soir pour regarder les émissions sportives à la télé. Il ne lui demanda pas les raisons qui l'avaient poussée tout d'un coup à débarquer et ne

mentionna pas davantage Aurélia Broughton. Et pourtant, Marcia avait téléphoné pour annoncer qu'elle allait la voir. Il lui expliqua combien il aimait Londres ; c'était une ville où on se sentait libre : personne ne se souciait de savoir qui vous étiez ni ce que vous faisiez. Si un jour il avait une maison, dit-il, il la décorerait comme le pub où ils étaient assis. Il lui parla de Hegel, mais d'une façon si confuse qu'elle ne comprenait rien à ce qu'il disait ni ce qui le passionnait chez lui. Il lui raconta des histoires sur des criminels qu'il avait connus et auxquels il avait servi de chauffeur dans des hold-up.

Il lui proposa de passer au lit. Il formula sa requête d'un ton qui disait que cela avait peu d'importance si elle préférait s'abstenir. Elle hésita uniquement car la maison où il avait une chambre ressemblait à un musée des années cinquante, sans parler du radiateur électrique qui n'arrivait pas à combattre le froid mortel régnant dans la pièce. Et puis il y avait cette vieille taupe de propriétaire qui restait assise jusqu'à minuit au pied du lit de Sandor.

— Ne t'inquiète pas, je viens de lui prêter *Crime et Châtiment*, dit Sandor en riant, et il suivit Marcia dans sa chambre.

Les livres s'entassaient sur le sol auprès du lit. Le linge sale traînait sur le dossier d'une chaise. Tout ce qu'il possédait était ici.

Allongée auprès de lui, elle aperçut sur la commode du pain blanc coupé en tranches et une boîte de lait.

— C'est tout ce que tu as à manger ?

— Du pain et du beurre, ça m'emplit l'estomac. Ensuite je lis quatre ou cinq heures. Je suis tranquille.

— Ça n'est pas une vie.

— Quoi donc ?

— Tu n'es pas en prison.

Il la regarda d'un air surpris : il semblait ne s'être jamais dit qu'il n'était pas en prison et que rien ne l'obligeait à tirer le meilleur parti de la moindre chose.

Tandis qu'il l'embrassait, elle eut envie de l'inviter chez elle pour le week-end. Il était gentil. Il distrairait Alec. Mais peut-être risquait-elle de s'habituer à lui ; elle finirait par exiger davantage. Si quelqu'un lui demandait de céder, de changer ou de faire un effort, elle partait. Elle n'avait peut-être pas besoin de lui, mais elle ne voulait pas qu'on l'abandonne.

Après, elle se leva et s'habilla. Il restait immobile, allongé sur le lit, une main sur les yeux. Elle ne pouvait pas passer la nuit dans un endroit pareil.

Pour la première fois ce soir-là, Marcia aurait aimé avoir Alec dans son lit. Elle s'endormit pelotonnée dans les vêtements pas lavés que son fils avait portés. Le lendemain matin, elle n'écrivit pas. Elle en avait perdu l'envie, en même temps que l'envie de vivre. Quels espoirs illusoire avait-elle mis en Aurélia ? Cette visite l'avait dépouillée. Elle s'était vidée, et Aurélia s'était gonflée. Où puiserait-elle les ressources, la volonté de continuer ?

Aurélia lui avait demandé d'amener quelqu'un au cocktail. Un autre professeur, « un vrai, un authentique professeur » lui avait-elle précisé, c'est-à-dire un professeur qui ne ferait pas semblant d'être écrivain. Elle ne souhaitait pas couper les ponts avec Aurélia. Leur relation pourrait lui être utile. Et si Aurélia lisait les trois chapitres et les trouvait excellents... D'ailleurs, Marcia avait envie d'aller à ce cocktail.

— Comment ça s'est passé, ton rendez-vous avec Miss Broughton ? lui demanda sa mère quand Marcia passa la voir. Nous avons bavardé au téléphone, mais tu ne m'as rien dit.

— C'était bien, vraiment bien.

— Tu fais la tête, on dirait que tu boudes comme une gamine.

- Je ne sais pas quoi dire.
- Qu'est-ce qu'il en est sorti ? reprit Mère d'un ton plus doux.
- J'aurais voulu que tu voies la maison. Cinq chambres... Au moins !
- Tu es montée à l'étage ?
- Il a bien fallu. Et trois pièces de réception !
- Trois ? Qu'est-ce qu'ils font de toutes ces pièces ? Je me demande ce que nous en ferions !
- On organiserait des courses !
- Nous pourrions...
- Et des fleurs, Maman ! Le nombre de gens qui travaillent là ! Je n'ai jamais rien vu de pareil.
- J'imagine. C'était sur la rue principale ?
- Juste à côté. Mais près de magasins. Ils ont tout sous la main.
- Des bus ? s'enquit sa mère.
- Je ne pense pas qu'elle prenne le bus.
- Oh ! dit Mère. Si je n'y étais pas obligée, je ne reprendrais jamais le bus. Parking privé ?
- Oui. La place pour deux voitures à ce qu'il m'a semblé, dit Marcia. Nous avons bavardé dans sa bibliothèque et fait un peu connaissance. Elle m'a invitée à un cocktail.
- Un cocktail ? Elle ne m'a pas invitée ?
- Elle n'a absolument pas parlé de toi, dit Marcia. Moi non plus, d'ailleurs.
- Je suis sûre que ça ne la dérangerait pas si je t'accompagnais. Je me mettrai sur mon trente et un !
- Pourquoi ? dit Marcia.
- Rien que pour sortir. Pour rencontrer des gens. Peut-être que je les intéresserais. Elle allait assurément mieux si elle imaginait pouvoir intéresser des gens.
- Je vais y réfléchir, dit Marcia.
- J'ai hâte d'y être ! Un cocktail !

Aurélia appela de sa voiture. La communication n'était pas bonne, mais Marcia put comprendre qu'Aurélia était « dans le quartier » et qu'elle voulait « passer prendre une tasse de thé ».

Marcia et Alec étaient en train de manger des bâtonnets de poisson et des haricots à la tomate. Aurélia devait être tout près : Marcia avait à peine débarrassé la table et Alec n'avait pas fini de cacher ses jouets derrière le canapé que la voiture d'Aurélia s'arrêta devant la porte.

Sur le seuil, elle tendit à Marcia un nouvel exemplaire dédicacé de son dernier roman, entra et s'assit au bord du canapé.

— Quel beau petit garçon, dit-elle en parlant d'Alec. Quels beaux cheveux... D'un blond presque blanc.

— Comment allez-vous ? fit Marcia.

— Fatiguée. J'ai fait des lectures et donné des interviews, non seulement ici, mais à Berlin et à Barcelone. Les Français tournent un film sur moi et les Américains veulent faire un documentaire sur mon Londres à moi... Pardon, dit-elle, je vous fais envie ?

— Bien sûr.

Aurélia soupira. Aujourd'hui, elle semblait vibrer d'une énergie contenue. Elle n'avait aucune envie de parler, ni d'ailleurs d'écouter. Marcia lui annonça que son désir d'écrire l'avait quittée, et Aurélia murmura :

— Pas le mien, malheureusement.

Elle se leva et jeta un coup d'œil aux étagères de livres.

— Je l’aime bien, dit Marcia, citant une femme écrivain à peu près du même âge qu’Aurelia.

— Elle ne sait absolument pas écrire. Il paraît qu’elle a un assez joli talent de sculpteur.

— Vraiment? fit Marcia. J’ai bien aimé son dernier livre. Avez-vous lu les chapitres que je vous ai remis? (Aurélia lui lança un regard déconcerté. Marcia précisa.) Les chapitres de mon roman. Je vous les avais laissés.

— Où ça?

— Sur votre table.

— Non. Non, je ne les ai pas lus.

— Peut-être qu’ils sont encore là-bas.

Marcia se dit qu’Aurelia était curieuse de découvrir comment elle vivait, ce n’était pas la réalité qui l’intéressait, mais les phrases et les paragraphes que cette visite allait lui inspirer. C’était d’une admirable cruauté.

Arrivée à la porte, Aurélia l’embrassa sur les deux joues.

— Je vous verrai au cocktail, dit-elle.

— Je me fais une fête d’y aller.

— N’oubliez pas... Amenez un collègue.

Marcia posa le roman d’Aurelia sur le rayonnage.

Les livres d’Aurelia étaient rangés parmi d’autres romans : les récits pleins d’aventures, des histoires pleines de personnages animés par un magicien qui avait su leur donner vie. Ou peut-être pas, après tout.

Mère refusa de prendre Alec chez elle. C’était la première fois qu’elle refusait... et la veille du cocktail.

— Mais pourquoi, pourquoi? demanda Marcia au téléphone.

— J’ai compris que tu ne voulais pas que je t’accompagne à ce cocktail, même si tu ne t’es pas donné la peine de me le dire en face. Alors j’ai pris d’autres dispositions.

— Il n’a jamais été question que je t’emmène.

— Tu ne m’emmènes jamais nulle part.

Marcia tremblait d’exaspération.

— Maman, j’ai envie de vivre. Et j’ai besoin que tu m’aides.

— Je t’ai aidée toute ma vie.

— Pardon? Toi?

— Qui t’a élevée? Tu as de l’instruction, tu as...

Marcia raccrocha.

Elle demanda à des amies, puis aux deux ou trois personnes de l’atelier d’écriture, même au garçon qui avait écrit le texte sur le ténia. Personne n’était disponible. Elle n’avait plus qu’une demi-heure pour trouver une solution et la seule personne à qui elle pouvait encore s’adresser, c’était son mari. Il se montra surpris et sarcastique. Ils se parlaient rarement mais, en cas de nécessité, se glissaient des billets sous la porte.

Il comptait passer la soirée avec sa nouvelle petite amie.

— Comme c’est mignon, dit Marcia.

— Qu’est-ce que tu veux que je fasse?

— Pourriez-vous venir tous les deux?

— Tu es vraiment désespérée. Ça doit être un nouveau petit copain. As-tu des chips... et de l’alcool?

— Prends ce que tu voudras. Tu l'as toujours fait.

C'était la première fois qu'elle laissait son mari mettre les pieds dans la maison depuis qu'il était parti. Si sa petite amie était là, au moins il n'irait pas fouiner partout.

Quand ils arrivèrent et que la petite amie ôta son manteau, Marcia remarqua qu'elle était enceinte.

Marcia alla se changer là-haut. Elle les entendait discuter dans le living-room. Puis ils écoutèrent de la musique.

Elle était sur le pas de la porte, prête à partir. Alec leur montrait sa nouvelle casquette de base-ball.

Son mari brandit alors une pochette de disque.

— Tu sais, il est à moi, ce disque.

— Je suis pressée, dit-elle.

Dans la voiture, elle songea qu'elle devait être folle, mais ce qu'elle faisait, après tout, c'était pour sa vie. Les gens ne prennent pas assez de risques, se dit-elle. Elle n'avait trouvé aucun professeur susceptible d'intéresser Aurélia. Elle n'allait quand même pas lui claquer la porte au nez. Marcia en avait fait assez pour elle ! Aurélia l'avait-elle autant aidée ?

Le mari d'Aurelia l'accueillit et alla lui chercher une coupe de champagne tandis que Marcia regardait autour d'elle. Le cocktail avait lieu au rez-de-chaussée et Marcia reconnut plusieurs écrivains. Les autres invités semblaient être des critiques, des universitaires, des psychanalystes et des éditeurs.

Le mal qu'elle s'était donné pour venir l'avait énervée. Elle but coup sur coup deux coupes de champagne et ne quittait pas le mari d'Aurelia, la seule personne, à part Aurélia, qu'elle connaissait.

— Voulez-vous qu'on vous présente comme professeur ou comme écrivain ? demanda-t-il. Ou bien ni l'un ni l'autre ?

— Ni l'un ni l'autre, pour le moment, fit-elle en lui prenant le bras. Parce que je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Vous n'avez pas encore décidé, hein ? dit-il.

Il la présenta à plusieurs personnes et ils se mirent à bavarder en groupe. Le principal sujet de conversation, c'était la famille royale, elle fut surprise de découvrir des intellectuels qui s'y intéressaient. Elle avait l'impression de se retrouver à l'école.

Elle aimait bien le mari d'Aurelia qui de temps en temps hochait la tête en souriant ; elle était consciente d'avoir un peu peur de lui. Il donnait l'impression de comprendre les gens et leurs désirs. Rien ne pouvait le choquer.

Il le fut quand même un peu lorsque, plus tard, dans la véranda, elle leva la tête pour l'embrasser. Elle était en train de dire : « Je vous en prie, je vous en prie, juste ça... » quand, à l'autre bout de la pièce, elle aperçut le directeur de son école et son épouse qui bavardaient avec une femme écrivain.

Le mari d'Aurelia se dégagea avec douceur.

— Toutes mes excuses, dit-elle.

— Je les accepte. Je suis flatté.

— Bonjour, Marcia, dit le directeur. Il paraît que vous avez beaucoup aidé Aurélia.

Elle ne voulait pas que le directeur la voie ivre et gênée.

— Oui, dit-elle.

— Aurélia va venir à l'école, elle s'intéresse à ce que nous faisons et veut discuter avec des élèves. (Il se baissa pour lui souffler à l'oreille.) Elle m'a donné une collection complète de ses livres. Dedicacés.

Elle avait envie de lui répondre : « Ils sont tous dedicacés, connard. » Elle sortit dans le jardin pour marcher un peu. Puis elle rentra et circula parmi les invités. Les gens s'en allaient. D'autres

discutaient avec ardeur. Personne ne fit le moins du monde attention à elle.

Sandor était allongé sur son lit, les mains sur les yeux. Elle s'assit auprès de lui.

— Je suis venue te dire que je ne viendrai plus si souvent maintenant. Non pas que je sois jamais venue souvent, sauf ces temps-ci. Mais... ça va être encore moins.

Il hocha la tête. Il l'observait. Il comprenait parfois très bien ce qu'elle disait.

— La raison, reprit-elle, si tu veux savoir la raison...

— Pourquoi pas ? fit-il en se redressant. Je t'offrirais bien quelque chose... mais, je suis désolé, il n'y a rien à boire ici.

— Il n'y a jamais rien ici.

— Je vais t'emmener prendre un verre.

— J'ai bien assez bu. Sandor, déclara-t-elle, tu es odieux. Il y a une phrase qui n'arrêtait pas de me venir à l'esprit au cocktail. Je suis venue te la dire. Des cailloux à sucer. Voilà. Pour arriver à subsister, nous devons évoquer nos souvenirs, les endroits d'autrefois, et quand nous sommes arrivés au bout, nous devons chercher encore. Pourtant, il nous faut sans cesse découvrir des choses nouvelles, sinon nous suçons des cailloux. Pour moi, ici... fit-elle en désignant la pièce... c'est aride, c'est pauvre, c'est mort.

Du regard, il suivit son geste qui balayait la chambre et la condamnait.

— J'essaie pourtant, dit-il. Les choses vont s'arranger, je le sais.

Elle l'embrassa.

— Salut. À bientôt.

Dans la voiture, elle se mit à pleurer. Il n'y était pour rien. Elle retournerait le voir un autre jour.

Elle rentra tard chez elle. Son mari dormait dans les bras de sa petite amie, une main posée sur son ventre. Une bouteille de vin vide et des assiettes sales tramaient par terre ; la télé marchait à plein volume.

Elle ôta le disque de la platine, le raya avec son ongle et le remit dans sa pochette. Elle réveilla le couple, les remercia tous les deux, glissa le disque sous le bras de son mari et les poussa vers la porte.

Elle commençait à monter l'escalier mais s'arrêta à mi-chemin, fit encore un pas, puis redescendit. Elle revint dans le living-room et passa son manteau. Elle sortit dans le petit patio cimenté derrière la maison. Tout était sombre et silencieux. L'air glacé la tira de sa torpeur. Elle ôta son manteau. Elle voulait que la morsure du froid soit comme une punition.

Pendant les vacances d'été, le matin de bonne heure, elle dansait parfois ici, sur des morceaux du *Roméo et Juliette* de Prokofiev tandis qu'Alec l'observait.

Éclairée par la lumière de la cuisine, elle disposa des briques en carré puis revint dans la maison et rassembla ses dossiers. Elle les emporta dehors et les vida. Elle brûla ses nouvelles ; elle brûla sa pièce et les premiers chapitres du roman. Il y en avait beaucoup et ce fut une belle flambée. Cela prit un long moment. Elle frissonnait, empestait la fumée et la cendre. Elle donna un coup de balai, puis se fit couler un bain et s'y attarda jusqu'à ce que l'eau tiédise.

Alec, installé dans le lit de sa mère, dormait. Elle déposa son cahier sur la table de chevet. Elle le garderait et s'en servirait comme journal. Mais, à part cela, elle cesserait d'écrire pendant quelque temps : au moins six mois, pour commencer. Ce n'était ni du masochisme, ni un suicide. Peut-être son rêve d'écrire avait-il été tout simplement une sorte de possession ou de drogue. Elle savait très bien qu'on pouvait être accro à n'importe quoi. Elle faisait de la place. Il restait un grand vide, qu'elle ne voulait pas combler en s'intoxiquant avec autre chose. Elle pourrait, elle le savait, devenir comme sa mère, et sucer des cailloux devant la télé soir après soir.

Mais au bout de quelque temps, il y aurait peut-être un avenir.



## Enfin, on se rencontre

Le mari de la maîtresse de Morgan lui tendit la main.

— Enfin, dit-il. C'était amusant de vous regarder planté de l'autre côté de la rue. J'étais ravi quand, après mûre réflexion, vous vous êtes décidé à m'adresser la parole. Voulez-vous vous asseoir ?

— Morgan, dit Morgan.

— Éric.

Morgan hocha la tête, laissa tomber ses clefs de voiture sur la table et s'assit au bord d'un fauteuil.

Les deux hommes se regardèrent.

— Vous buvez quelque chose ? demanda Éric.

— Dans un moment... peut-être.

Éric commanda une autre bouteille. Il y en avait déjà deux sur la table.

— Ça ne vous gêne pas ?

— Faites comme chez vous.

— C'est ce que je fais.

Éric termina sa bouteille et la reposa sur la table, les doigts serrés autour du goulot. Morgan remarqua sa fine alliance. Chez Morgan, Caroline déposait toujours la sienne dans un plat sur la table de l'entrée et la remettait en partant.

Éric avait demandé au téléphone :

— C'est Morgan ?

— Oui, avait répondu Morgan. Qui...

La voix reprit :

— Vous êtes le petit ami de Caroline ?

— Qui me demande ça ? Qui êtes-vous ?

— L'homme avec qui elle vit. Éric. Son mari. D'accord ?

— Bien. Je vois.

— Bon. Vous voyez.

Au téléphone, Éric avait dit : « Je vous en prie. Je vous en prie, rencontrez-moi. Je vous en prie.

— Pourquoi ? avait répondu Morgan. Pourquoi est-ce que je ferais ça ?

— Il y a certaines choses que j'ai besoin de savoir. »

Éric lui indiqua un café et lui fixa une heure. C'était un peu plus tard ce jour-là. Il serait là. Il attendrait.

Morgan appela Caroline. Elle était en réunion : Éric devait le savoir. Morgan hésita toute la journée et se décida à sortir de la maison à la dernière minute, après avoir marché de long en large dans le salon, sauta dans sa voiture et s'arrêta en face du café.

Même si Caroline avait décrit Éric, ses parents, ses folles crises de colère, la façon dont il avait la tête basse quand il était déprimé et même, ce qui fit rire Morgan, la façon dont il se grattait le derrière, Éric avait toujours été une ombre, une figure sombre et floue qui planait sur leurs vies depuis leur première rencontre. Et, si Morgan connaissait sur son compte des choses qu'il n'avait pas besoin de savoir, il n'avait aucune idée de ce qu'Éric savait de lui. Il avait encore à découvrir ce que Caroline avait pu lui raconter récemment. Ces derniers jours avaient été les plus dingues de la vie de Morgan.

La serveuse apporta une bière à Éric. Morgan allait en commander une autre pour lui, mais il se

ravisa et demanda de l'eau.

Éric eut un sourire sans gaieté.

— Alors, fit-il. Comment allez-vous ?

Morgan savait qu'Éric restait longtemps à son bureau. Il rentrait chez lui tard et se levait après le départ des enfants pour l'école. En le regardant, Morgan essaya de se représenter une scène que Caroline lui avait racontée. Pendant qu'elle se préparait le matin pour aller travailler, il traînait une heure au lit en pyjama, sans rien dire, mais en réfléchissant intensément, les mains posées sur les yeux, comme s'il souffrait et qu'il lui fallait trouver une solution à un problème.

Dès qu'elle le pouvait, Caroline partait travailler pour téléphoner à Morgan du bureau.

Au bout de deux mois, Morgan la pria de ne plus lui parler d'Éric et surtout pas de leurs tentatives pour faire l'amour. Mais, comme les rendez-vous de Morgan avec Caroline s'organisaient autour des absences d'Éric, elle mentionnait inévitablement son nom.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? s'enquit Morgan.

— Il y a des choses que j'ai envie de savoir. J'en ai le droit.

— Vous croyez ?

— Je n'ai donc aucun droit ?

Morgan savait que cette rencontre ne serait pas facile. Dans la voiture, il avait essayé de s'y préparer, mais autant faire des révisions pour un examen dont on ne vous avait pas donné le sujet.

— Très bien, fit Morgan, pour le calmer. Je vous comprends.

— Après tout, vous avez pris ma vie.

— Pardon ?

— Je veux dire ma femme. Ma femme.

Éric but une gorgée au goulot de sa bouteille. Puis il prit dans sa poche un petit flacon de comprimés et le secoua. Vide.

— Vous n'auriez pas des calmants sur vous, non ?

— Non.

Éric s'essuya le visage avec une serviette.

— J'en ai besoin, dit-il.

Pas de doute, il était bouleversé. Il devait être en état de choc. Morgan l'était ; Caroline aussi, évidemment.

Morgan savait pertinemment qu'elle avait commencé à le voir pour se remonter le moral. Elle avait deux enfants, un bon job, même s'il était assommant. Et puis, sa meilleure amie avait pris un amant. Caroline avait rencontré Morgan dans son travail et décidé aussitôt qu'il avait toutes les qualités requises. Elle était prête pour l'amour et une aventure. Pourquoi ne s'était-elle pas chaque jour plongée dans de telles délices ? Elle croyait qu'à part son « petit extra », rien ne changerait. Mais, comme se plaisait à le dire Morgan, il y avait des « conséquences ». Au lit, elle l'appelait « Monsieur Conséquences ».

— Je ne vais pas abandonner ma maison, déclara Éric. Mon foyer. Vous n'avez pas l'intention de me prendre ça aussi, en plus de ma femme ?

— Votre femme... Caroline, répondit Morgan en lui redonnant son individualité. Je ne l'ai pas volée. Je n'ai pas eu à la persuader. C'est elle qui s'est donnée à moi.

— Elle s'est donnée ? dit Éric. Elle avait envie de vous ? De vous ?

— Je vous assure.

— Est-ce que les femmes sont comme ça avec vous ?

Morgan essaya de rire.

— C'est vrai ? fit Éric.

— Rien qu'elle... récemment.

Éric le dévisagea, attendant qu'il poursuive. Morgan ne dit rien, se répétant qu'à tout moment il pouvait se lever et partir, que rien ne l'obligeait à supporter ce type.

— Vous la désirez ? demanda Éric.

— Oui, je crois.

— Vous n'êtes pas sûr ? Après tout ce gâchis, vous n'êtes pas sûr ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, alors ?

— Rien.

Peut-être en effet qu'il n'était pas sûr. Il s'était habitué à leur arrangement. Il y avait trop de conversations téléphoniques précipitées, de lettres mal interprétées, de rendez-vous à la va-vite, et de douloureuses séparations. Mais ils avaient vécu comme ça et c'était devenu presque une routine. Il avait plus reçu de la femme d'Éric – en la voyant seulement deux fois par semaine – que de n'importe quelle autre femme. Autrement, quand il ne travaillait pas, il visitait des galeries d'art avec sa fille ; il prenait son sac à dos, y glissait un guide et se promenait dans des quartiers de la ville qu'il ne connaissait pas ; il s'asseyait au bord du fleuve et prenait des notes. Qu'avait-il appris grâce à elle ? Le respect du monde ; la considération – voire l'estime – pour les sentiments, l'art et les autres gens. Elle l'avait initié aux plaisirs de l'insouciance.

— J'ai rencontré Caroline, dit Éric, quand elle avait vingt et un ans. Elle n'avait pas une ride. Elle avait les joues toutes roses. Elle jouait dans une pièce à l'université.

— Était-elle bonne comédienne ? Elle est bonne pour un tas de choses, n'est-ce pas ? Elle est perfectionniste.

— Il n'a pas fallu longtemps, reprit Éric, avant que nous prenions de mauvaises habitudes.

— Par exemple ? interrogea Morgan.

— Dans notre... relation. C'est le mot que tout le monde utilise, dit Éric. Nous n'avons pas l'habileté, le talent, le don de nous en débarrasser. Depuis combien de temps la connaissez-vous ?

— Deux ans.

— Deux ans !

Morgan était troublé.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? Vous n'en n'avez pas discuté ?

— Combien de temps pensez-vous, dit Éric, qu'il me faudra pour digérer tout cela ?

— Qu'est-ce que vous faites ?

Morgan avait observé les mains d'Éric, en se demandant s'il n'allait pas empoigner le goulot de la bouteille. Mais Éric fouillait dans le porte-documents qu'il avait tiré de sous la table.

— Depuis quand vous voyez-vous ? Vous devez sûrement vous en souvenir ! Vous ne fêtez pas tous les deux cet anniversaire ? demanda Éric en exhibant un gros cahier rouge. C'est mon journal. J'ai peut-être noté quelque chose ce jour-là ! Il faut que je repense à ces deux dernières années ! Quand on est trompé, chaque jour prend une coloration différente !

Morgan jeta un coup d'œil vers les autres consommateurs.

— Je n'aime pas qu'on me crie après, dit-il. Je suis trop fatigué pour ça.

— Mais non, mais non. Pardon.

Éric feuilleta les pages du cahier. Voyant Morgan l'observer, il referma le journal.

— Avez-vous jamais été trompé ? demanda-t-il à voix basse. Ça ne vous est jamais arrivé ?

— J'imagine que si, dit Morgan.

— Quelle suffisance! Vous croyez que c'est bien de tromper quelqu'un?

— On pourrait dire qu'il y a des circonstances qui rendent la chose inévitable.

— Ça fausse tout, répliqua Éric. Votre attitude donne à penser que ça n'a aucune importance. Êtes-vous cynique à ce point-là? C'est un acte grave. Regardez ce siècle!

— Pardon?

— Je travaille aux actualités télévisées. Je sais ce qui se passe. Votre cruauté, c'est la même chose. Pensez aux Juifs...

— Allons donc...

— Vous croyez que les autres n'ont pas de sentiments! Qu'ils ne comptent pas! Que vous pouvez les piétiner!

— Éric, je ne vous ai pas tué.

— Je pourrais mourir à cause de ça. Je pourrais mourir.

— Je le comprends, acquiesça Morgan.

Il se souvint qu'un soir, quand elle devait rentrer chez elle, pour se glisser au lit avec Éric, Caroline avait dit: « Si seulement Éric mourait... mourait, comme ça...

— Paisiblement?

— Très paisiblement. »

Éric se pencha sur la table.

— Dites-moi, vous êtes-vous senti mal à l'aise?

— Oui.

— À propos de ça?

— À propos de ça et à propos de tout, fit Morgan en riant. Mais certainement à propos de ça.

— Bon. Bon. L'âge mur est une période où on est solitaire.

— Sans aucun doute, dit Morgan.

— C'est intéressant. Plus solitaire qu'à aucun autre moment, vous ne trouvez pas?

— Si. Tout ce qui vous manque semble irrévocable.

— Entre l'âge de douze ans et treize ans, commença Éric, mon frère aîné, que j'adorais, s'est suicidé, mon père est mort de chagrin et mon grand-père est simplement mort de vieillesse. Croiriez-vous qu'ils me manquent encore?

— Comment pourrait-il en être autrement?

Éric but sa bière et réfléchit.

— Vous avez raison, il y a un vide en moi. Je voudrais bien, ajouta-t-il, qu'il y ait un vide en vous.

— Elle m'a écouté, dit Morgan. Et je l'ai écoutée aussi.

— Vous êtes vraiment à l'écoute l'un de l'autre, n'est-ce pas? dit Éric.

— On se sent vraiment mieux quand quelqu'un s'occupe de vous. Je n'ai jamais l'impression d'être seul quand je suis avec elle.

— Bon.

— J'étais décidé, cette fois-ci, à ne pas m'isoler du monde.

— Mais c'est ma femme.

Un silence.

— Qu'est-ce que disent les gens de nos jours? fit Éric. C'est votre problème! C'est mon problème! Vous croyez ça? Qu'en pensez-vous?

Morgan avait bu beaucoup de whisky et c'était la première fois qu'il fumait de l'herbe. À la fin des années soixante, il était à l'université, et il s'était retrouvé du côté de la gauche puritaine, et non avec les hippies. En ce temps-là, quand il avait besoin de décrocher, il s'était rendu compte à quel point la conscience résistait. Ces derniers jours, il essayait peut-être de se couper de tout parce qu'il avait envisagé d'oublier Caroline. De les oublier tous, Caroline, Éric et leurs gosses. D'ailleurs, peut-être allait-il le faire maintenant. Peut-être était-ce son côté secret et inaccessible qui les avait tous obligés à garder leurs distances.

Morgan s'aperçut que cela faisait quelque temps qu'il réfléchissait. Il se retourna vers Éric, qui tapotait sur la bouteille avec son ongle.

— J'aime vraiment votre maison, reprit Éric. Mais c'est grand, pour une seule personne.

— Ma maison, avez-vous dit ? Vous l'avez vue ?

— Oui.

Morgan regarda les yeux d'Éric. Il avait l'air plein de fougue. Morgan l'enviait presque. La haine pouvait vous donner une grande énergie.

— Vous avez fière allure, poursuivit Éric, avec votre short blanc et vos chaussettes blanches quand vous sortez pour courir. Ça me fait toujours rire.

— Vous n'avez donc rien de mieux à faire que de vous planter devant chez moi ?

— Vous n'avez donc rien de mieux à faire que de me voler ma femme ? répliqua Éric en braquant son doigt sur lui. Morgan, peut-être que vous allez vous réveiller pour découvrir un beau matin que les choses ne sont pas comme elles étaient la veille au soir. Que tout ce que vous possédez a d'une certaine manière été souillé et corrompu. Êtes-vous capable d'imaginer ça ?

— Bon, dit Morgan. D'accord, d'accord.

Éric avait renversé sa bouteille. Il posa sa serviette sur la bière répandue et mit la bouteille dessus.

— Avez-vous l'intention, dit-il, d'emmener mes enfants ?

— Quoi ? Pourquoi est-ce que je ferais ça ?

— Il faut que je vous dise, cette maison a été aménagée suivant mes indications, vous savez. J'ai une pergola. Je n'ai pas l'intention de déménager ni de la vendre. À vrai dire, pourtant (Éric arborait sur son visage une expression mi-souriante, mi-grimaçante), je serais peut-être mieux loti sans ma femme et sans les gosses.

— Quoi ? fit Morgan. Qu'est-ce que vous avez dit ?

Éric le regarda en haussant les sourcils.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, murmura-t-il.

Les enfants de Morgan étaient avec leur mère, la fille allait à l'université, le garçon dans un collège. Tous les deux travaillaient bien. Morgan n'avait rencontré que brièvement les gosses d'Éric. Il avait proposé de les prendre si Caroline envisageait de vivre avec lui. Il y était prêt, songea-t-il. Il ne voulait pas esquiver les problèmes graves. Mais, avec le temps, un des gosses pourrait, par exemple, devenir un drogué ; l'autre, une jeune prostituée. Et Morgan, parce qu'il était tombé amoureux de leur mère, risquait de se retrouver avec ce fardeau. Il connaissait des gens à qui c'était arrivé.

— Mes enfants, reprit Éric, vont être rudement furieux contre vous quand ils découvriront ce que vous nous avez fait.

— Oui, dit Morgan. Qui pourrait le leur reprocher ?

— Ils sont costauds et ils coûtent cher. Ils mangent comme quatre.

— Seigneur.

— Vous êtes au courant du travail que je fais ? demanda Éric.

— Pas autant que vous l’êtes du mien, à mon avis.

Éric ne réagit pas mais dit.

— C’est drôle de penser à vous deux parlant de moi. Je parie que vous étiez couchés là à souhaiter que j’aie un accident de voiture.

Morgan tressaillit.

— C’est un travail prestigieux, poursuivit Éric. Dans la salle de rédaction, vous savez. Bien payé. Un boulot excitant, un déferlement de sujets. Mais c’est insipide, sans intérêt. Je le vois bien maintenant. Les gens se consomment. Ils sont en même temps épuisés et soumis à de constantes décharges d’adrénaline. J’ai toujours eu envie de me mettre à la marche... aux randonnées, vous savez, avec brodequins et sac à dos. J’ai envie d’écrire un roman, de voyager, d’avoir des aventures. Ce serait peut-être une occasion.

Morgan resta songeur. Caroline avait dit qu’Éric s’intéressait peu au monde extérieur, sauf par l’intermédiaire du journalisme. L’aspect, l’odeur, le goût des choses n’exerçaient sur lui aucune fascination ; pas plus que les mobiles des gens dans l’existence. Alors que Morgan et Caroline, lorsqu’ils traînaient dans un bar avec leurs mains qui jouaient l’une avec l’autre, adoraient discuter de la vie privée d’amis communs, comme si à eux deux ils allaient pouvoir distiller l’âme d’un amour réussi.

Morgan reprit ses clefs de voiture.

— Ça m’a l’air d’une bonne idée, dit-il. Ce sera bien pour vous, Éric. Bonne chance.

— Merci beaucoup.

Éric ne donnait aucun signe de bouger.

— Qu’est-ce que vous aimez chez elle ? demanda-t-il.

Morgan avait envie de se mettre à crier, il aurait voulu frapper du poing sur la table en disant : J’aime la façon dont elle ôte ses vêtements, dont elle s’allonge sur le côté et me laisse lécher et embrasser les parties les plus douces de son corps, comme si j’avais approché de mon visage le festin de la vie et qu’ainsi j’aie pu atteindre le pays des merveilles de l’amour.

Éric se crispait.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Quoi donc ?

— Ce que vous aimez chez elle ! Si vous ne savez pas, peut-être pourriez-vous avoir l’obligeance de nous laisser tranquilles !

— Écoutez, Éric, rétorqua Morgan, calmez-vous une minute, je vais vous dire une chose. Il y a plus d’un an, elle m’a dit qu’elle voulait être avec moi. Et depuis, je l’attends. (Il braqua son doigt sur Éric.) Vous avez eu votre temps avec elle. Vous en avez eu plein. Je dirais même que vous en avez eu suffisamment. Maintenant, c’est mon tour.

Il se leva et se dirigea vers la porte. Ça n’était pas compliqué. Et puis c’était bon de se retrouver dehors. Il ne se retourna pas.

Morgan s’assit dans la voiture et soupira. Il démarra et s’arrêta au feu rouge au coin de la rue. Il pensait aller au supermarché. Caroline pourrait passer après son travail et il ferait la cuisine. Il lui préparerait sa boisson préférée, un whisky au gingembre. Elle serait heureuse qu’on s’occupe d’elle. Ils pourraient s’allonger tous les deux sur le lit.

Éric ouvrit la portière, monta et la referma derrière lui. Morgan le dévisagea. Dans la voiture derrière, le conducteur multipliait les coups de klaxon. Morgan franchit le carrefour.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part ?

— Je n’en n’ai pas fini avec vous, dit Éric.

Morgan regarda tour à tour la route puis Éric.

Éric était assis dans sa voiture, sur son siège, les pieds sur son tapis de caoutchouc. Morgan étouffa un juron.

— Qu'est-ce que vous allez faire? demanda Éric. Vous avez décidé?

Morgan roulait toujours. Il vit qu'Éric avait pris un bout de papier collé au tableau de bord. Morgan se rappela que c'était une liste de courses que Caroline lui avait préparée. Éric la remit en place.

Morgan fit demi-tour et accéléra.

— Nous allons passer à son bureau maintenant pour en discuter avec elle. C'est ce que vous voulez? Je suis certain qu'elle vous dira tout ce que vous avez envie de savoir. Sinon... prévenez-moi quand vous voudrez descendre. Vous n'avez qu'à me dire.

Éric se contentait de garder les yeux fixés devant lui.

Morgan pensait qu'il avait eu peur du bonheur et qu'il l'avait tenu à l'écart; il avait eu peur des autres et il les avait tenus à l'écart. Il avait toujours peur, mais c'était trop tard.

Soudain, il frappa sur le volant et dit:

— D'accord.

— Quoi? fit Éric.

— J'ai pris ma décision, dit Morgan. La réponse est oui. Oui à tout! Maintenant, il faut que vous descendiez. (Il stoppa la voiture.) J'ai dit: dehors!

S'éloignant, il regarda dans le rétroviseur Éric devenir de plus en plus petit.

## La lune en plein jour

Affalé dans l'unique fauteuil de leur chambre à Paris, Ian attendait que Marina en ait fini dans la salle de bains. Elle allait y rester quelque temps car elle s'appliquait des onguents – sept crèmes différentes, lui avait-elle confié – sur presque tout le corps, en frictionnant lentement. On ne pouvait pas dire qu'elle se négligeait.

Il était content d'avoir quelques minutes de solitude. Récemment, les jours importants n'avaient cessé de se succéder : il avait le sentiment que celui-ci allait être décisif et que tout son avenir en dépendrait.

Le matin précédent, avant qu'ils sortent prendre leur petit déjeuner, il avait écouté la *Sonate en si bémol majeur* de Schubert : il ne la connaissait pas. À part quelques cassettes de pop, c'était tout ce qu'il y avait comme musique dans l'appartement d'Anthony. Le premier jour, Ian avait découvert celle-ci sous le futon.

En se levant pour aller mettre le CD dans le lecteur, il aperçut dans le miroir de la penderie un personnage d'une toile de Lucian Freud : un homme entre deux âges, pâle comme la mort, un peu empâté, vêtu d'un léger imperméable beige ; il se tenait auprès d'une plante qui se mourait dans un pot, et, à son vif étonnement, il arborait une absurde expression d'espoir ou d'envie de plaire. S'il n'avait pas perdu son sens de l'humour, il aurait éclaté de rire.

Il augmenta le son pour masquer les voix qui montaient d'une école voisine. Cela lui rappelait sa fille, qui en ce moment vivait à Londres avec sa grand-mère. Jane, la femme de Ian, avait été transportée à l'hôpital. Il devrait mettre Marina au courant et en discuter avec elle. Elle ne tenait pas à entendre parler de sa femme et d'ailleurs ce n'était pas un sujet qu'il souhaitait aborder avec elle. Mais s'il ne se lançait pas, sa femme continuerait à faire planer son ombre sur lui, sur tous les deux – et à tout assombrir.

Même si Ian était un enfant de la pop intimidé par ce qu'il imaginait être de la musique classique, il écoutait avidement la sonate de Schubert, parfois en marchant de long en large. Il avait beau l'entendre souvent, il n'arrivait pas à expliquer l'état dans lequel il était lorsque le morceau se terminait, car il ne ressentait rien de particulier. Il aimait l'idée d'une musique qu'il ne comprendrait jamais ; cela lui paraissait important. C'était réconfortant aussi d'avoir encore la possibilité d'être excité, fasciné aussi bien que consolé. Certains matins, il s'éveillait avec l'envie d'entendre le morceau.

Marina et lui avaient passé dix jours dans le minuscule appartement que possédait son meilleur ami et associé, Anthony, qui avait une maîtresse française. Rue du Louvre, l'appartement était bien situé pour faire des promenades, aller dans les musées et dans les bars, il avait toutefois l'inconvénient d'être au sixième étage. Marina trouvait de plus en plus pénible de grimper les marches en bois étroites et gauchies. Même s'ils ne sortaient pas plus d'une fois par jour. Le temps était clair, mais glacial. Il faisait froid dans l'appartement, sauf près du radiateur électrique fixé au mur, là où se trouvait le seul fauteuil.

Qu'y avait-il entre lui et Marina ? Seulement un rêve ? Même aujourd'hui, il n'en savait rien. Pour le découvrir, il devait qu'aller jusqu'au bout de chaque soupir, de chaque cri de leur amour stupide, merveilleux, égoïste. Alors, ils sauraient enfin s'ils étaient capables de continuer tous les deux.

Il avait écouté deux fois déjà la sonate lorsqu'elle entra, nue et se tenant le ventre. Elle s'accroupit sur le futon pour s'habiller. Pendant des jours, des mois et des années, il avait désiré sa présence, et aujourd'hui il n'arrivait même plus à se rappeler s'ils se parlaient ou non.

— Ne prends pas froid, dit-il.

— Je n'ai rien à me mettre.

Maintenant qu'elle était enceinte, rares étaient les vêtements qui lui allaient encore. Lui-même avait quitté Londres avec deux pantalons et trois chemises, dont l'une que Marina portait la plupart du temps. Il avait eu le sentiment d'être un voleur : avoir l'idée de prendre ses affaires dans l'appartement qu'il avait partagé avec sa femme, surtout en son absence. Il possédait maintenant moins de choses qu'à l'époque où il était étudiant, voilà vingt ans.

— Il faut que nous achetions des vêtements, dit-il.

— Combien d'argent nous reste-t-il ?

— Une des cartes de crédit marche encore. Enfin elle marchait encore hier soir.

— Comment paierons-nous ?

— Je trouverai du travail.

— Vraiment ? ricana-t-elle.

Avant de quitter Londres, on lui avait refusé un poste parce qu'elle était enceinte.

— Peut-être dans un débit de boissons, dit-il. Pourquoi ris-tu ?

— Toi – si délicat, si fier –, vendant des bières et des chips.

— C'est important pour moi, de ne pas te laisser tomber.

— J'ai toujours gagné ma vie.

— Mais maintenant tu ne peux plus.

— Tu crois ?

— Anthony pourrait me prêter de l'argent, dit-il. Tu n'as pas oublié qu'il venait cet après-midi ?

— On ne peut pas lui demander tout le temps de l'argent.

— Je t'aime, dit-il.

Elle le regarda.

— Tant mieux.

La veille au soir, ils étaient allés à pied jusqu'à un restaurant près du Luxembourg et avaient observé à quel point les Parisiens prenaient leurs repas au sérieux. Les garçons étaient des professionnels plutôt que des étudiants, la cuisine était copieuse et vieillotte, faite pour être mangée plutôt que regardée. Les gens plus âgés glissaient dans leur col le coin d'une grande serviette et on avait mis des coussins sur les sièges des enfants.

— Quand j'avais seize ans, avait dit Marina, je rêvais de venir vivre et travailler à Paris.

— Nous vivons à Paris maintenant, avait-il répondu. Enfin presque.

— Je n'imaginai pas, dit-elle, que ce serait comme ça. Dans ces conditions.

Sa remarque pleine d'amertume lui donna le sentiment qu'il l'avait piégée : peut-être avait-elle la même impression. Comme ils rentraient à pied, sans échanger un mot, il se demanda qui elle était vraiment, et comment sa personnalité s'était construite. L'un et l'autre s'observaient, s'étudiaient, espérant découvrir le personnage qui se dissimulait au fond de chacun d'eux. Mais cette découverte était-elle essentielle, puisque, au bout du compte, il fallait vivre avec quelqu'un qui n'était pas tout à fait celui-là ?

Marina et lui étaient venus à Paris voilà plus d'un an, sous le prétexte d'un voyage d'affaires. Ils ne s'étaient vus auparavant que de façon intermittente et n'avaient jamais passé aussi longtemps ensemble que pendant ces dix jours. Elle avait gardé une chambre dans la maison qu'elle partageait avec d'autres jeunes. Les femmes étaient envieuses et étonnées de sa grossesse, les garçons très curieux de savoir pourquoi elle gardait secret le nom du père.

Quand Ian avait quitté sa femme, il avait passé avec Marina quelques nuits dans la maison

londonienne d'Anthony. Anthony habitait seul, la maison était vaste et peinte en blanc avec des parquets de bois brut, très tendance. L'ameublement était très dépouillé, sauf quelques canapés pâles et coûteux : on aurait dit un décor de théâtre attendant des comédiens. Ian s'y sentait comme un intrus et déclara à Anthony qu'il devait absolument partir. Cinq ans plus tôt, ils avaient monté ensemble une maison de production de films. Mais cela faisait près de trois mois que Ian n'y travaillait plus. Il avait demandé à Anthony de bloquer son salaire et occupait son temps à se traîner, ivre le plus souvent, ne parlant qu'à des fous, des épaves, à des gens qui ne le connaissaient pas. Se suicider était une entreprise délicate, qui demandait réflexion, et Anthony l'avait arrêté en chemin. Ian ne savait pas s'il pourrait se remettre à travailler un jour. Il avait perdu la notion de ce qu'il faisait. C'était en partie pour cela qu'Anthony était arrivé à Paris, pour l'arracher à cette errance.

Ian n'arrivait pas à oublier la générosité d'Anthony. C'était sur son insistance et à ses frais que Ian et Marina étaient venus s'installer à Paris dans son appartement.

— Voyez si vous avez envie d'être ensemble, avait-il dit. Restez là-bas aussi longtemps que vous voulez. Et faites-moi part de votre décision.

— Tout le monde me conseille de renoncer à elle et de revenir avec Jane. On n'arrête pas de me dire combien Jane est gentille. Je ne peux pas faire ça, mais les gens me prennent pour un idiot...

— Sois idiot et que les autres aillent au diable, avait dit Anthony.

Pendant que Marina s'habillait, Ian savait qu'ils étaient au bord d'une rupture définitive. Ils avaient eu leur temps à Paris et le fossé qui les séparait était considérable. Ces derniers jours, elle avait parlé de rentrer à Londres, de trouver un petit appartement, un travail et d'élever l'enfant toute seule. D'ailleurs de nombreuses femmes vivaient maintenant comme ça : c'était presque par orgueil. Sa présence à lui serait superflue. Il s'en rendait compte : c'était important pour elle de savoir qu'elle pouvait se débrouiller seule. Bien que leur amour semblât destructeur, il voulait la persuader qu'ils avaient encore une chance ensemble, même si, la moitié du temps, il n'y croyait pas. Il n'avait aucune envie de se battre : tout allait à vau-l'eau, c'était la fatalité. Pourtant, une partie de lui n'était pas disposée à capituler. Croire à la fatalité, c'était avouer qu'on n'avait pas de volonté propre, et il ne voulait pas de ça non plus.

— J'ai faim, dit-elle.

— Alors, allons manger.

Il l'aida à se relever.

— J'ai le vertige, dit-elle.

— Chaque fois que tu auras envie de t'asseoir, tu n'as qu'à me le dire et un fauteuil t'attendra.

— Bon. Merci.

Il la prit dans ses bras en se penchant vers son ventre.

— Je suis si heureuse que tu sois là.

— Je serai toujours là, si tu as besoin de moi.

Elle se contempla dans la glace.

— J'ai l'air d'un pingouin.

— Alors, dit-il, partons pour le pôle Sud.

— Ne te moque pas de moi.

— Pardon si je t'ai offensée.

— Ne commençons pas, dit-elle.

Maintenant qu'elle avait les seins gonflés, les joues rouges, qu'elle avait des bras, des jambes et des cuisses robustes, elle s'angoissait à l'idée qu'il n'avait aimé que sa minceur et sa jeunesse. Elle se sentait lasse aussi et avait le sentiment, à l'approche de la trentaine, d'être passée sans le vouloir à une

autre phase de son existence. Tout ce qu'elle souhaitait, la plupart du temps, c'était s'allonger. On apercevait les veines à travers la peau pâle de ses jambes, chaque soir elle lui demandait de masser ses chevilles douloureuses. Cependant elle avait conservé sa peau claire, ses longs cheveux brillants. Elle n'avait pas de bourrelets. Ses chairs étaient tendues, comprimées au maximum ; elle se portait bien.

Elle arriva hors d'haleine en bas de l'escalier, mais tous deux étaient contents d'être dehors.

Elle aimait flâner dans Paris : les rues étaient bordées de galeries de tableaux et les boutiques regorgeaient de petits objets. C'était une ville où les gens attachaient de l'importance au bon goût. Tout semblait paisible et rien n'était agressif. On était loin de la vulgarité, de la fureur et de la frénésie de consommation qui une fois de plus à Londres étaient redevenues à la mode. Là-bas, les façades des kiosques à journaux étaient tapissées de magazines et de quotidiens, où s'étaient les portraits de nouveaux artistes, dramaturges, paroliers, comédiens, danseurs, architectes – tous cyniques, et dérangeants dans le nouveau style britannique. Chaque jour des restaurants s'ouvraient et des chefs devenaient célèbres. À minuit, à Soho et à Covent Garden, il fallait se frayer un chemin dans la foule comme un jour de carnaval. À moins d'être amoureux et installé, ce n'était pas une ambiance qui attirait Ian.

Tout en marchant, Ian aperçut un homme entre deux âges, élégamment vêtu, qui se dirigeait vers lui, en tenant la main d'une adolescente à peu près du même âge que sa propre fille. Ils bavardaient en riant. Ian se dit que la petite devait être en retard pour l'école et que son père l'accompagnait car il n'avait rien de plus important à faire, il avait l'air attentif, encourageant, généreux, disponible : le père, se dit Ian, qu'il aurait voulu être. Il savait que les enfants avaient besoin qu'on les écoute. Il imaginait sa fille disant : « Papa nous a plaquées. Il n'était jamais là. » Il ferait de son mieux, mais ce serait différent : sans le vouloir, il avait échoué.

Ian se retourna et attendit Marina. Elle penchait la tête, comme elle le faisait souvent, elle avait mis un bonnet de laine grise avec un pompon. Par-dessus sa longue robe noire, elle portait un manteau à col de fourrure qui lui tombait jusqu'aux chevilles et avait chaussé des baskets. Quand elle l'eut rejoint, il lui prit le bras.

Il s'était accoutumé à son embonpoint. Des jours durant il semblait oublier qu'ils allaient avoir un enfant jusqu'à ce que, aux moments les plus inattendus, il fût pris de terreur devant cette perspective accablante, en même temps qu'il se rendait compte qu'ils étaient liés l'un à l'autre. Au début, ils avaient parlé d'avortement, mais aucun d'eux n'aurait pu supporter une condamnation aussi radicale. Ils s'aimaient, mais étaient-ils capables de vivre ensemble ? C'était un supplice : si cela ne marchait pas entre eux, alors non seulement il aurait inutilement brisé son foyer, mais il se retrouverait sans rien, tout seul.

Il songea à ce qu'elle avait supporté : l'écouter se plaindre que tout était épouvantable, l'entendre gémir et crier dans son sommeil comme s'il était habité de fantômes ; subir tour à tour ses craintes et ses doutes ; ses brusques enthousiasmes ; sa stupidité, sa sagesse, son expérience et sa naïveté ; il l'avait fait rire mais il pouvait aussi l'exaspérer. Il fallait toujours compter avec autrui ! Et si tomber amoureux ne vous faisait qu'entrevoir une facette de l'autre, à qui réellement s'adressait la passion ?

Elle s'assit dans le café voisin où ils avaient leurs habitudes, et il alla au comptoir commander le petit déjeuner. Il le fit en anglais à voix basse : cela agaçait Marina qu'il n'essaie pas de parler français. Cela faisait près de vingt-cinq ans qu'il l'avait étudié, et les efforts qu'il déployait étaient vains et humiliants.

Il regardait les Parisiens entrer, avaler leur café, engloutir un croissant et partir en hâte pour leur travail. Marina restait là, les mains sous son ventre. Le bébé avait dû s'éveiller car il – oui, c'était un garçon – donnait des coups de pied. Par moments, elle avait la peau du ventre si mince et si tendue qu'il lui semblait qu'elle allait se déchirer, comme si l'enfant essayait de s'ouvrir un chemin. Elle

avait des angoisses – que le bébé soit aveugle ou autiste – ainsi que des douleurs inconnues, des battements et des palpitations dans le ventre. C'étaient des frayeurs ordinaires: il avait déjà vécu tout cela avec une autre femme, mais il n'avait pas envie de le lui rappeler.

— Je te trouve encore plus belle aujourd'hui, dit-il en s'asseyant. Voilà longtemps que tu n'as pas eu les yeux aussi brillants.

— C'est étonnant.

— Pourquoi?

— Tout a été si difficile.

— Oui, un peu. Mais ça va s'arranger.

— Tu crois?

Bien sûr, l'idée d'avoir un autre enfant lui inspirait des sentiments contradictoires. Il se rappelait l'époque où il était rentré de la clinique avec Jane et leur fille. Il avait pris une semaine de congé et avait compris alors combien ils avaient passé peu de temps ensemble au cours de ces cinq dernières années. À cette époque, ils avaient partagé les mêmes craintes; et, pendant quelque temps, avaient été amoureux. Mais chacun restait ancré sur ses positions. Il refusait d'utiliser les mots qu'elle attendait; elle n'épousait aucune de ses opinions à lui. La petite était, et restait, surtout quand elle avait ses crises de rage, l'expression ou le témoin de tout ce qui les séparait, d'un fossé qu'ils étaient incapables de combler. Il avait hâte de voir sa fille sans Jane.

— Qu'est-ce qui te tracasse aujourd'hui? demanda Marina pendant qu'ils buvaient leur café. Tu as le regard perdu dans le vide, tu secoues la tête, comme un merle. Je me demande quelle sorte de ver tu as repéré. Ce n'est pas grave, j'espère?

— Bien sûr que non. Seulement... je dois discuter avec Anthony cet après-midi... et je ne sais pas encore ce que je vais lui dire.

— Ni ce que tu vas faire.

— C'est exact.

— Tu n'as pas envie de rentrer?

— Je ne sais pas. (Ils beurrèrent leurs croissants en silence.) On peut dire qu'ici nous commençons à tourner en rond. Et puis Anthony a changé, ajouta-t-il.

— Comment ça?

— Tu n'as pas envie que je parle, n'est-ce pas?

— Mais si. J'adore nos conversations, dit-elle. J'aime le son de ta voix... même si je n'écoute pas chaque mot.

Il lui expliqua qu'ils avaient fait tourner leur société pour s'amuser. Jamais ils n'avaient voulu travailler jusqu'à des heures impossibles ni accepter des projets uniquement pour de l'argent. Ces cinq dernières années, ils avaient produit trois longs métrages, dont l'un avait eu un succès de critique et couvert ses frais. Ils avaient également produit un certain nombre de documentaires pour la télévision. Mais voilà peu de temps, sans en discuter vraiment avec Ian, Anthony s'était lancé dans un coûteux projet de comédie américaine qui devait se tourner à Londres, avec un metteur en scène acariâtre et sans talent.

Anthony s'était fait de nouveaux amis dans le cinéma et à la télévision. Il prenait l'avion pour aller voir les matches à domicile de Manchester United et avait sa place dans la loge des dirigeants du club. Il fréquentait les dîners des nouveaux travaillistes et Ian le soupçonnait de financer le parti. Il se vantait d'avoir un nouvel ami qui avait un ruisseau à truites au fond de son jardin, bien que Ian doutât qu'Anthony sache reconnaître une truite à moins qu'elle ne lui soit servie dans son assiette.

En vingt ans, Ian s'était fait de nombreuses relations dans sa profession. Il était comme le fils dont

on rêvait, toujours prêt à écouter et à admirer : il collectionnait les mentors. La plupart de ces amis, issus en majorité de milieux très ordinaires, vivaient maintenant dans un luxe ostentatoire, comme les grands industriels du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils étaient rédacteurs en chef, metteurs en scène, éditeurs, directeurs de chaînes de télé, grands journalistes, professeurs. À leurs moments perdus, et ils semblaient en avoir beaucoup, ils présidaient des conseils d'administration. Chez les hommes, la cinquantaine naissante était une période de frivolité, de découvertes et de vie facile.

Si Ian était déconcerté, c'était parce que cette génération, qui avait dix ans d'avance sur lui, avait formé jadis un groupe de gens entêtés, libérés, dissidents. Au fond, c'était Thatcher qui les avait aidés à prendre le pouvoir. Marchant sur ses traces, ils avaient viré à droite pour finir au centre. Leurs opinions politiques de gauche avaient évolué vers la tolérance sociale et l'irrévérence. À part cela, ils fumaient le cigare et se faisaient conduire le vendredi après-midi par leur chauffeur jusqu'à leur maison de campagne ; là-bas, avec des amis qui surveillaient leurs terres, et des femmes du pays qui travaillaient à la cuisine, ils discutaient de leurs chances d'être ou non anoblis. Ils étaient excités comme des collégiens quand les journaux parlaient d'eux. Ils auraient voulu tout diriger.

— Ils ont perdu leur audace intellectuelle, dit Ian.

— Il y a une partie de toi qui envisage l'avenir de cette façon, répondit Marina.

— Je me rends compte qu'il faut avoir de nouvelles ambitions. Mais je ne sais pas lesquelles.

Il la regarda. Il se sentait prêt à aborder le sujet de sa femme.

— Il faudra bien finir par revenir à Londres, reprit-il. Très bientôt, sans doute et... faire face à tout. J'ai envie de le faire, et je n'en n'ai pas envie.

— Où irons-nous ? demanda-t-elle. Je n'ai rien, ton argent est investi dans la maison de ta femme et tu n'as pas de travail.

— Eh bien...

Il était persuadé qu'elle lui faisait confiance et croyait que, malgré tout, il savait peut-être ce qu'il faisait. En regardant maintenant son doux visage, ses doigts effilés qui émiettaient un croissant, il songeait à la dignité qui émanait d'elle. S'il la trouvait royale, ce n'était pas parce qu'elle était impérieuse, mais parce qu'elle restait calme. Jamais elle ne s'agitait et tout ce qu'elle faisait avait son utilité.

Ils avaient cessé de parler de l'avenir et de ce qu'ils devraient faire pour construire une vie ensemble, comme s'ils étaient devenus des enfants à qui il fallait tout expliquer. Ils vagabondaient dans Paris, suivant une routine implicite, consultant leurs guides, visitant des galeries, des musées et des jardins publics, allant le soir au restaurant.

S'il devait l'aimer, il lui fallait se transformer : incapable d'amour avec Jane, devenir un homme qui saurait combler Marina. La transformation devrait être rapide, s'il ne voulait pas la perdre. S'il ne parvenait pas à s'entendre avec cette femme, il n'y arriverait avec aucune autre et il était fichu.

— On s'en va ? fit-elle.

Il l'aida à passer son manteau. Ils traversèrent la Seine par la passerelle et s'installèrent sur un banc face au Pont-Neuf, pour profiter de la vue. Il se dit que le moment était peut-être mieux choisi pour parler de sa femme ; mais il prit le bras de Marina et ils continuèrent leur promenade.

Ils savaient que la file de visiteurs impatients attendant à l'entrée du musée d'Orsay n'allait pas mettre longtemps à s'écouler. Il était stupéfait par cette soif de connaissance des foules, ce besoin de contempler de belles choses.

Dans le musée, Marina allait de son côté quand, auprès des *Portes de l'Enfer* de Rodin, Ian se retrouva devant une tour de pierre blanche : c'était *Balzac*. Ian avait vu bien des fois la sculpture depuis son adolescence mais, cette fois, elle le fit soudain rire aux éclats. Certes, Balzac avait été ce personnage gras et échevelé, obsédé par l'argent plutôt que par l'immortalité vers laquelle Rodin lui

avait fait tourner le regard. Dans le souvenir de Ian, Balzac avait traversé la vie en coup de vent et en avait tiré peu de satisfactions ; ses ambitions avaient été un peu ridicules – ou peut-être mesquines et irréfléchies. C'était pourtant un grand homme, quelqu'un qui avait agi pour transformer son expérience en une œuvre immense et sensuelle. Rodin assurément avait fait de Balzac un personnage puissant. Ian se rappelait combien sa mère à lui, une femme timorée, était effrayée du tapage qu'il faisait et de l'énergie qu'il déployait : elle ne cessait de le supplier de se « calmer ». Le simple fait qu'il fût vivant semblait l'inquiéter. Pour Marina aussi, Ian avait réussi à freiner ses fureurs, son énergie et les ravages qu'à son avis pouvait causer le seul fait d'être un homme : à tel point qu'il risquait de la voir pour cela lui retirer son amour. Quel mal au XX<sup>e</sup> siècle avaient pu causer ainsi les hommes instables ! N'avait-il pas fait du mal à sa femme ? Et pourtant, en contemplant maintenant l'idée que Rodin se faisait de Balzac, il songea : Plutôt être un monstre qu'un ange castré. Si la tragédie du XX<sup>e</sup> siècle avait été le fascisme et le communisme, le triomphe était de les avoir vaincus tous les deux. Faute de sentiment de culpabilité, nous perdons toute humanité, mais si le remords est trop grand, rien ne peut se racheter !

En quittant le musée d'Orsay, il remarqua qu'il marchait vite et à quel point il était ranimé et stimulé. Rodin et Balzac lui avaient vraiment fait du bien.

Au moment d'entrer dans un restaurant, Marina fit remarquer que l'établissement paraissait cher, mais il la poussa à l'intérieur en disant :

— Nous allons juste manger... et boire !

Elle lui lança un regard interrogateur, mais il avait besoin de parler ; il pensait encore au Rodin : c'était comme un talisman ou le souvenir d'on ne sait quelle extase enfantine. Il pouvait bousculer le monde, celui-ci survivrait. Il avait probablement trop lu Beckett quand il était jeune. Il aurait mieux fait de lire Joyce.

— Je sais que tu n'as pas envie qu'on en parle, dit-il, mais ma femme...

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

Déjà elle était inquiète.

— Elle est à l'hôpital. Elle a avalé des comprimés et de l'alcool... et elle a perdu connaissance. Je crois qu'elle l'a fait après que je lui ai parlé du bébé. De notre bébé. Tu sais.

— Elle est morte ?

— Ce serait peut-être un soulagement. Mais non. Non. C'est terrible d'imposer ça aux autres, poursuivit-il, à notre fille en particulier. Cela m'a étonné, car je ne pensais pas que Jane tenait à moi. Elle a dû perdre la tête. Il faudra pourtant bien qu'elle comprenne qu'elle ne doit plus se cramponner à moi éternellement. Je n'ai pas envie de m'étendre là-dessus. Je voulais juste que tu saches, c'est tout.

Un moment, elle garda le silence.

— Je la plains, dit-elle, et elle se mit à pleurer. Avoir perdu un amour qu'on croyait éternel et devoir se remettre d'une chose pareille. C'est terrible, terrible, terrible !

— Oh, tu sais...

— Comment être sûre que tu ne m'en feras pas autant ?

— Pardon ?

— Comment veux-tu que je sache que tu ne me quitteras pas, moi aussi ?

— Comme si j'avais l'habitude de... ce genre de chose ?

— Tu l'as fait une fois. Ce n'est peut-être pas la seule. Qu'est-ce que j'en sais ?

Horrié, il resta muet. S'il parlait, il allait dire des horreurs. Mais il fallait pourtant parler.

— J'ai toujours peur, reprit-elle, que tu te lasses de moi et que tu retournes auprès d'elle.

— Je ne ferai jamais ça, jamais. Pourquoi veux-tu ?

— Vous vous connaissez bien.

— Passé un certain âge, dit-il, tout se situe sous le signe de l'éternité, ce qui n'est sans doute pas plus mal. Je n'ai plus le temps de tergiverser.

— Mais tu es faible. Tu ne luttas jamais. Tu laisses les gens te marcher sur les pieds.

— Qui donc ?

— Moi. Anthony. Ta femme. Elle m'a toujours fait peur.

— Tu as raison. C'est plus fort que moi, je compte toujours sur la gentillesse des autres.

— On ne peut pas survivre en ne tablant que sur ça. (Elle évitait de le regarder.) Ta faiblesse déconcerte les gens.

— Je ne suis pas un fantasme, seulement un pauvre être humain avec ses faiblesses – et quelques points forts –, comme tout le monde. Mais j'ai envie d'être avec toi. J'en suis certain. (Il régla l'addition.) J'ai besoin d'aller marcher un peu, dit-il. Il faut que je réfléchisse à ce que je vais dire à Anthony. Je te retrouverai plus tard à l'appartement.

Elle lui prit la main.

— Ce serait navrant si ton intelligence et ton esprit... si tout ça s'en allait à vau-l'eau. Maintenant, embrasse-moi.

Il sortit, la laissant avec son cahier. Il erra sans but dans le froid. Avec une heure d'avance, il se retrouva attablé au café où il devait retrouver Anthony.

Il pensait que celui-ci comprendrait les problèmes qu'on pouvait avoir avec une femme. Mais il n'était pas sûr qu'Anthony allait se montrer un associé patient. Ian avait eu un comportement imprudent, désinvolte même. Maintenant, Anthony avait moins besoin de lui. Et si Ian avait largué sa propre femme, Anthony pourrait bien lui faire le même coup.

De l'intérieur du café, Ian aperçut Anthony dans sa Mercedes conduite par un chauffeur. Il avait renvoyé la voiture et se lissait les cheveux, s'époussetait. Il était accompagné d'une jeune femme – sans doute sa nouvelle assistante – à qui il donnait des instructions. Il la laissa arpenter le trottoir en passant des coups de fil, puis il entra.

Il portait un costume sombre bien coupé et s'était teint les cheveux. Grand et décharné, Anthony buvait peu. Il avait des idées un peu confuses et était incapable de s'entendre avec les femmes. Il avait peu de vices, et Ian avait tenté de l'initier à quelques-uns. Après son premier comprimé d'ecstasy (fourni par Ian, qui se les procurait auprès de son facteur), ils se mirent à prendre des drogues – principalement de l'ecstasy, avec de la cocaïne pour se soutenir et du cannabis pour se calmer. Il leur fallut un an pour se rendre compte qu'ils ne retrouveraient jamais plus le plaisir qu'ils avaient éprouvé le premier soir. Maintenant, Ian se contentait de tranquillisants.

— Où est-elle ? demanda Anthony en regardant alentour. De quoi a-t-elle l'air ?

— Elle est restée dans l'appartement. En pleine forme. Seulement... je lui ai dit pour Jane.

Anthony s'assit et commanda une omelette.

— Une sacrée casse-pieds qui fait du chantage, murmura-t-il.

— L'idée de la mettre au courant, ça me rendait dingue. Peux-tu me dire comment va Jane ?

Il avait demandé à Anthony d'aller aux nouvelles. Anthony savait s'y prendre.

— Elle n'a rien qui cloche physiquement, répondit Anthony. Bien sûr, elle est désemparée et déprimée, mais ça passera. Elle sort aujourd'hui de l'hôpital.

— Penses-tu que je devrais aller la voir ?

— Je n'en sais rien.

— Ma conscience, dit Ian, me harcèle un peu ces temps-ci. As-tu mes tranquillisants ?

— J'ai raconté à ce charlatan que c'était pour moi. Il n'a pas voulu m'en donner. Il m'a dit que

j'étais assez tranquille comme ça.

— Alors, tu ne m'en as pas apporté ?

— Non.

— Oh, Anthony.

Anthony ouvrit son porte-documents et en sortit un petit ordinateur, un véritable gadget, qu'il posa sur la table.

— Écoute... (Il s'affairait, n'arrivant pas à imiter la nonchalance que Ian avait adoptée.) J'ai besoin de ton avis à propos d'un metteur en scène que je... que nous pourrions employer. Je crois que tu le connais.

Tandis que Ian donnait son avis, Anthony pianotait sur son clavier, un peu n'importe comment sembla-t-il à Ian : les doigts d'Anthony paraissaient trop gros pour les touches. Ian savait qu'il ne comprendrait jamais ces machines-là, tout comme sa mère avait décidé qu'elle était trop vieille pour s'embarrasser de magnétoscopes et d'ordinateurs. Cependant, Ian se disait que pour un idiot, il n'avait pas de si mauvaises idées.

Anthony et lui changèrent rapidement de sujet, comme Ian aimait souvent le faire, et se mirent à parler football. Ian, qui n'avait pas eu les journaux anglais, voulait connaître les résultats. Anthony raconta qu'il était allé à Stamford Bridge voir la rencontre Manchester United-Chelsea.

— Tu veux me rendre jaloux, dit Ian.

— Viens donc la prochaine fois ?

— C'est vrai, Londres me manque.

Quand il n'arrivait pas à dormir, Ian s'imaginait qu'il roulait en taxi dans Londres. Il traversait le West End et Trafalgar Square, descendait le Mail, passait devant le palais de Buckingham – avec Green Park tout illuminé sur la droite ; franchissait le périlleux passage de Hyde Park Corner, passait devant le Minema (où l'on projetait d'obscurs films espagnols) puis devant les vitrines de Harvey Nichols. Si on ne l'avait pas encore senti, on découvrait à Londres un sentiment de liberté et l'individu pouvait s'y épanouir ! Il en avait un peu assez des privations que lui imposait cet exil.

Il commença à se demander si Marina dormait ou si elle était allée se promener. L'idée lui vint qu'elle était repartie pour Londres. Mais peut-être était-ce un vœu qu'il formulait, pour mettre un terme à son angoisse. Il savait que ce n'était pas ce qu'il souhaitait vraiment et il eut soudain envie de courir jusqu'à l'appartement pour la rassurer.

— Comment se présente le projet américain ? demanda Ian.

— On tourne cet été.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Comme je te l'ai dit, le financement a été facile à trouver.

Il percevait chez Anthony une certaine condescendance, et en même temps il se sentait à l'aise avec lui.

— Je ne comprends pas, dit-il, pourquoi tu n'as pas fait ces films que j'aimais bien.

— Tu étais en train de rompre. Ensuite tu n'étais plus là. Pourquoi ne les produis-tu pas ? On a l'argent maintenant.

— Marina et moi n'avons nulle part où habiter.

Anthony fit par la fenêtre un grand signe à son assistante qui faisait toujours les cent pas dans la rue.

— Elle va te trouver un appartement. Si tu reviens à Londres, demain, je t'installe dans un hôtel et lundi tu auras un appartement. D'accord ? (Comme Ian se taisait, Anthony reprit :) Tu as pris la bonne décision en partant – en quittant Jane et puis en quittant Londres.

— Jane n'a pas arrêté de dire que je n'avais fait aucun effort. C'est vrai que j'étais... occupé ailleurs, une partie du temps. J'ai quand même passé six ans avec elle.

— Sûrement assez longtemps pour savoir si on a envie d'être avec quelqu'un. Tu l'as fait. C'est fini. Tu es libre, conclut Anthony.

Ian aimait la façon dont Anthony présentait carrément les choses.

— Je regrette, dit Ian, d'avoir été si longtemps malheureux.

— Arrête de te cramponner éternellement à ce malheur, soupira Anthony.

— Eh bien, figure-toi que j'en suis venu à croire à l'amour romanesque. Je suis sans doute stupide de m'être mis cette idée-là en tête. Mais quel mal y a-t-il à sublimer les choses ? Mieux vaut un Rembrandt qu'une branlette, tu ne trouves pas ?

— Pourquoi ne pas sublimer la baise ? suggéra Anthony. Regarde Picasso. (Il se pencha sur la table.) Comment ça va avec Marina ?

— C'est le supplice de ma vie. C'est comme arrêter net la came, et en même temps être en pleine psychose. J'ai fini par comprendre un peu qui j'étais... et ce que je serais capable de faire. Maintenant, j'ai les idées plus claires. Je n'ai aucune envie de renoncer.

— Pourquoi le ferais-tu ? Il suffit de la regarder pour voir si elle tient vraiment à toi. C'est drôle comme on peut être aveugle devant de telles évidences. Écoute, Ian, il se passe des tas de choses dans la boîte. J'aimerais que tu reviennes. Assez vite. Disons lundi. (Anthony le regardait.) Qu'en penses-tu ?

— As-tu vraiment besoin de savoir ?

— Oui.

Ian se rendit compte qu'il n'en n'avait pas parlé à Marina. Il avait l'habitude de tout décider seul. S'il apprenait à lui demander son avis, peut-être se sentirait-elle plus impliquée. L'amour consistait-il à partager ses inquiétudes ?

— Je vais demander à Marina ce qu'elle en pense.

— Bon, fit Anthony.

Ian aurait voulu poursuivre la conversation, mais Anthony était déjà en retard pour son prochain rendez-vous. Ensuite, il devait retrouver sa maîtresse. Ian se leva.

— Mon problème pour l'instant, c'est que je suis un peu à court d'argent.

— Naturellement.

Anthony ouvrit son chéquier et fit un chèque. Il lui donna aussi un peu de liquide. Dans la rue, il lui présenta son assistante et Ian se demanda ce qu'elle savait sur lui. Anthony annonça à la jeune femme que Ian retournait lundi au bureau. Il monta avec elle dans la voiture, et depuis le trottoir Ian leur fit des gestes d'adieu.

En rentrant à pied, Ian se dit qu'il avait envie de se retrouver chez lui, dans une maison qu'il aimait, avec une femme et des enfants qu'il aimait. Il souhaitait vivre sans complications, il avait besoin de choses simples, même banales. Peut-être était-ce maintenant à portée de sa main. Dès l'instant où tout cela serait à lui, il pourrait penser aux autres, se rendre utile.

Il introduisit la clef dans la serrure, entra dans l'immeuble et grimpa l'escalier en courant. Il sonna plusieurs fois. Malgré le froid, Ian était en nage. Il sonna encore. Puis il trifouilla la clef, finit par ouvrir la porte et s'engouffra dans le vestibule. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il alluma. Elle était allongée sur le lit. Elle se redressa.

## Le parapluie

À peine arrivés sur l'aire de jeux, les deux fils de Roger s'empressèrent d'escalader une longue rampe pour se retrouver cramponnés au grillage en acier suspendu à une haute poutre. Convaincu qu'il leur faudrait quelque temps pour descendre de là, Roger s'assit sur un banc et ouvrit son journal à la page des sports. Il avait toujours trouvé relaxant de lire les comptes rendus de rencontres de football qu'il n'avait pas vues.

Là-dessus, la pluie se mit à tomber.

Ses fils, quatre ans et cinq ans et demi, avaient refusé d'enfiler leur manteau quand, une demi-heure plus tôt, il était passé les enlever à la fille au pair qui en avait la garde. Ils prétendaient que cela leur donnait l'air d'être « gros » et Roger avait dû les porter sous son bras.

L'aîné était vêtu d'une salopette verte et coiffé d'une casquette en carton ornée d'une plume : il était Robin des Bois ou Peter Pan. Le cadet arborait un étui en plastique avec deux pistolets argentés, une dague et une épée en plastique, des bottes de caoutchouc bleues, un jean à la braguette déboutonnée et un foulard à carreaux plaqué sur la bouche. « Les cow-boys ne portent pas d'imperméable », déclara-t-il à travers l'épaisseur du tissu.

Les garçons refusaient fréquemment d'obéir aux ordres de Roger, mais il ne pouvait pas dire que leur entêtement et leur toupet l'agaçaient. Cela lui posait toutefois des problèmes avec sa femme, dont il était séparé depuis un an. Ce matin encore, elle lui avait lancé au téléphone : « Tu prônes toujours la discipline, mais tu es faible et tu n'es pas à la hauteur. Tout ce que tu veux, c'est qu'ils te préfèrent. »

Le plus longtemps possible, Roger fit comme s'il ne pleuvait pas mais, quand son journal commença à se détremper et que tout le monde eut quitté l'aire de jeux, il rappela les garçons.

— Foutue pluie, dit-il en leur faisant précipitamment enfiler leurs imperméables jaunes à capuchon.

— Il ne faut pas dire de gros mots, dit Eddy, le cadet. Les femmes trouvent que c'est vilain.

— Pardon, fit Roger en riant. Je me disais que j'aurais dû prendre un imperméable en même temps que le costume.

— Tu as vraiment besoin d'un bel imperméable, papa, déclara Oliver, l'aîné.

— Mon copain m'en aurait bien donné un, mais je préférerais le costume.

Il avait ce matin-là choisi le costume chocolat. Depuis le début des années soixante-dix, période d'extravagance, Roger s'était toujours considéré comme un dandy dans le genre sobre, mais un dandy amateur. Un de ses meilleurs amis, styliste, avait des magasins en Europe et au Japon. Il y a quelques années, cet ami, amusé par l'intérêt que portait Roger à ses affaires, avait, à l'occasion d'une présentation de mode à l'ambassade britannique à Paris, invité Roger à défiler devant les chroniqueurs de mode en même temps que des hommes plus jeunes et plus grands. L'ami de Roger lui avait offert un costume chocolat pour son quarantième anniversaire et avait insisté pour qu'il le porte avec une chemise de soie bleue. Les fils de Roger aimaient dormir dans leurs vêtements neufs et il comprenait leur enthousiasme. En général, il ne mettait pas de costume pour aller au jardin public, mais ce soir-là il allait à un cocktail et avait rendez-vous ensuite pour la troisième fois avec une femme à qui on l'avait présenté chez des amis : une femme qui lui plaisait.

Roger prit les garçons par la main et les entraîna.

— Nous ferions mieux d'aller au salon de thé, dit-il. J'espère que je ne vais pas abîmer mes chaussures.

— Elles sont rudement belles, approuva Oliver.

Eddy s'arrêta pour se pencher et essuyer les mocassins de son père.

— Je vais poser les mains sur tes chaussures pendant que tu marches, annonça-t-il.

— Ça risquerait de nous ralentir un peu, dit Roger. Sauve qui peut, les gars !

Il souleva Eddy, en le tenant allongé dans ses bras comme un bébé, ses chaussures boueuses tournées vers l'extérieur. Tous les trois, ils traversèrent en courant le parc sur lequel la nuit commençait à tomber.

Le salon de thé était une grande cabane au plafond bas, accueillante, brillamment éclairée, avec une décoration en noir et blanc et des fanions du Newcastle United. Le café était bon et il y avait tous les journaux. C'était bondé, mais Roger repéra une table et envoya Oliver s'y asseoir.

Roger reconnut la mère d'un garçon qui était au même jardin d'enfants qu'Eddy, ainsi que plusieurs nurses et jeunes filles au pair qui presque tous les jours se réunissaient dans ce coin du parc. Quand il vivait avec sa femme, trois ou quatre d'entre elles étaient venues à la maison avec des enfants qu'elles gardaient. S'il les trouva réservées à son égard, ce n'était sans doute pas, se dit-il, parce qu'elles étaient jeunes et simples, mais plutôt qu'elles voyaient en lui un employeur, un patron.

Il s'aperçut qu'il était le seul homme du salon de thé. Ceux qu'il rencontrait avec des enfants étaient soit plus jeunes que lui, soit plus âgés, et on sentait qu'ils se promenaient avec leur seconde famille. Il regrettait que ses enfants ne soient pas plus âgés pour qu'ils le comprennent mieux : il aurait dû les avoir plus tôt. Il avait profité des années d'avant leur naissance, mais en même temps il les avait gaspillées : cela avait été une longue période de facilité qui ne lui avait pas apporté beaucoup de satisfactions.

Une jeune fille dans la file d'attente se tourna vers lui.

— Toujours plongé dans vos réflexions ? fit-elle.

Il reconnut la voix, mais il n'avait pas pris ses lunettes.

— Bonjour, dit-il enfin. (Il lança à Eddy :) Tiens, c'est Lindy, et Eddy porta les mains à son visage. Tu te souviens, elle te donnait ton bain et te lavait les cheveux.

— Salut, cow-boy, dit-elle.

Après la naissance d'Eddy, Lindy s'était occupée des deux enfants et avait habité la maison jusqu'au jour où elle était partie précipitamment. Elle leur avait annoncé qu'elle voulait faire autre chose mais, en fait, elle était allée travailler chez un couple du quartier.

La dernière fois que Roger était tombé sur Lindy, il l'avait surprise à imiter en riant l'accent de ses fils. Ils étaient « bourges ». Cela l'avait choqué de voir à quel point ces notions de « classe » se manifestaient tôt.

— Ça fait un moment que je ne vous ai pas vu, dit-elle.

— J'étais en voyage.

— Où ça ?

— Belfast, Le Cap, Sarajevo.

— C'est chouette, dit-elle.

— Je pars pour les États-Unis la semaine prochaine, annonça-t-il.

— Pour faire quoi ?

— Donner des conférences sur les droits de l'homme. Sur le développement de la notion d'individu... du concept de personnalité. (Il aurait voulu ajouter quelque chose à propos de Shakespeare et de Montaigne, car c'était à eux qu'il pensait, mais il se rendit compte qu'elle ne voudrait pas avoir l'air de s'y intéresser.) Et aussi, sur la conception des droits de l'homme depuis la fin de la guerre. Ce genre de chose. J'espère que ça va donner une série télé.

— La semaine dernière, dit-elle, en revenant du pub, j'ai allumé la télé et vous étiez là, à faire la

critique de je ne sais plus quel livre intello. Je n'ai rien compris.

— Ah, bon.

Il avait toujours été poli avec elle, même quand il n'arrivait pas à la réveiller parce qu'elle avait picolé la veille au soir. Elle l'avait vu pas rasé en pyjama à quatre heures du matin ; en ouvrant une porte, elle les avait surpris, sa femme et lui, en train de s'injurier ; elle était dans la villa qu'ils avaient louée à Assise, quand sa femme avait arraché la nappe de la table avec quatre plats de pâtes dessus. Elle avait certainement entendu aussi d'ardentes réconciliations.

— J'espère que ça se passera bien, dit-elle.

— Merci.

Les garçons commandèrent des beignets et du jus de fruits. Ils renversèrent du jus sur la table et se barbouillèrent les lèvres avec la graisse des beignets. Roger dut tenir son cappuccino devant lui pour les empêcher de plonger leurs doigts sales dans la mousse afin de sucer le chocolat. Il fut soulagé de les voir rejoindre l'enfant que promenait Lindy.

Roger engagea la conversation avec une femme à la table voisine qui lui avait fait des compliments sur ses fils. Elle voulait, expliqua-t-elle, écrire un article sur la difficulté qu'éprouvaient certaines personnes à dire « non » aux enfants. On ne pouvait pas les séduire, affirmait-elle, comme des gens à un cocktail : il fallait leur montrer où étaient les limites. Il n'aimait pas l'idée qu'elle eût transformé en manifeste l'éducation de son enfant, mais il lui demanderait quand même son numéro de téléphone avant de partir. Cela faisait plus d'un an qu'il n'était pas sorti dans le monde : il redoutait que les gens ne perçoivent son angoisse.

Il tirait de sa poche son carnet et son stylo quand Lindy l'appela. Il se retourna. Ses fils étaient tout au fond du salon de thé, effondrés sur un autre garçon, plus grand, qui gémissait : « Il me mord ! »

C'est vrai qu'Eddy mordait ; il donnait aussi des coups de pied.

— Les enfants ! cria Roger.

Il les obligea à remettre leurs manteaux, en leur chuchotant d'un ton furibond de rester tranquilles. Il dit au revoir à la femme sans avoir noté son numéro. Il ne voulait pas avoir l'air coureur.

Il s'était toujours flatté d'être quelqu'un de bien, qui traitait les gens équitablement. Il ne cherchait pas à s'imposer. Le monde serait meilleur si les gens réfléchissaient avant d'agir. Peut-être s'était-il mis lui-même sur un piédestal. « Tu as une excellente réputation... auprès de toi-même ! » lui avait dit un ami. Tout le monde avait le droit d'avoir un peu d'orgueil. Pourtant, toute cette histoire avec sa femme lui avait fait perdre ses certitudes morales. Il n'y avait pas de solution juste ni objective à des revendications contradictoires : le droit à la liberté – à sa liberté – de vivre et de se développer comme il l'entendait contre le droit pour sa famille de pouvoir compter sur lui. Mais aucun élan de conscience ni de moralité ne le ferait revenir. Pas un instant sa femme ne lui avait manqué.

Avant de quitter le parc, Eddy cueillit quelques jonquilles et les fourra dans sa poche.

— Pour maman, expliqua-t-il.

La maison était à dix minutes de marche. Se tenant par la main, ils rentrèrent en courant sous la pluie. Sa femme serait bientôt de retour et lui s'en irait.

Il venait de sortir sa clef de sa poche quand il se rappela que, la semaine dernière, sa femme avait fait changer la serrure. C'était illégal : la maison lui appartenait ; mais il avait ri à l'idée qu'elle puisse croire qu'il allait s'imposer alors qu'il voulait seulement être le plus loin possible.

Il expliqua aux garçons qu'ils allaient devoir attendre. Ils s'abritèrent sous le petit auvent d'où l'eau leur dégoulinait sur la tête. Les garçons ne tardèrent pas à en avoir assez de rester plantés là et refusèrent de chanter les chansons qu'il attaquait. Ils rabattirent leur capuchon et commencèrent à se poursuivre dans l'allée.

Il faisait sombre. Les gens rentraient de leur travail.

Le voisin dit en passant :

— Enfermés dehors ?

— J'en ai peur.

— Papa, dit Oliver, pourquoi on ne peut pas entrer pour regarder les dessins animés ?

— C'est seulement moi qu'elle a enfermé dehors, dit-il. Pas vous. Mais, évidemment, vous êtes avec moi.

— Pourquoi nous a-t-elle enfermés dehors ?

— Si tu lui demandais ?

Sa femme le déconcertait et lui faisait un peu peur. Mais il l'accueillerait poliment, ferait entrer les enfants dans la maison et dirait au revoir. C'était difficile de trouver des taxis dans le quartier : impossible à cette heure et par ce temps. Il fallait marcher vingt minutes jusqu'à la station de métro, en traversant un parc ruisselant de pluie où des alcooliques et des drogués se réfugiaient sous les arbres. Ses chaussures, déjà mouillées, allaient être crottées. Pour le cocktail, il devrait tâcher de les nettoyer dans les toilettes.

Après leur brutale séparation, il s'attendait à trouver chez elle moins d'intérêt pour ce qu'il faisait, moins de mépris aussi. Lui-même avait survécu au pire et il espérait une certaine tranquillité. Il en était arrivé à considérer une aimable indifférence comme une vraie bénédiction. Tout en refusant de divorcer, elle le bombardait de lettres d'avocat à propos des sujets les plus insignifiants. Une lettre, se rappelait-il, était entièrement consacrée à un sandwich au fromage qu'il s'était confectionné quand il était venu voir les enfants. Elle lui avait intimé l'ordre d'apporter désormais ses provisions. Il songeait à sa femme, voilà des années, en train de rire et de lui tirer une langue barbouillée de son sperme.

— Salut, dit-elle en remontant l'allée.

— Maman ! crièrent les garçons.

— Regarde-moi ça, dit-il. Ils sont trempés.

— Oh, mon Dieu.

Elle ouvrit la porte et les enfants se précipitèrent dans le vestibule. Elle le contempla en hochant la tête.

— Tu sors ?

— Pardon ?

— Tu as mis un costume.

— Oui, dit-il en entrant dans le vestibule. Je vais à une petite soirée.

Il jeta un coup d'œil à son ancien bureau où ses livres s'entassaient dans des cartons. Il ne savait toujours pas où les mettre. À côté, une paire de chaussures d'homme noires qu'il n'avait jamais vue.

Elle dit aux enfants :

— Je vais préparer votre thé.

Et à lui :

— Tu ne leur as rien donné à manger, n'est-ce pas ?

— Des beignets, dit Eddy. J'en ai pris un au chocolat.

— Moi, dit Oliver, à la confiture.

— Tu les as laissé manger ces cochonneries ? fit-elle.

Eddy lui tendit les fleurs qui s'étaient écrasées dans sa poche.

— Tiens, maman.

— Il ne faut pas prendre de fleurs dans le parc, dit-elle. Elles sont pour tout le monde.

— Merde, merde, merde, lança soudain Eddy, la main sur sa bouche.

— Tais-toi ! Les gens n'aiment pas qu'on parle comme ça ! dit Oliver en frappant Eddy, qui se mit à pleurer.

— Écoute-le, dit-elle à Roger. C'est toi qui leur as appris tous ces gros mots. Tu es vraiment désespérant.

— Toi aussi, répliqua-t-il.

Au cours des derniers mois, pour préparer ses conférences, il avait visité des endroits agités et dangereux. La haine dont il avait été témoin le surprenait toujours. Une haine atavique, mais abstraite : le plus souvent les gens ne se connaissaient pas. Il avait compris alors comment ils se cramponnaient à leurs aversions et les utilisaient pour maintenir entre eux une distance indispensable, mais au bout du compte il se demandait encore pourquoi c'était comme ça. Après avoir entendu toutes ces analyses politiques et ces discours sur les droits des uns et des autres, il en avait conclu que les gens n'avaient qu'à comprendre qu'ils devaient s'aimer les uns les autres ; et si c'était trop leur demander, qu'au moins ils se fichent la paix. Quand cela lui semblait encore insuffisant et banal, il se disait que son discours ne faisait qu'évoquer ses problèmes personnels. Pourquoi ne pas chercher une méthode plus directe ? À vrai dire, il avait bien envisagé d'écrire un roman. Il avait beaucoup de choses à dire mais, sans être payé, il ne pouvait pas se le permettre.

Il regarda dans la rue.

— Il pleut vraiment fort.

— Ça n'est pas trop terrible maintenant.

— Tu n'aurais pas un parapluie ?

— Un parapluie ?

Il commençait à s'impatienter.

— Oui. Un parapluie, tu sais, un truc qu'on tient au-dessus de sa tête.

Elle soupira et retourna dans la maison. Elle devait ouvrir la porte du sèche-linge dans la salle de bains.

Il était planté sur le perron, prêt à partir. Elle revint, les mains vides.

— Non. Je n'ai pas de parapluie.

— Il y en avait trois ici la semaine dernière, affirma-t-il.

— Peut-être bien.

— Et ils ne sont plus là ?

— Peut-être que si, dit-elle.

— Passe-m'en un.

— Non.

— Pardon ?

— Je ne vais pas t'en passer un, dit-elle. Même s'il y avait mille parapluies là-bas, je ne t'en donnerais pas un.

Il avait remarqué à quel point ses enfants étaient entêtés : ils demandaient, suppliaient, menaçaient et hurlaient jusqu'au moment où il cédait.

— Ce sont mes parapluies, déclara-t-il.

— Non, répéta-t-elle.

— Ce que tu es devenue mesquine.

— Est-ce que je ne t'ai pas tout donné ?

Il s'éclaircit la gorge.

— Tout sauf l'amour.

— Si, je t'ai donné ça aussi. J'ai téléphoné à mon ami, dit-elle. Il arrive.

— Je m'en fiche. Passe-moi juste un parapluie.

Elle secoua la tête. Elle s'approcha pour fermer la porte. Il avança son pied et elle heurta sa jambe avec le montant. Il se serait bien frotté le tibia, mais il ne pouvait pas lui donner ce plaisir.

— Essayons d'être raisonnables, dit-il.

Il avait déjà détesté des gens dans sa vie : ses parents et son frère, à certains moments. Mais c'était de la fureur, pas une haine profonde, à la fois intellectuelle et affective comme ici. Il avait vu un psychothérapeute ; il prenait des tranquillisants mais il avait quand même envie de réduire sa femme en bouillie. Aucune de ses idées sur la vie ne ferait disparaître ce sentiment.

— Autrefois, ricana-t-elle, tu trouvais la pluie « rafraîchissante ».

— Alors, dit-il, on en est arrivés là.

— C'est comme ça. Tu ne vas pas te mettre à pleurer.

Il poussa la porte.

— Je vais chercher le parapluie.

Elle lui repoussa la porte au nez.

— Tu ne peux pas entrer.

— C'est ma maison.

— Pas sans arrangement préalable.

— Nous en avons conclu un, dit-il.

— Il n'a plus cours.

Il la poussa.

— Tu m'agresses ? dit-elle.

Il regarda dehors. Une alcoolique qu'il avait dû à plusieurs reprises chasser de la première marche du perron était plantée au bout de l'allée, une boîte de bière à la main.

— Je vous surveille, cria-t-elle. Si vous la touchez, je vous signale à la police !

— Surveillez donc ! riposta-t-il.

Il entra de force dans la maison. Il posa la main sur la poitrine de sa femme et la fit reculer contre le mur. Elle se mit à crier. Bon, il lui avait cogné la tête mais c'était ce qu'on appelle au rugby un « plaquage ». Les enfants se précipitèrent sur ses jambes. Il les repoussa.

Il alla jusqu'au sèche-linge, s'empara d'un parapluie et repartit vers la porte d'entrée.

Comme il passait devant elle, elle saisit le parapluie. Elle avait une force qui l'étonna, mais il tira le manche vers lui et continua son chemin. Elle leva la main. Il crut qu'elle allait le gifler. Ce serait la première fois. Mais elle avait le poing serré. Sans cesser de le regarder, elle le frappa en plein visage.

Cela ne lui était pas arrivé depuis qu'il avait quitté l'école. Il avait oublié le choc physique, et puis l'incrédulité, ce sentiment de sécurité qui volait en éclats.

Les garçons hurlaient. Roger avait laissé tomber le parapluie. Il avait des élancements dans la bouche, la lèvre qui saignait. Il avait dû trébucher et perdre l'équilibre car elle réussit à le pousser dehors.

Il entendit la porte claquer derrière lui. Les enfants pleuraient. Il s'éloigna, passa devant la vieille pocharde toujours postée au bout de l'allée. Il se retourna pour regarder la maison éclairée. Quand ils se seraient calmés, les enfants iraient prendre leur bain et s'apprêteraient à se coucher. Ils aimaient qu'on leur fasse la lecture. C'était un moment de la journée qu'il avait toujours bien aimé.

Il releva son col, mais il savait qu'il allait se faire tremper. Du revers de la main, il s'essuya la bouche. Un sacré punch. Il ne pourrait constater que plus tard si ça se voyait. Si c'était le cas, cela éveillerait au cocktail un certain intérêt mêlé d'amusement, mais pas chez lui : pas avec la perspective d'un rendez-vous.

Il s'abrita sous un porche et regarda les piétons passer en courant. Ses jambes de pantalon lui collaient à la peau. La pluie n'allait pas s'arrêter tout de suite. Il ne pouvait pas rester planté là pendant des heures. L'important, c'était de ne pas s'en faire. Il entreprit donc de traverser le parc dans la nuit : il était trempé, mais il allait de l'avant.

## Un matin au cœur de la nuit

La neige avait cessé de tomber.

Il partit, regarda sa montre, s'aperçut qu'il était en retard et se dirigea à grands pas vers un pub qu'il connaissait au bout de la rue. Il poussa la porte et un berger allemand qui aboyait au bout de sa chaîne sauta vers lui. Sur le sol mouillé par la neige fondue, de jeunes enfants, dont l'un couvert de bleus, se poursuivaient en trébuchant entre les pieds des adultes. Le juke-box faisait un bruit d'enfer, tout comme la télé et les voix des buveurs. Il n'avait pas mis les pieds ici depuis des mois, et pourtant c'étaient les mêmes gens qu'il retrouvait.

Il battait en retraite quand le barman cria : « Tiens, ce vieil Alan. Où étais-tu passé ? » et il se mit à lui tirer une bière.

Alan s'installa sur un tabouret au comptoir, alluma une cigarette et but la moitié de son verre. S'il le terminait rapidement, il pourrait s'enfiler une autre bière. Cela voudrait dire qu'il n'aurait plus d'argent, mais pourquoi en aurait-il besoin ce soir ? La dernière fois qu'à l'école il avait assisté à un Mystère de la Nativité avec chants de Noël, il avait quatorze ans ; le père de son meilleur copain avait appliqué, si imbibé d'alcool qu'il ne se rendait pas compte que sa cravate avait trempé dans du vin rouge et qu'elle dégouttait encore. Les élèves le montraient du doigt en riant et son fils était tout honteux.

Alan fit signe au barman qui déposa la seconde bière à côté de la première. Le fils d'Alan était trop jeune pour avoir honte : en fait, Mikey commençait tout juste à vouer à son père un véritable culte.

Alan avait besoin de se calmer. Mélanie, son actuelle petite amie, avec qui il vivait depuis un an, l'avait poursuivi dans la rue au moment où il sortait de l'appartement, en le tirant par le bras et en le suppliant de rester là. Il lui avait maintes fois répété qu'il avait promis à son fils d'assister au Mystère de la Nativité. « Tous les papas seront là, avait dit Mikey.

— Ce papa-là aussi », lui avait assuré Alan.

Après bien des criaileries, Alan avait laissé Mélanie plantée dans la neige. Dieu sait dans quel état elle serait quand il rentrerait, si même elle était encore là. Alan travaillait au théâtre, mais pas comme acteur. Aujourd'hui pourtant, il avait l'impression qu'elle lui avait distribué le rôle d'un criminel et il n'était pas disposé à le jouer.

Alan termina ses deux bières et se leva pour partir. Ce serait la première fois que lui, sa femme et leur fils sortaient en famille depuis dix-huit mois qu'il était parti.

Peut-être sa peur s'était-elle communiquée à Mélanie. Il n'était pourtant pas très sûr que peur fût le mot juste. En chemin, il avait essayé d'identifier ce sentiment. Ce n'était même pas de l'appréhension. Il approchait de la maison quand la solution lui vint tout d'un coup. C'était du chagrin : un gros paquet de chagrin qui n'arrivait pas à passer, qui lui pesait sur la poitrine.

Le garçon était debout sur une chaise auprès de la fenêtre. En voyant son père, il se mit à sautiller en criant : « Papa, papa, papa ! » et en tapant sur la vitre maculée.

Cela faisait une semaine qu'Alan n'avait pas vu Mikey et il cherchait toujours ce qui avait changé chez lui. Cela lui semblait drôle d'aller rendre visite à son propre fils : il avait l'impression de passer prendre le thé chez un parent. Ce qu'il préférait, c'était emmener Mikey au café. De temps en temps le gamin glissait à bas de son tabouret et se mettait à courir pour montrer comme il pouvait sauter haut mais, la plupart du temps, ils restaient assis tous les deux à faire la conversation comme de vieux amis, Mikey lui posant les questions les plus délicates.

— Tu es en retard, dit Anne sur le seuil. Tu as encore bu.

Toute tremblante, elle ouvrait de grands yeux qui le regardaient fixement. Il connaissait bien ces brèves crises où elle paraissait possédée, ces brusques accès de rage, en général quand elle avait quelque chose à demander.

Alan se glissa devant elle.

— Bel arbre de Noël, dit-il.

Il s'accroupit et Mikey se jeta dans ses bras. Il portait un pantalon écossais et un chandail en tricot. Il tendit à Alan un bonnet de laine bordeaux. Anne alla chercher son manteau. Alan rabattit le bonnet sur le visage de Mikey puis, comme le gamin se débattait en poussant des cris, il le souleva dans ses bras pour enfouir le visage contre son ventre.

Alan n'avait jamais aimé la rue, le quartier ni la maison. Tout cela lui inspirait une sorte de remords. Quand il venait, il avait le sentiment qu'il devrait monter, se mettre au lit, fermer les yeux et reprendre sa vie d'autrefois comme si c'était son devoir, son destin. Anne lui reprochait encore d'être parti ; Alan pourtant n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle ne voyait pas que ç'avait été la meilleure solution pour tous les deux.

— Un baiser, dit Mikey quand Anne les eut rejoints. Un baiser tous les deux.

— Pardon ?

— Embrasse maman.

Alan regarda sa femme.

Elle avait perdu du poids : pour la première fois depuis des années, son visage s'allongeait vers le menton. Elle s'était mise au régime : elle devait littéralement s'affamer. Elle avait le visage couvert de maquillage blanc ou de poudre, les lèvres rouges. Il ne l'avait jamais laissée se mettre du rouge à lèvres : il n'aimait pas qu'elle lui en barbouille le visage. Elle s'habillait mieux maintenant, sans doute avec l'argent qu'il lui donnait. Elle ne dormait pas souvent à la maison, il le savait. C'était sa mère qui restait là avec Mikey, sans savoir – ou sans dire – quand elle serait de retour.

Anne et lui réussirent à échanger un simulacre de baiser. Son parfum déclencha chez lui un flot de souvenirs incontrôlables qui lui donnèrent des frissons. Il essaya de penser à la dernière fois qu'ils s'étaient touchés. Ç'avait dû être deux ou trois mois avant qu'il parte. Il se rappelait s'être dit alors : Ce sera la dernière fois.

La nuit tombait quand ils sortirent. Mikey les tenait par la main et ils le balançaient entre eux. Au grand soulagement d'Alan, il n'arrêtait pas de jacasser.

Devant l'école, les parents, sur leur trente et un, descendaient de voiture et franchissaient les grilles en pataugeant dans la neige. Alan remarqua avec étonnement combien les enfants avaient l'air heureux et comme ils riaient facilement alors que les parents n'échangeaient que les politesses indispensables. Était-il quelqu'un de particulièrement sinistre ? En tout cas, sa petite amie l'affirmait. « Si je le suis, c'est ta faute », répliquait-il. C'était vrai qu'il se sentait d'humeur sombre. Cela tenait peut-être à son âge.

À l'intérieur, il faisait chaud, c'était gai, et même les maîtres souriaient. Alan étouffa un petit rire : il imaginait les réactions des gens en l'apercevant avec Anne. De nos jours, on n'avait plus l'habitude de voir un mari et une femme ensemble. Pour la galerie, il échangea quelques amabilités avec elle.

Le Mystère était joué par des gamins de huit et neuf ans, des enfants plus jeunes faisant les bergers, les arbres et les étoiles. De tout petits gosses brandissaient un ciel peint tendu entre des manches à balai sciés en deux. Les anges avaient des ailes en carton et des costumes taillés dans des rideaux de tulle. L'année prochaine, Mikey serait assez grand pour tenir un rôle.

Il y a quelques semaines, l'instituteur avait demandé à Alan des conseils sur la façon de monter le Mystère. Alan était administrateur d'un petit groupe de tournées théâtrales. Il adorait cette intimité que les acteurs savaient créer entre eux ; il aimait l'excitation de la « représentation », le lien qui se

tissait entre ses collègues sur scène et ces gens qui étaient sortis de chez eux pour assister à un vrai spectacle. Il y avait une sorte de peur palpable qui les unissait tous, et qui différenciait le théâtre du cinéma. Son travail évidemment était mal payé. Certains comédiens passaient à la télévision ; le metteur en scène était marié à une femme riche. Alan, lui, n'avait pas d'autres revenus. Sa petite amie Mélanie était comédienne. Elle était enceinte et bientôt elle devrait arrêter de travailler.

Quand le Mystère commença, Alan tâta sa poche. Il avait pris un mouchoir, un vrai mouchoir de toile que, Dieu sait pourquoi, Anne lui avait offert voilà des années. Il n'était pas sorti avec un mouchoir dans sa poche depuis son dernier jour à l'école. Tout l'après-midi il avait redouté que les voix des enfants ne le fassent craquer. Pour se ragaillardir, il avait pensé à son père, qui venait toujours à l'église pour Noël – la seule fois de l'année –, entonnant des hymnes à pleins poumons, sans se soucier de chanter faux. C'était une fête, disait Père, pas une séance d'enregistrement pour Deutsche Grammophon.

Pendant toute la pièce, les parents pleuraient, riaient et les plus jeunes enfants, comme le fils d'Alan, poussaient des cris de joie.

Alan se compara aux gens qu'il connaissait dans l'assistance. À la porte, il avait été accueilli par un homme qui avait dit : « Je prendrais bien un verre aussi, mais je n'ai pas le droit. »

L'homme avait dû lui rappeler que deux ou trois fois il avait réparé sa voiture : Alan ne le remettait pas car il était maigre et décrépit, avec le crâne rasé.

« Mais vous au moins, vous avez l'air bien, vous avez l'air bien », répétait l'homme tandis qu'Alan s'éloignait, gêné : c'était alors seulement qu'il avait compris que l'autre devait être bien malade.

Il y avait une femme assise dans la rangée voisine. Quelques mois plus tôt, un ami commun avait raconté à Alan qu'elle s'était jetée toute nue par la fenêtre : elle s'était fracassé le visage sur le trottoir et cassé plusieurs côtes avant qu'on l'emmène à l'hôpital, ficelée dans une camisole de force. Une autre femme, un peu plus loin sur le même rang, n'avait pas paru le reconnaître, ou peut-être ne l'avait-elle pas vu. Mais elle s'était souvent promenée avec lui au parc tandis que leurs enfants jouaient. Elle lui avait confié qu'elle quittait son mari.

Ç'avait été une période terrible et pourtant ici, dans ce petit coin douillet, la plupart avaient eu la chance d'être épargnés. C'est pour cela qu'il chantait, en se demandant tout de même pourquoi ils étaient tous si lugubres.

Cela ne faisait pas longtemps que Mélanie était enceinte, mais son corps avait commencé à changer. Elle perdait son allure enfantine. Outre sa taille épaisse, elle se sentait lourde et prétendait qu'elle était déjà obligée de marcher « comme un canard ». Pour le moment, elle ne travaillait pas, alors cela n'avait pas d'importance qu'elle doive se recoucher le matin. Quand ils ne se disputaient pas, il s'atablait auprès d'elle pour prendre son petit déjeuner.

Elle avait rendez-vous le lendemain pour se faire avorter. Il irait la rechercher le surlendemain. Voilà bien longtemps, il avait vécu deux autres avortements. Le premier, il l'avait esquivé en allant s'installer avec une autre. Du deuxième, il se rappelait seulement que la femme était allongée par terre et que, après, elle avait éclaté en sanglots. Il se revoyait assis à l'autre bout de la pièce, les yeux fermés, égrenant un compte à rebours à partir de mille. À chaque fois, il avait rompu juste après. Sa vie avec Mélanie se terminerait aussi. Cela ne rimerait à rien de continuer. Pourquoi toujours s'obstiner ? Demain soir, il aurait perdu espoir. Il ne pouvait plus passer perpétuellement d'une femme à une autre.

Ils avaient d'après discussions et leurs réconciliations avaient perdu toute douceur. Un jour il l'avait jetée à la porte de l'appartement. Elle avait mis à la poubelle un tableau que sa femme lui avait offert. Alan, pour se venger, avait jeté quelques-unes de ses affaires à elle. Pendant des semaines, ils s'étaient tapé dessus, émergeant de ces séances comme les rescapés d'un incendie, couverts de bleus,

le regard fixe, sans bien savoir ce qui c'était passé. Allaient-ils rester ensemble pour de bon ou seulement jusqu'à demain ?

Elle perdait son allure enfantine. Outre sa taille épaisse, elle se sentait lourde et prétendait qu'elle était déjà obligée de marcher « comme un canard ». Pour le moment, elle ne travaillait pas, alors cela n'avait pas d'importance qu'elle doive se recoucher le matin. Quand ils ne se disputaient pas, il s'attablait auprès d'elle pour prendre son petit déjeuner.

Elle avait rendez-vous le lendemain pour se faire avorter. Il irait la rechercher le surlendemain. Voilà bien longtemps, il avait vécu deux autres avortements. Le premier, il l'avait esquivé en allant s'installer avec une autre. Du deuxième, il se rappelait seulement que la femme était allongée par terre et que, après, elle avait éclaté en sanglots. Il se revoyait assis à l'autre bout de la pièce, les yeux fermés, égrenant un compte à rebours à partir de mille. À chaque fois, il avait rompu juste après. Sa vie avec Mélanie se terminerait aussi. Cela ne rimerait à rien de continuer. Pourquoi toujours s'obstiner ? Demain soir, il aurait perdu espoir. Il ne pouvait plus passer perpétuellement d'une femme à une autre.

Ils avaient d'âpres discussions et leurs réconciliations avaient perdu toute douceur. Un jour il l'avait jetée à la porte de l'appartement. Elle avait mis à la poubelle un tableau que sa femme lui avait offert. Alan, pour se venger, avait jeté quelques-unes de ses affaires à elle. Pendant des semaines, ils s'étaient tapé dessus, émergeant de ces séances comme les rescapés d'un incendie, couverts de bleus, le regard fixe, sans bien savoir ce qui c'était passé. Allaient-ils rester ensemble pour de bon ou seulement jusqu'à demain ?

En lançant maintenant à sa femme un coup d'œil furtif par-dessus la tête de ce petit garçon qui les liait pour toujours l'un à l'autre, Alan savait que plus jamais il ne pourrait refaire une erreur pareille.

Dans leurs meilleurs moments, Mélanie et Alan parlaient à cet enfant qu'elle portait dans son ventre et lui cherchaient des prénoms. Ils avaient envisagé d'en avoir un dans quelques années. Mais un enfant, ça n'était pas un frigo qu'on pouvait commander quand l'envie vous en prenait ou quand on pouvait se le permettre. L'enfant qu'elle portait avait déjà un visage.

Comme ils sortaient tous les trois, Alan repéra devant l'école un caddie de supermarché abandonné. Il souleva aussitôt Mikey, le déposa dedans et se mit à courir en le poussant le long du trottoir. Les hurlements du petit garçon ravi, accroupi dans son chariot bringuebalant qui dérapait aux coins de rues, sautait par-dessus les ralentisseurs, et les cris d'Anne qui courait derrière en essayant de suivre perçaient l'ombre qui tombait avec le soir.

Riant, hors d'haleine et bien réchauffés, ils furent vite rentrés. Anne ferma les volets et alluma les lumières de l'arbre de Noël. La pièce avait changé depuis la dernière fois qu'il était venu. Il n'y avait plus que ses affaires à elle. Il ne restait rien à lui.

Elle versa à Alan un verre de cognac. Mikey engloutit son jus de fruits. Anne lui dit que, s'il la partageait avec eux, il pouvait prendre une tablette de chocolat sur l'arbre. Tout en discutant du Mystère de la Nativité, Alan remarqua que son fils semblait hésitant : on aurait dit qu'il ne savait pas très bien vers lequel de ses parents aller, qu'il ne pouvait pas manifester une préférence pour l'un sans déplaire à l'autre.

Alan finit par se lever.

— Oh, j'oubliais, fit Anne. J'ai acheté des tartelettes et du beurre au cognac. Je ne sais pas pourquoi j'ai pris cette peine, c'est comme ça. Tu les aimes toujours, n'est-ce pas ? Je vais les mettre sur une assiette pour que vous les partagiez, Mikey et toi. D'accord ?

Elle alla les réchauffer. Alan avait dit à Mélanie qu'il ne resterait pas longtemps. Il devait aller la retrouver. Quelle terrifiante machine que l'imagination. Si cela se passait très mal entre eux ce soir, ils risquaient de commettre demain un geste irréparable. Il avait peur qu'elle s'entête.

— Tu as l'air pressé, dit Anne en revenant.

— Je vais finir mon verre, répondit-il, prendre une de ces tartelettes, et puis je vais filer.

— Tu viendras pour Noël ?

Il secoua la tête.

— Même pas une heure ? insista-t-elle. Elle ne supporte pas d'être séparée de toi, hein ?

— Tu sais ce que c'est.

Elle lui lança un regard furieux.

— Comment se fait-il que tu ne puisses pas passer un moment avec ton propre fils ?

Il ne pouvait pas lui dire que Mélanie voulait qu'il soit avec elle le jour de Noël, et que sinon elle s'en irait.

Mikey maintenant les observait sans rien dire.

— Avec cette femme, dit-elle, ça fait un bout de temps que ça dure. Pour toi.

— Oui, ça marche bien. Et puis nous allons avoir un bébé.

— Je vois, fit-elle après un silence.

— Je suis très content, annonça-t-il.

Mélanie avait raconté à plusieurs de ses amies qu'elle était enceinte ; elle en discutait constamment au téléphone. Anne était la première personne à qui il en parlait.

— Tu aurais pu attendre.

— Attendre quoi ? Je regrette, ajouta-t-il, mais je ne pouvais pas. Tu sais ce que c'est.

— Pourquoi dis-tu ça tout le temps ?

— C'est un fait. Que veux-tu ? Il faut vivre avec.

— Merci, c'est ce que je fais. (Puis elle ajouta :) Tu ne voudras plus tellement voir Mikey, alors.

— Mais si.

— Pourquoi le ferais-tu ?

— Pourquoi ne le ferais-je pas ? dit-il.

— Tu nous as quittés. Je n'ai que lui. Elle a tout.

— Qui ça ?

— Ta petite amie.

— Écoute, dit-il. Il faut que j'y aille. À bientôt.

Il se leva et sortit dans le couloir.

À la porte, le petit garçon se cramponna au manteau d'Alan.

— Reste ici pour toujours, amen.

— Je reviendrai bientôt, fit Alan en l'embrassant.

— Viens dormir dans le lit de maman, reprit Mikey.

— Tu peux me remplacer.

Mikey lui glissa dans la main un bout de chocolat.

— Au cas où tu aurais faim quand je dors. Quand tu n'es pas là, reprit-il, je te parle. Je te parle à travers le plancher.

— Et je t'entends, affirma Alan.

Son fils était derrière la fenêtre, à lui faire de grands gestes en criant. Au fond de la pièce, il apercevait sa femme qui le regardait partir. Il sortit et se dirigea vers le pub. Il commanda une bière au comptoir avec un petit verre d'alcool. Ce fut seulement quand le barman posa le tout devant lui qu'il se souvint qu'il n'avait pas d'argent. Il s'excusa, sans écouter ce que disait le barman, tourna les talons et s'en alla.

Il faisait froid maintenant. Tout gelait, les carrosseries des voitures, la sève des plantes, la terre même. Il traversa des rues familières auxquelles la neige donnait un aspect étrange. Beaucoup de maisons étaient plongées dans l'obscurité: les gens commençaient à partir. À mesure que la couche de neige s'épaississait, un silence inhabituel tombait aussi sur la ville. Il hâta le pas, en balançant les bras pour se réchauffer. Il pensa au mourant qu'il avait rencontré à la porte de l'école et se dit que c'était terrible de ne pas l'avoir reconnu. Il aurait voulu retrouver l'homme pour lui dire: Nous devenons tous différents, nous changeons chaque jour; c'était ça, rien que ça. Assurément, à peine Alan s'imaginait-il mieux se comprendre qu'il changeait lui aussi. C'était ça, l'espoir.

Au fond, le monde n'était que cendres. On pouvait le transformer en poussière en brûlant tout espoir, toute envie, tout désir. Mais vivre c'était un peu croire à l'avenir. On ne pouvait pas retourner sans cesse au même refuge crasseux.

Il monta en courant les marches du perron. Il y avait de la lumière. Si elle portait la robe de chambre qu'il lui avait offerte, il savait que tout irait bien.

Elle était dans la cuisine à réchauffer une quiche et à préparer de la salade. Elle le regarda sans hostilité. Sans parler pourtant; lui aussi resta silencieux. Il l'observa, mais il était déterminé à ne pas faire le premier pas. Il était persuadé que s'il parvenait à ne plus la désirer aussi fort, il pourrait s'en tirer. En même temps, il savait que sans désir, il n'y avait rien.

Assis là, il songea que jamais encore il ne s'était rendu compte à quel point la vie pouvait être pénible. Il comprenait aussi que ni l'alcool, ni la drogue, ni la méditation ne pourraient améliorer définitivement les choses. Il se rappela une phrase de Socrate qu'il avait apprise à l'université: « Un homme de bien ne peut souffrir d'aucun mal, que ce soit dans la vie ou après la mort. » Wittgenstein, commentant cette affirmation, parlait de se sentir « totalement en sécurité ». Il allait rechercher ce passage. Peut-être trouverait-il là quelque chose, une vraie « sécurité intérieure ».

Ils passèrent leurs vêtements de nuit et gagnèrent enfin son refuge préféré, leur lit. Écartant la robe de chambre qu'elle portait, il lui passa une main sur le ventre et la caressa. Elle resta un bref instant allongée dans ses bras pendant qu'il la touchait. Puis elle le toucha à son tour avant de se retourner et de s'endormir.

Il se mit à penser à son fils endormi, comme il le faisait toujours à ce moment-là, il se demanda si Mikey s'était réveillé et lui parlait « à travers le plancher ». Il aurait voulu aller embrasser son fils pour lui souhaiter bonne nuit, comme le faisaient les autres pères. Peut-être qu'il aurait un autre fils et que ce serait différent. Son regard parcourut la pièce. Il n'y avait pas assez de place pour une penderie: leurs vêtements étaient entassés au pied du lit. Sur une chaise à côté de lui, éclairés par une lampe inclinable, il y avait un exemplaire des *Grandes Espérances*, un flacon d'huile à massage couvert d'une couche de poussière grasseuse, ses lunettes pour lire, un verre avec un fond de vin et un cahier.

Il avait été si occupé que l'idée de s'asseoir pour écrire dans son journal ou même pour lire lui paraissait un luxe extravagant, l'image d'une paix introuvable. Mais, d'un autre côté, ce genre de solitude évoquait trop l'attente d'un nouveau départ. Il avait voulu être perturbé: eh bien, c'était fait.

Il savait que leurs rancœurs à tous les deux étaient profondes et ne feraient que s'accentuer. Mais Mélanie et lui agissaient par peur plutôt que par méchanceté. Chacun luttait maladroitement pour se préserver. L'amour, cela pouvait se détruire en un instant, comme quand on donnait un coup de bâton dans une toile d'araignée. L'amour était aussi un mélange: on ne le trouvait jamais à l'état pur. Il le savait, il y avait entre eux assez d'amour et de tendresse; et puis l'amour, il ne fallait pas le gaspiller.

## Le pénis

Alfie prenait son petit déjeuner avec sa femme à la table de la cuisine.

Comme il était sorti la veille au soir, il n'avait pas pu dormir plus de trois heures. Il était coupeur-coiffeur – et il devait aller travailler. Une fois là-bas, il devrait subir le défilé des clients et faire la conversation toute la journée.

— Tu t'es bien amusé hier soir? demanda sa femme.

Ils s'étaient mariés à Las Vegas voilà un an.

— Je crois que oui, répondit-il.

— Où es-tu allé? dit-elle en le regardant. Tu ne sais pas?

— Je me rappelle le début de la soirée. Nous nous sommes tous retrouvés au pub. Ensuite nous sommes allés dans une boîte, il y avait un tas de gens. Plus tard, il y a eu un film porno.

— C'était bon?

— Ça n'était pas humain. On se serait cru dans une boucherie. Après... ça devient un peu vague.

Sa femme le regarda avec étonnement.

— Cela ne t'est jamais arrivé. Tu aimes toujours me raconter ce que tu as fait. J'espère que ça ne va pas changer maintenant.

— Pas du tout, protesta Alfie. Attends un peu. Je vais te dire ce que j'ai fait.

Il alla prendre sa veste là où il l'avait laissée, sur le dossier d'une chaise.

Il allait examiner son portefeuille et voir combien d'argent il avait dépensé, s'il lui restait de la cocaïne ou bien s'il avait un numéro de téléphone, des cartes de visite ou des notes de taxi qui pourraient lui rafraîchir la mémoire.

Il fouillait dans sa poche intérieure lorsqu'il trouva quelque chose de bizarre.

Il le sortit.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda sa femme en s'approchant. C'est un pénis. Tu rapportes à la maison un pénis au complet avec couilles et toison pubienne – dans ta poche. Où l'as-tu trouvé?

— Je ne sais pas.

— Tu ferais mieux de m'expliquer.

Il le posa sur la table.

— Ce n'est pas mon habitude de ramasser les pénis qui traînent. Il n'est même pas en érection, ajouta-t-il.

— Imagine qu'il se mette à bander? Il est déjà assez gros comme ça. (Elle l'examina plus attentivement.) Plus gros que le tien. Plus gros que la plupart de ceux que j'ai vus.

— Ça suffit, dit-il précipitamment. Je ne pense pas que nous devrions continuer à le regarder comme ça. Enveloppons-le dans quelque chose. Trouve-moi un rouleau de papier et un sac en plastique.

Quand le pénis commença à frétiller, tous deux le fixèrent.

— Ôte-moi ce machin de ma table de cuisine! fit-elle. (Elle était au bord de la crise de nerfs.) Ma mère vient déjeuner! ôte-moi ça de là!

— Je crois que tu as raison, dit-il.

Quelques minutes plus tard, à son vif étonnement, il descendait la rue avec un pénis dans sa poche.

Sa première réaction fut de le déposer dans une poubelle et d'aller droit à son travail mais, après

quelques minutes de réflexion, il se dit qu'il allait le porter à un artiste dont il coupait les cheveux, un sculpteur qui travaillait généralement sur du sang et des excréments. Le sculpteur avait l'habitude d'utiliser des morceaux de corps humain, mais il avait eu des ennuis avec les autorités. Néanmoins, il trouverait peut-être irrésistible l'occasion de travailler sur un pénis. Les galeristes, toujours avides d'effets de plus en plus horribles, seraient fascinés. Ça rapporterait de l'argent à Alfie. Sa femme lui avait toujours dit qu'il devrait avoir davantage « l'esprit commercial ». Elle voulait surtout qu'il passe à la télévision.

Alfie se dirigeait vers la maison de son ami quand il aperçut un policier qui s'avavançait dans sa direction. Il tira précipitamment de sa poche le pénis enveloppé dans son sac et le laissa tomber par terre. Les gens jetaient tout le temps des papiers gras. Ça n'était pas bien grave.

Il avait à peine fait quelques mètres qu'une écolière se précipita derrière lui, brandissant le paquet en lui disant qu'il avait laissé tomber son petit déjeuner. Il la remercia et le remit dans sa poche.

Il claquait des dents. Il ne voulait pas avoir une seconde de plus cette *chose* dans sa poche.

Il tourna le coin d'une rue et se trouva sur un pont. S'assurant que personne ne l'observait, il lança le pénis par-dessus le parapet et le regarda tomber.

Il s'aperçut alors que sous le pont passait un bateau-mouche emmenant des touristes en excursion sur le fleuve. Dans un mégaphone une voix commentait le paysage: « Sur la gauche, on peut voir... et sur votre droite il y a un monument particulièrement intéressant. » Cependant, le pénis, échappé à son emballage, dégringolait vers le pont supérieur.

Alfie s'enfuit à toutes jambes.

À moins de deux kilomètres de là, Doug, un comédien, se tira de son lit et entra d'un pas traînant dans sa salle de bains toute neuve. Il avait une quarantaine d'années, mais il était superbe.

Le lendemain, il allait commencer à travailler sur le plus grand film de sa carrière. C'était un drame en costumes, une production d'une certaine classe, ce qui voulait dire qu'il n'avait pas à exhiber son gland avant la dixième minute. Le metteur en scène était excellent et Doug avait choisi lui-même ses partenaires féminines, pour leur talent aussi bien que pour leurs mensurations. Doug comptait passer la journée à la salle de gym. Ensuite, il se ferait coiffer et manucurer avant de se coucher de bonne heure avec le script.

Ce fut en passant devant la glace pour aller prendre sa douche que, en se regardant pour la première fois ce jour-là, il constata que son pénis avait disparu. Tout était parti, pénis, bourses et jusqu'à sa toison pubienne.

Doug crut qu'il allait tomber dans les pommes. Il s'assit au bord de la baignoire, la tête entre les jambes, mais cette position ne fit que lui rappeler douloureusement sa perte.

Il était « dans » la pornographie depuis son adolescence, mais récemment le marché avait connu un boom. Le cinéma porno avait commencé à infiltrer le public un peu intellectuel et lui, associé à Longue Pine – le surnom professionnel qu'il avait donné à son pénis –, était en train de devenir une vedette reconnue.

Doug avait participé à des entretiens à la télé, on l'avait vu dans des magazines et des journaux grand public. Il estimait avoir droit à la gratitude et au respect qu'on prodiguait aux comédiens, aux chanteurs et aux imitateurs. Après tout, distraire le public versatile était une tâche ardue qui demandait du talent et du charisme. Exceptionnel dans son genre, Doug offrait ce que la plupart des gens ne voyaient jamais: l'occasion d'assister à des accouplements; la fascination et la griserie par le regard.

Bien des hommes enviaient à Doug son métier et certains s'y étaient même essayés. Combien d'entre eux étaient-ils capables de continuer à bander pendant des heures d'affilée, année après année,

sous le feu des projecteurs et entouré de toute une équipe de cinéma ? Doug pouvait maintenir une érection une journée entière et chanter des passages de *Don Giovanni* tout en consultant le cours de ses actions dans le *Financial Times*. Des centaines de milliers de spectateurs n'avaient-ils pas admiré son membre de roc et les jets de foutre jaillissants qui venaient s'épanouir sur le visage de ses partenaires ?

S'il perdait sa virilité, c'était son gagne-pain qui s'en allait avec.

Doug réfléchit rapidement : il se demanda si à une heure avancée de la soirée, il n'avait pas emmené Longue Pine quelque part pour l'étaler sur une table. Dans des bars, à des fêtes aux quatre coins du monde, le public adorait lui poser des questions sur son travail. Comme la plupart des stars, il était ravi d'y répondre. À un moment, quelqu'un, en général une femme, demandait à voir Longue Pine. Si l'heure et l'endroit s'y prêtaient – Doug avait appris à éviter de rendre les hommes envieux et de provoquer des frictions dans les couples –, il les laissait jeter un coup d'œil sur la « huitième merveille du monde », comme il l'appelait.

Jamais toutefois il n'avait encore égaré son plus bel atout – son seul atout, disaient certains.

Doug se rendit dans les bars et les boîtes où il était passé la nuit précédente. On était en train de faire le ménage : les sièges étaient posés sur les tables les pieds en l'air et tout était allumé. Des clients avaient oublié une chaussure, un fusil, une paire de faux cils, une carte de Chine. Mais pas de pénis.

Abasourdi, il était planté dans la rue quand, sur le trottoir d'en face, il vit son pénis sortir d'un café accompagné de deux jeunes femmes. Le pénis, grand, raide, arborant des lunettes de soleil et une belle veste noire, souriait.

— Hé ! cria Doug en voyant son pénis monter dans un taxi, non sans laisser courtoisement les femmes passer d'abord.

Doug héla un autre taxi et dit au chauffeur de suivre le premier. Devant lui, il apercevait la partie supérieure de son pénis. Les filles l'embrassaient puis riaient et discutaient, tout excitées. Il y avait beaucoup de circulation et ils perdirent de vue le taxi qui les précédait.

Après avoir tourné en rond, Doug décida d'entrer dans un bar pour réfléchir. Il était furieux contre son pénis de s'afficher ainsi.

Il venait de commander une consommation quand le barman déclara :

— Si c'est calme ici, c'est parce que ce pénis qu'on a vu au cinéma est entré dans un bar au bas de la rue.

— C'est vrai ? fit Doug en se levant d'un bond. Où ça ?

Le barman lui indiqua le chemin.

Quelques minutes plus tard, il était là-bas. C'était maintenant l'heure du déjeuner et il y avait tellement de monde dans l'établissement que ce fut à peine si Doug put franchir le seuil.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il.

— Longue Pine vient d'arriver, lui annonça un homme d'une équipe de télé. J'ai vu tous ses films – chez un copain, bien sûr. Celui que je préfère, c'est *Tête de nœud*. Ce type est une vedette.

— Vraiment ? fit Doug.

— Vous êtes un fan ?

— Pas pour l'instant.

Doug essaya de se frayer un chemin à travers la foule, mais les femmes ne voulaient pas le laisser passer. Il finit par grimper sur un fauteuil et aperçut son pénis installé au bar, en train d'accepter des verres, de signer des autographes et de répondre aux questions comme un vrai pro.

— C'est vous tous qui m'avez mis là où je suis aujourd'hui, proclamait-il pompeusement. J'ai

l'impression que je devrais vous revaloir ça à tous. Qu'est-ce que vous buvez ?

On poussa des hourras et chacun passa sa commande.

— Et moi ! cria Doug. Qui t'a fait ?

En entendant cela, Longue Pine releva la tête et aperçut le regard de son maître. Aussitôt, il s'excusa – et décampa. Le temps que Doug eût fendu la foule, le pénis avait disparu. Doug se précipita dans la rue, mais n'en vit pas trace.

Toute la journée, partout où il allait, il entendit des histoires à propos de l'extraordinaire pénis, on évoquait non seulement ses dimensions, sa robustesse, mais sa façon chaleureuse d'accueillir les étrangers.

Doug tomba, entre autres, sur Alfie, qui buvait tout seul dans le coin sombre d'un bar désert. Alfie était fou d'angoisse, convaincu que la police était à ses trousses, pas seulement pour avoir volé un pénis et avoir tenté de le vendre, mais pour l'avoir laissé tomber sur la tête d'un touriste japonais passant sous le pont de la Tour de Londres à bord d'un bateau-mouche.

— Il me semble que je vous ai vu quelque part, fit Doug.

— Mais oui, mais oui, dit Alfie. Ça se pourrait. J'ai l'impression que nous étions ensemble hier soir.

— Qu'est-ce que nous faisons ?

— Allez savoir. Écoutez...

Alfie expliqua que cette histoire le mettait dans tous ses états. Si Doug voulait jamais une coupe de cheveux gratis, il serait le bienvenu. Il proposa même de la lui faire tout de suite.

— Une autre fois, répondit Doug.

Il n'avait pas le temps maintenant de penser à ces choses-là. Il était lancé dans une quête vitale.

— Vous n'aurez qu'à me dire quand vous voudrez faire rafraîchir votre coupe, dit Alfie. Ma proposition tiendra toujours.

Ce ne fut que dans la soirée, alors qu'il errait au hasard dans les rues, que Doug aperçut de nouveau son pénis, assis cette fois dans un bistrot d'ouvriers. Il était déguisé à présent, avec un chapeau rabattu sur les yeux et son col relevé. Doug sentit qu'il était épuisé par toute cette célébrité et qu'il avait envie d'être seul.

Doug se glissa sur la banquette auprès de lui.

— Je te tiens.

— Ça t'a pris un moment, répliqua le pénis. Qu'est-ce que tu veux ?

— À quoi crois-tu jouer, fit Doug, en t'exhibant de cette façon ?

— Pourquoi voudrais-tu que je m'en prive ?

— Il faut faire ça en douceur. S'il y a une chose qui énerve tout le monde, c'est un gros machin content de lui comme toi.

— J'en avais assez de tes conneries, lança le pénis.

— Sans moi, tu n'es rien.

— Ha ! c'est tout le contraire ! J'ai compris maintenant.

— Quoi donc ?

— Tu n'es qu'un pénis auquel est attaché un homme. Je veux m'en aller.

— T'en aller où ?

— Je vais travailler en solo. Ça fait des années qu'on m'exploite. Je veux avoir ma carrière à moi. Je m'en vais tourner des films plus sérieux.

— Des films sérieux ! s'exclama Doug. Demain, on commence la suite de *Petites Nanas* : ça

s'appelle *Grosses Nanas*.

— Je veux jouer Hamlet, déclara le pénis. Personne n'a vraiment compris ses rapports avec Ophélie. Tu pourrais être mon assistant. Tu pourrais porter mon script et écarter les fans.

— Comment ça? fit Doug. Tu ne veux plus jamais être physiquement attaché à moi?

— Comme je t'aime bien, répondit le pénis, je serais disposé à te prendre comme agent. Mais si je le fais, il faudrait que ce soit dans d'autres conditions. Je voudrais être fixé à ton visage.

— À quel endroit exactement de mon visage, voudrais-tu être fixé? demanda Doug. Derrière mon oreille?

— Là où se trouve aujourd'hui ton nez. Je veux qu'on me reconnaisse, comme les autres vedettes.

— Tu t'en lasserai. Ils font tous ça et ils deviennent dingues.

— Ça me regarde, répliqua Longue Pine. Il doit bien y avoir des remèdes que je peux prendre.

Le pénis saisit une saucisse sur l'assiette posée devant lui et la brandit sous le nez de Doug.

— Ça ressemblerait à ça, mais en plus gros. La chirurgie esthétique fait constamment des progrès. À l'avenir, il y aura toutes sortes d'arrangements nouveaux. Qu'est-ce que tu dirais d'être un précurseur?

— Et mes bourses? Elles... hum... elles pendraient sur ma bouche.

— C'est moi qui parlerais. Je te donne une heure pour te décider, lança le pénis d'un ton impérieux. J'attends d'autres offres d'agents et de producteurs.

Doug s'aperçut que Longue Pine commençait à se ratatiner. Ç'avait été une journée épuisante. Quand enfin ses yeux se fermèrent, Doug ramassa le pénis, le fourra dans sa poche et ferma le bouton.

Doug traversa la ville en trombe pour aller voir un chirurgien esthétique qu'il connaissait, un homme cupide au visage lisse comme une balle en plastique. Il avait refait plusieurs des collègues de Doug, insérant des extensions dans le pénis des hommes, grossissant les seins, les lèvres et les fesses de ses partenaires féminines. Rares étaient ceux parmi ces comédiens que même leurs parents pourraient reconnaître.

Le chirurgien dînait avec quelques anciens clients. Doug l'interrompit et ils passèrent dans le magnifique jardin du praticien. Doug déposa le pénis endormi dans la main du praticien.

Il expliqua ce qui s'était passé et dit:

— Il faut qu'on le recouse ce soir.

Le chirurgien lui rendit l'objet.

— J'ai, répondit-il, agrandi des bites et des chattes. J'ai implanté des diamants dans des couilles et installé des éclairages dans des têtes. Je n'ai jamais recousu un pénis. Vous pourriez mourir sur la table d'opération. Vous pourriez me faire un procès. Il faudrait me dédommager.

L'homme de l'art accumulait les objections, mais Doug le supplia de tenter l'opération. Le chirurgien finit par citer un chiffre. Ce fut presque le coup le plus dur de la journée. Pendant des années, Doug avait été bien payé mais l'argent du sexe, comme celui de la drogue, avait tendance à fondre comme neige au soleil.

— Apportez-moi l'argent ce soir, ordonna le chirurgien, sinon il sera trop tard: votre pénis se sera habitué à sa liberté et il ne voudra plus jamais vous servir.

La seule personne que Doug connaissait qui puisse disposer d'une aussi forte somme en liquide, c'était le producteur de *Grosses Nanas* qui, ce soir-là, recevait quelques putes dans sa suite. Les femmes connaissaient Doug et il ne tarda pas à comprendre que la nouvelle de son infortune s'était répandue. Il rougissait et sursautait maintenant quand les femmes l'appelaient « mon grand ».

Au vif soulagement de Doug, le producteur accepta de lui passer l'argent. En le lui remettant, il lui parla des intérêts. C'était une grosse somme, qui augmenterait chaque jour, comme devrait le faire le

pénis de Doug. L'homme fit signer à Doug un contrat par lequel il s'engageait à tourner des films jusqu'à, lui sembla-t-il, la fin de ses jours.

En revenant chez le chirurgien, Doug songea à ce que pourrait être la vie sans son pénis. Peut-être s'était-il bien heureusement libéré d'un imbécile et pourraient-ils maintenant s'en aller chacun de leur côté ? Mais, sans son pénis, comment gagner sa vie ? Il était trop vieux pour débiter une nouvelle carrière.

Le chirurgien travailla toute la nuit.

Le lendemain matin, quand Doug se réveilla, son premier geste fut de baisser les yeux. Comme un charmeur de serpents anxieux, il sifflota un air de *Don Giovanni*. Au bout d'un moment, son pénis commença à frémir, à grandir et à grossir. Bientôt, il se braquait vers le soleil. Il était en pleine érection, et il ne s'enfuyait pas. C'était le temps des retrouvailles.

Quelques heures plus tard, Doug était sur le plateau. Son pénis se balançait entre ses jambes, frappant tour à tour une cuisse puis l'autre avec un claquement satisfaisant.

Doug était content de se trouver réuni avec la partie la plus importante de son individu ; mais, en songeant aux nombreux efforts qui l'attendaient, il se sentait déjà las.

## Quatrième de couverture

« Hanif Kureishi explore, à sa façon, ambiguë et crue, les abîmes d'une société britannique contemporaine complètement disloquée. Ses personnages, cultivés et ravagés, intégrés et décalés à la fois, ne cessent de s'interroger sur leur fêlure, celle des autres, celle de l'époque. Cette compréhension plus profonde, l'auteur la propose par petites touches, au travers de récits où la dérision est parfois la seule façon digne d'habiller le monde. L'écriture agressive de Hanif Kureishi est, dans son désenchantement, une des voix les plus originales de la littérature britannique d'aujourd'hui. »